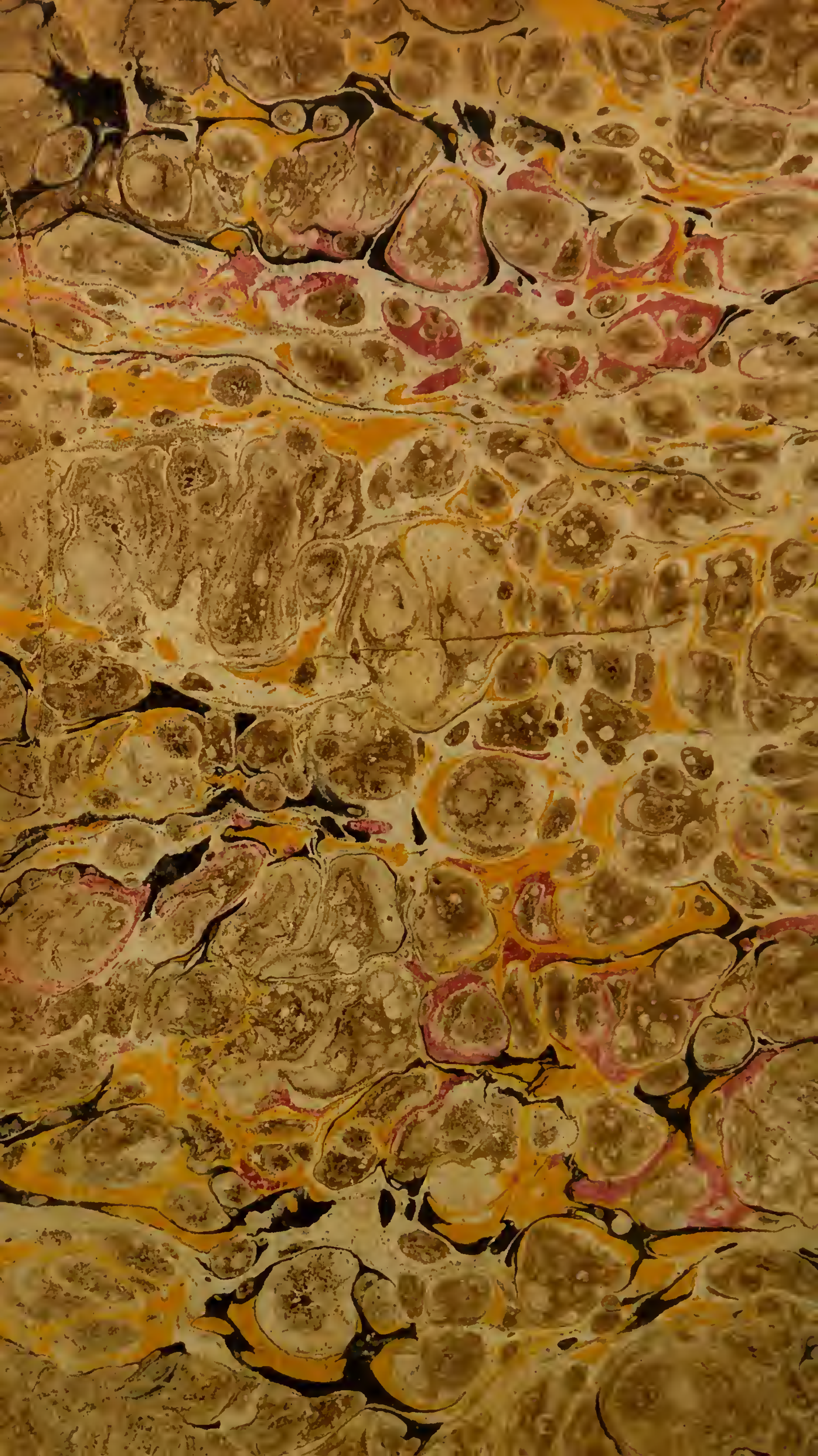
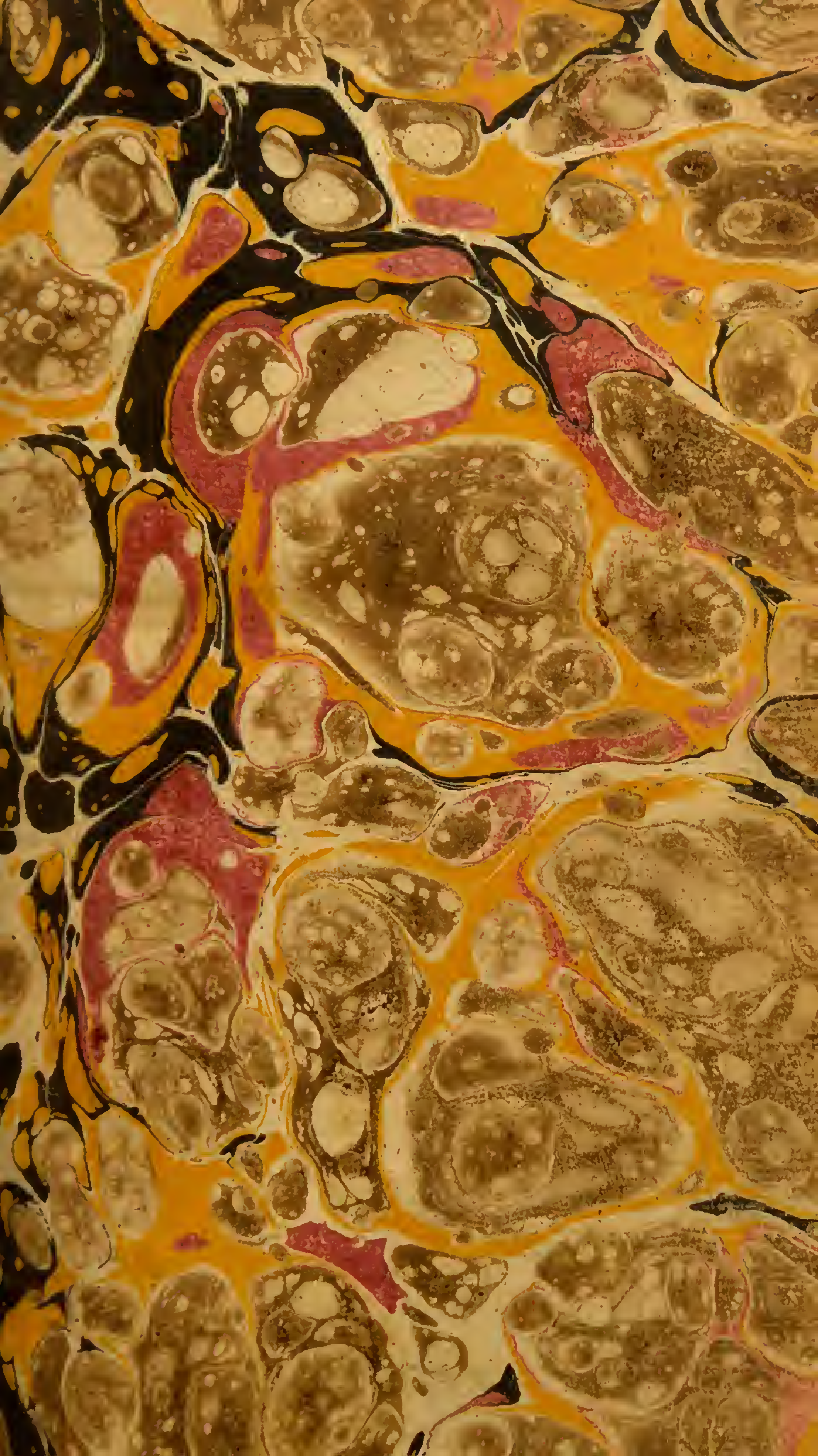






LE CONSERVATEUR
DE LA SANTÉ
DES MÈRES ET DES ENFANS.



LE CONSERVATEUR
DE LA SANTÉ
DES MÈRES ET DES ENFANS,

CONTENANT : 1°. la conduite que les Femmes doivent tenir avant le Mariage pour conserver leur santé ; 2°. Le Régime et les Précautions qu'elles doivent employer pendant et après leur Grossesse ; 3°. L'Education qu'elles doivent donner à leurs Enfans pour assurer leur Santé, leur Force et leur Beauté.

PUBLIÉ PAR WILLIAM BUCHAN,
Médecin-Docteur du Collége royal des Médecins d'Edimbourg,
Sous le titre de CONSEILS AUX MÈRES SUR LEUR SANTÉ, etc.

Faisant suite à la MÉDECINE DOMESTIQUE, du même Auteur.

SUIVI d'un Extrait d'un Ouvrage du Docteur CADOGAN, sur le même sujet.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR THOMAS DUVERNE DE PRAÎLE ;

REVU ET AUGMENTÉ DE NOTES

Par le Docteur MALLET, *Médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris.*

Auditæ voces, vagitus et ingens
Infantumque animæ flentes in limine primo ;
Quos dulcis vitæ exsortes et ab ubere raptos
Abstulit atra dies et funere mersit acerbo.

Il entend les voix plaintives et les cris aigus des enfans enlevés à la mamelle, qui, commençant à jouir d'une douce lumière, ont été précipités dans une éternelle nuit.

VIRG. *Enéide*, liv. VI, trad. de *Desfontaines*.

A PARIS,
Chez MÉTIER, Libraire, rue du Pont-de-Lodi, près la rue de Thionville et le quai des Grands-Augustins.

AN XII. — M. DCCCIIII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MA MÈRE.

Il m'est doux, mon excellente Mère, de pouvoir inscrire votre nom à la tête d'un Ouvrage qui, me montrant à combien de périls l'enfance se trouve exposée lorsqu'elle est livrée entre les mains de l'ignorance et de la corruption, me donne une idée d'autant plus grande de mes obligations envers vous. Quand je ne vous devrois que la vie, ce seroit déjà beaucoup sans doute; mais j'ai reçu de vous un corps sain et une éducation raisonnable. De concert avec le meilleur des Pères, vous n'avez rien oublié pour faire germer dans mon cœur les principes de religion, de morale et de vertu que vous pratiquiez. Ah! la reconnoissance et l'amour

filial y ont du moins poussé de profondes racines, et ces sentimens n'en sortiront jamais.

Lorsque je porte mes regards en arrière, et que je m'arrête sur les diverses époques de ma vie, je le dis avec vérité, il n'est qu'un seul temps que je regrette et que j'aimerois à voir recommencer. Ce sont mes dix premières années, les seules que j'aie passées auprès de vous. Temps heureux ! où sans négliger mon éducation morale, vous soigniez davantage le développement de mes forces physiques; où, donnant beaucoup à la nature, vous vous rappeliez aussi que j'étois né pour vivre avec d'autres hommes; que j'aurois souvent besoin de leur bienveillance, de leur indulgence, et qu'il falloit par conséquent m'inspirer de bonne heure des sentimens d'humanité, et m'apprendre à compatir aux maux et aux foiblesses de mes semblables.

Trente ans se sont écoulés depuis ces jours de paix, d'innocence et de bonheur dont le

souvenir m'est si cher. Que d'orages ont grondé! que de têtes a frappé la foudre! et combien de fois n'ai-je pas dû me croire séparé de vous pour toujours? A peine encore il s'est écoulé quelques semaines depuis le moment où j'ai vu tomber les fers dont mes mains avoient été chargées sur une terre étrangère. Mais ceux-là n'étoient pas lourds à porter. Quand on a le cœur vraiment français, on peut se consoler d'être traité en ennemi, par les ennemis de la France.

Un dédommagement inappréciable m'attendoit à mon retour. Après douze ans de malheurs et d'exil j'ai retrouvé ma Patrie. Rattaché à la grande famille des Français, je veux, je crois être digne de ce bienfait. Je le suis, s'il suffit pour cela de préférer la France à tout autre pays; de ne faire de vœux que pour sa prospérité et pour le bonheur de ses habitans; d'être soumis à ses lois; de respecter ses magistrats, et d'être toujours prêt à lui faire le sacrifice de toutes mes fa-

cultés et de ma vie. Si l'on a pu douter que ces sentimens fussent dans mon cœur, c'est qu'il est venu des jours de trouble et de discorde civile pendant lesquels on ne distinguoit plus où étoit la Patrie. Mais ces temps sont passés. L'ordre est rétabli. Les lois ont repris leur empire. La justice est rentrée dans son temple. Le devoir des Français n'est plus équivoque. Je ne méconnoîtrai jamais le mien. Je puis hardiment vous le promettre. Tout me portera à le remplir; mais je le remplirois encore, lors même que je n'aurois d'autre motif pour cela que le desir de ne plus voir renouveler vos inquiétudes maternelles.

DUVERNE.

PREFACE

DU TRADUCTEUR.

Le succès qu'a eu en France la Médecine domestique du docteur *Buchan*, me donne l'espérance que la traduction d'un nouvel ouvrage de ce médecin célèbre y sera reçue avec plaisir. Etranger à l'art de guérir, je ne me serois pas permis de faire passer dans notre langue un traité purement médical sur les maladies des mères et des enfans, et sur le traitement qui leur convient. Mais j'ai cru pouvoir, sans aucun inconvénient, traduire un livre où il est presque uniquement question des moyens de se passer des secours du médecin et de la médecine dans la première éducation des enfans; véritable traité d'hygiène à l'usage des mères, et qui mérite d'autant mieux leur confiance que les conseils qu'il renferme sont appuyés sur quarante ans de pratique et d'expérience. N'écrivant point pour les médecins, et

sentant que, pour être véritablement utile, il falloit se faire comprendre par les femmes auxquelles son ouvrage est adressé, M. *Buchan* a dépouillé son style de tout appareil scientifique. Mais, dans sa simplicité, il est toujours clair, et souvent éloquent. Si la version française n'avoit pas le même mérite, ce seroit la faute du traducteur.

Les principes du docteur *Buchan*, sur la première éducation physique des enfans, sont à peu près ceux du philosophe de Genève, qu'il cite fréquemment, et dont quelquefois il s'approprie les idées et jusqu'aux expressions; de sorte qu'en lisant son quatrième chapitre, où il traite particulièrement de cette première éducation, on croit presque relire le premier livre de l'*Emile*. Cependant, avec un peu d'attention et de justice, j'espère qu'on ne sera tenté d'accuser, ni l'auteur des CONSEILS AUX MÈRES de plagiat, ni son traducteur de commettre la bévue de rapporter en France, comme exotique, une plante indigène. Ce sont bien, en partie, les principes de *J. J. Rousseau* que M. *Buchan* développe dans ce chapitre, mais ils y sont dépouillés de ce qu'ils peuvent avoir d'exagéré et de systématique

dans l'*Emile*. « Un philosophe éloquent a » excité l'enthousiasme maternel, mais j'ai » cru qu'un philosophe médecin le devoit di- » riger », dit le docteur *Alphonse Le Roy* dans l'introduction de l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de MÉDECINE MATERNELLE. C'est sans doute la même idée, très raisonnable, qui a engagé l'auteur anglais à écrire son livre, et l'on verra, en le lisant, qu'il y subordonne toujours, autant qu'il le croit nécessaire, les vues du philosophe aux connoissances et à l'expérience du médecin.

Ce n'est pas sans dessein que je me sers de l'autorité du docteur *Le Roy*, pour montrer comment M. *Buchan* a pu se persuader qu'il feroit quelque chose d'utile en traitant un sujet sur lequel on a déjà tant écrit. La MÉDECINE MATERNELLE et les CONSEILS AUX MÈRES SUR LEUR SANTÉ ont paru, celui-ci en Angleterre, l'autre en France, dans le courant de la même année. Ces ouvrages sont écrits par deux médecins célèbres qui, tous deux aussi, se sont spécialement occupés dès leur début dans la carrière médicale des soins à donner aux mères et aux enfans. Ainsi que le docteur *Buchan*, M. *Le Roy* pense que « l'air, de bons alimens,

» des bains, une douce chaleur, des vêtemens » libres, etc. sont des moyens de donner à un » enfant le plus parfait développement » (1). Cependant malgré cette conformité d'opinion dans les points qui semblent les plus importans, ces deux médecins diffèrent assez dans l'application qu'ils font de leurs principes, pour qu'il semble presque que l'ouvrage de l'un ait été destiné à servir de critique à l'autre.

En effet, si j'ouvre le livre anglais, j'y vois que le but de l'auteur est de mettre les mères dans le cas de se passer de la médecine, et d'inspirer aux nourrices les plus forts préjugés contre l'usage des remèdes *qui font vingt fois du mal pour une seule qu'ils font du bien.*

Dans la MÉDECINE MATERNELLE, au contraire, je trouve dès les premières lignes que « *ce seroit une erreur de croire que la médecine est inutile aux enfans, et qu'il n'est pas de temps dans la vie où elle soit plus puissante et souvent plus nécessaire* » (2).

Le docteur *Buchan* me dit-il que « de toutes

---

(1) *Médecine maternelle*, chap. XXXI, p. 265.

(2) *Méd. mat.*, Introd. p. 1.

les pratiques, LA PLUS ABSURDE est celle de faire prendre à un enfant des potions purgatives avant de lui donner de la nourriture »; le docteur *Le Roy*, tout en convenant que le premier lait de la mère est purgatif, veut « *qu'on donne à l'enfant après sa naissance deux ou trois gros de sirop de chicorée composé de rhubarbe* » (1).

Le médecin anglais demande que l'enfant soit modérément couvert dans son berceau; l'auteur de la MÉDECINE MATERNELLE exige « *qu'il soit recouvert des vêtemens les plus moëlleux et les plus chauds* ».

La diète végétale est, suivant M. *Buchan*, la plus convenable aux enfans. « C'est une grande erreur, assure M. Le Roy, *après le lait il faut à l'enfant la nourriture des carnivores, le suc des chairs* » (2).

Je pourrois citer beaucoup d'autres passages où ces deux auteurs se trouvent d'une opinion diamétralement opposée. Le contraste que présentent leurs ouvrages paroîtra assez singulier

(1) *Méd. mat.*, chap. VII, p. 30.

(2) *Méd. mat.*, chap. XIX, p. 113.

à ceux qui les liront, et qui remarqueront que les deux médecins se trouvoient dans une position semblable, et qu'ils sont partis du même point. Lequel des deux s'est égaré? Je m'abstiendrai d'en dire mon opinion (1). J'observerai seulement que cette contradiction entre deux médecins graves et expérimentés, est une preuve sans réplique qu'il est nécessaire de revenir encore sur les principes qui doivent di-

---

(1) L'ouvrage du docteur *Le Roy* n'a pas été ménagé par les critiques. Le *Journal des Débats*, du 22 nivôse an 12, contient un article dans lequel il est traité avec beaucoup de sévérité. On y reproche sur-tout à l'auteur d'avoir employé avec profusion des termes de médecine et de chimie, et d'être entré dans des détails anatomiques inintelligibles pour les femmes auxquelles son livre est destiné. Il semble en effet qu'il auroit dû, comme M. *Buchan*, se mettre à la portée des personnes pour qui il écrivoit.

On trouve aussi dans le *Moniteur* du 12 nivôse an 12, un examen de la *Médecine maternelle*, dans lequel, quoique l'on se montre plus disposé à louer que l'auteur du *Journal des Débats*, on observe: *que la pratique du docteur* Le Roy, *à en juger par son ouvrage, vaut mieux que sa théorie.*

riger dans la première éducation des enfans, et sur-tout sur leur application dans la pratique, puisque ces choses ne sont pas encore invariablement fixées, malgré la foule de bons écrits publiés en Europe sur l'éducation physique des enfans.

L'ouvrage du docteur *Buchan* aura en France un genre particulier d'utilité, celui d'y faire apprécier à leur juste valeur les établissemens dont s'enorgueillissent tant les Anglais, et qu'on a beaucoup trop vantés parmi nous, parce qu'on n'a vu que l'intention dans laquelle ils ont dû être fondés, sans en soupçonner les inconvéniens et les abus. Le témoignage d'un médecin anglais, qui fut long-temps attaché à une dépendance très considérable du plus important de ces établissemens, ne doit pas être suspect, et les anglomanes les plus décidés ne seront sans doute plus tentés, après avoir lu ce qu'il rapporte de l'hôpital des enfans trouvés, et sur-tout des maisons de travail des paroisses en Angleterre, de nous les présenter comme des modèles à suivre.

Il est louable de nous exciter à imiter et à surpasser, s'il est possible, les Anglais dans

ce qu'ils font de bien, et que nous ne faison pas. C'est là une noble émulation ; et il seroi bien à desirer qu'il n'existât pas d'autre rivalit entre les deux nations. Mais au lieu de nou tant presser d'admirer les institutions de no voisins, nous ferions mieux de les étudier e d'en examiner les conséquences. Alors nou ne serions pas trompés par l'apparence du bien. Nous jugerions en connoissance de cause et nous verrions qu'il est beaucoup de choses dont on peut dire très justement, avec l'auteur du *Voyage sentimental* : « CELA EST MIEUX RÉGLÉ EN FRANCE ».

L'auteur anglais a ajouté à son ouvrage, en forme d'*Appendix*, un traité sur le même sujet, publié, il y a plus de cinquante ans, par le docteur *Cadogan*. J'ai cru pouvoir également le traduire, quoique la tâche ne fût pas très aisée : le style du docteur *Cadogan* n'étant rien moins que clair et châtié, et sa manière de traiter son sujet se trouvant tout à fait dépourvue de méthode. On voudra bien en lisant cet extrait, se souvenir du temps où il a été écrit. L'*Emile* n'avoit pas encore paru en France, et quoique les Anglais eus-

ent le livre de *Locke*, des préjugés, des usages lont nous sentons aujourd'hui toute l'absur-ité, dominoient dans leur île comme dans le este de l'Europe, et étoient la règle de la pre-nière éducation. Les nourrices, les mères, et nême la plupart des médecins s'y soumettoient veuglément. Il falloit un jugement plus qu'or-inaire pour s'appercevoir qu'ils étoient con-raires à la raison; il falloit sur-tout beaucoup e courage pour les combattre. Le docteur *'adogan* a eu ce double mérite. Il ne diffère ssentiellement de l'auteur des CONSEILS AUX IÈRES que dans un seul point. L'opinion de elui-ci est que le régime végétal est le plus pproprié à notre organisation, le plus con-enable pour les nourrices et pour les enfans. e docteur *Cadogan* prétend au contraire que, omme nous sommes en partie des animaux arnivores, un enfant ne doit pas être uni-uement nourri de végétaux, et qu'un mé-inge justement combiné de substances ani-iales et végétales doit former sa diète ainsi ue celle de sa nourrice. Mais, malgré cette ifférence d'opinion, ces deux médecins sont peu près d'accord dans la pratique. Tous eux conseillent le lait de la mère comme

nourriture exclusive de l'enfant pendant les premiers mois, et le docteur *Buchan* permet qu'on accoutume ensuite peu à peu les enfans à faire usage de substances animales.

Les deux auteurs conseillent ou proscrivent des alimens et des boissons qui sont peu connus en France, et dont on y fait peu d'usage. Je n'ai pas voulu altérer leur texte. Les alimens qu'ils recommandent sont ceux de facile digestion; ils ne permettent d'autres liqueurs fermentées que celles qui sont tempérées par beaucoup d'eau; enfin ils interdisent tout ce qui est lourd sur l'estomac, et sur-tout les liqueurs spiritueuses. Il ne peut être difficile pour personne de reconnoître, d'après cela, quels alimens et quelles boissons ils auroient conseillés ou défendus en France. Les *puddings* dont on trouve souvent le nom dans les deux ouvrages, sont des mélanges de farine non fermentée ou de mie de pain, d'œufs, de beurre, de raisins secs, de prunes, etc. plus ou moins sucrés, plus ou moins épicés. Ceux où l'on emploie de la mie de pain au lieu de farine non fermentée sont moins lourds que les autres, et ils le sont d'autant moins que les œufs, le beurre et les épices y sont plus épargnés. Le *pudding* est le mets favori des Anglais.

Le nombre des termes de l'art employés dans l'ouvrage que j'ai traduit est peu considérable, et, en général, on n'y trouve que ceux qui sont compris de tout le monde; cependant j'ai cru devoir, avant de le publier le faire revoir par un médecin éclairé, afin d'être assuré que je ne m'étois mépris sur le sens d'aucun mot important. Le docteur *Mallet*, médecin de l'Hôtel-Dieu, a eu la complaisance de le lire et d'y ajouter quelques notes. M. *Buchan* n'a rien dit de la vaccine, soit qu'il ait composé son livre avant cette découverte, soit qu'elle fût encore trop récente pour qu'il crût pouvoir en dire son opinion. Mais aujourd'hui que des expériences sans nombre, faites dans toutes les parties de l'Europe par d'habiles médecins, ont démontré qu'elle est un sûr préservatif de la petite vérole; aujourd'hui qu'en discutant l'histoire même de la découverte, on a pu se convaincre que le danger prétendu de faire passer dans le sang, avec le virus vaccin, le germe de maladies inconnues et plus terribles que celle qu'on veut prévenir, est absolument chimérique; aujourd'hui, tout ouvrage qui traite de la première éducation des enfans est incomplet, s'il ne renferme pas le conseil de les faire vacciner. Le

docteur *Mallet*, en suppléant, dans une note, au silence de M. *Buchan*, aura donc ajouté réellement à l'utilité du travail de ce médecin, puisque la vaccine est un des meilleurs moyens d'assurer la santé et la beauté des enfans.

INTRODUCTION.

La conservation de la vie des enfans fut le premier sujet sur lequel j'écrivis en débutant dans ma carrière médicale : après quarante ans de pratique, j'y reviens avec plus de zèle et de plaisir. Mon zèle est excité par la pleine conviction que j'ai de son importance ; et le plaisir que j'éprouve naît de l'espoir de voir mon ouvrage produire un bien réel et durable. La bonne mère, la mère raisonnable n'écoutera pas, j'en suis sûr, sans un tendre intérêt, la voix de celui qui veut lui enseigner les moyens certains de conserver sa propre santé, de s'assurer de l'attachement constant du mari qui lui est cher, et d'élever des enfans beaux, sains et robustes. L'idée que les avis que je vais lui donner viennent d'un médecin, n'aura rien d'alarmant pour elle, quand elle verra que mon objet est de la mettre à même de se passer de la médecine, et d'arriver aux plus heureux résultats sans aucun sacrifice pénible. Le chemin par lequel je me propose de la conduire est uni et facile, les points de vue qu'il offre sont délicieux, et il mène à la source la plus pure du bonheur.

Plus je réfléchis sur la situation d'une mère,

et plus je suis frappé de l'étendue de son influence et de la valeur inappréciable de ses services. Dans le langage des amans les femmes sont appelées des anges ; foible et vaine galanterie : elles tiennent de plus près à l'idée que nous avons de la divinité. Non seulement elles créent, mais elles maintiennent leur création, dont la destinée future est dans leurs mains. Tout homme est ce que sa mère l'a fait, et c'est à elle qu'il doit avoir l'obligation du plus grand bien de la vie, d'une constitution saine et vigoureuse.

Mais lorsque je parle ainsi de la dignité du caractère de la femme, on doit concevoir que par le nom de mère je n'entends pas désigner celle qui se borne à mettre son enfant au monde, mais celle qui remplit fidèlement les devoirs maternels ; celle dont le principal souci est le bien-être de son enfant ; celle qui se trouve assez dédommagée de tous ses soins en le voyant croître et se fortifier sous ses yeux. Aucun effort subséquent n'est capable de guérir ou de pallier les maux occasionnés par la négligence d'une mère ; et c'est en vain que l'art du médecin est invoqué pour corriger ce qu'elle peut avoir eu le malheur de gâter par ignorance ou par inattention.

On a écrit beaucoup d'ouvrages sur le trai-tement des maladies particulières aux enfans : leur effet naturel est d'exciter la terreur, et d'engager les mères et les nourrices à droguer les malheureuses créatures pour le plus léger sujet, et à avoir plus de confiance dans l'efficacité de la médecine que dans tous les soins qu'elles peuvent prendre. Il entre dans le plan de celui que je publie de délivrer les mères de craintes mal fondées ; de leur apprendre à prévenir les maladies qui sont le plus souvent le résultat de la mauvaise manière dont les enfans sont gouvernés ; de leur donner une pleine confiance dans la méthode convenable de les élever, et de leur inspirer de forts préjugés contre l'usage des remèdes qui font vingt fois du mal pour une seule fois qu'ils font du bien.

Le charlatanisme, en fait de première éducation, n'est pas la seule erreur dont je tâcherai de désabuser les mères. Le défaut d'instructions convenables dans leur jeunesse leur fait commettre un aussi grand nombre de fautes, relativement à leur propre santé, que pour celle de leurs enfans. Le détail de ces fautes et les moyens de les réparer, forment une partie considérable de cet ouvrage ; le langage

que j'y emploie est à la portée de tout le mond
Il est en effet nécessaire qu'il puisse être com
pris par toutes les femmes. Les règles que j
prescris conviennent à toutes les conditions
excepté à l'état d'extrême misère ; et dan
l'espoir de faire cesser cette exception, j'in
dique la méthode la plus efficace de venir a
secours des femmes qui se trouvent dans un
situation aussi affligeante. Et, en vérité, je n
connois rien à quoi l'humanité, la charité, l
patriotisme, puissent s'appliquer d'une ma
nière plus louable, rien même à quoi il con
vienne mieux d'employer une portion du re
venu public, qu'à donner à des mères l
faculté d'élever une race d'hommes sains e
vigoureux, propres à honorer leur existenc
par des occupations utiles, et à défendre leu
pays au moment du danger.

LE CONSERVATEUR
DE LA SANTÉ
DES MÈRES ET DES ENFANS.

CHAPITRE PREMIER.

Conseils aux Femmes avant le Mariage.

Le desir de conserver, d'augmenter la beauté individuelle, desir qui se développe de très bonne heure dans le cœur de la femme, lui a été donné par la nature prévoyante dans des vues aussi admirables qu'elles sont importantes. Il oppose une barrière puissante aux excès de toute espèce; et il est le motif le plus actif pour engager à la propreté, à la tempérance, à la modération dans l'emploi des forces, et à l'égalité dans le caractère. Il ne s'agit que de convaincre les jeunes personnes que ce sont là les véritables moyens de se rendre aimables, parce que ce sont les seuls d'assurer la jouissance de la santé, unique

essence de la beauté. Au lieu donc de contrarier un desir aussi naturel, montrons la route qu'il faut suivre pour le voir entièrement rempli, et empêchons ainsi une foule de femmes aimables d'en prendre une mauvaise, et de détruire leur santé et leur beauté par les moyens absurdes qu'elles emploient pour se procurer cette dernière seulement.

Une des premières vérités qu'il faille imprimer dans l'esprit des jeunes personnes, c'est que la beauté ne peut pas exister sans la santé, et qu'il est absolument impossible d'obtenir l'une par des moyens quelconques qui contrarieroient l'autre. C'est en vain qu'elles se flattent de rendre leur peau plus belle, ou de donner à leurs joues un coloris plus animé, si elles n'ont pas soin d'entretenir leur sang pur, et leur corps tout entier actif et vigoureux. La beauté des formes et de la figure n'est autre chose que la santé visible : c'est le miroir extérieur de l'état intérieur des choses ; le résultat certain d'un air pur, de la gaîté, de la tempérance et de l'exercice.

Peut-être n'est-il rien d'aussi pernicieux pour les femmes que l'usage des crêmes, des pâtes, des poudres, des lotions, et d'une infinité d'autres inventions pour adoucir la peau,

ou lui procurer une blancheur et un coloris artificiels. Elles agissent toutes d'une manière doublement funeste ; non seulement elles détruisent la surface qu'elles étoient supposées devoir embellir, mais elles vicient la constitution, et font négliger très-malheureusement les grands préservatifs de la vie même. Un bouton, une rougeur, sont sans doute peu agréables à voir ; mais ils ont l'utilité d'avertir à temps de l'état impur des fluides, et des efforts que fait la nature bienfaisante pour repousser la matière morbifique. Il conviendroit donc bien plutôt de seconder ces efforts par une diète et un régime judicieux, que de rejeter l'impureté dans le sang, et de convertir en germes de corruption et de maladie les moyens mêmes de santé. D'ailleurs le plomb et le mercure forment le principal ingrédient de tous ces cosmétiques si vantés, et étant absorbés par la peau, ils ne peuvent manquer d'occasionner des crampes, des spasmes, des convulsions, des coliques, et l'inguérissable suite des maladies nerveuses et pulmoniques.

La beauté est encore altérée, et la santé trop souvent détruite par d'autres pratiques absurdes, telles que celle de boire du vinaigre, dans la vue de se procurer une taille fine et

svelte ; et celle d'éviter de s'exposer au grand air, de crainte de nuire à la délicatesse imaginaire d'une belle peau. Le vinaigre employé comme assaisonnement et en quantité modérée, sert à corriger la tendance à la corruption qu'ont plusieurs alimens, et alors il est aussi sain qu'agréable ; mais pris en abondance, et dans le dessein de diminuer l'embonpoint, il devient extrêmement dangereux ; il occasionne une transpiration excessive, relâche les entrailles, donne au sang un degré considérable d'acrimonie, et affoiblit beaucoup tout le système. La crainte du grand air est encore plus ridicule et plus nuisible. Voyez la jeune laitière : le tissu de sa peau annonce la santé ; ses joues ont la couleur et la fraîcheur des roses. Est-il besoin de preuve plus convaincante que le grand air ne sauroit être nuisible à la beauté ? Les partisans de la mode peuvent affecter de mépriser ces charmes naturels, et de les appeler vulgaires. Le cœur de l'homme éprouve leur attrait irrésistible, et sa raison applaudit à la juste préférence qu'il leur donne. Ah ! sans doute il n'y a nulle comparaison à faire entre cette délicatesse, cet aspect langoureux et maladif que produit la réclusion, et l'air de vie qui brille sur un visage exposé sans cesse à l'action d'une bise rafraîchissante.

Que la femme qui sent le louable desir de paroître belle et de l'être réellement, ne mette donc pas sa confiance dans les vains conseils ou dans les arts trompeurs de la mode. Qu'elle consulte la nature et la raison, et qu'elle cherche la beauté dans le temple de la santé. Partout ailleurs elle se verroit trompée de la manière la plus mortifiante. Bientôt ses charmes seroient flétris, et son tempérament ruiné. L'amour de son mari s'évanouiroit avec ses attraits fugitifs, et sa couche nuptiale seroit frappée de stérilité ou maudite dans une race dégénérée, déplorable victime de l'imprudence d'une mère. Elle ne pourra pas transmettre à ses enfans ce qu'elle ne possédoit pas elle-même : foiblesse et maladie, voilà ce qu'elle légueroit à sa postérité; et au moment même où elle se livreroit aux caresses de son mari, elle seroit affligée de cette idée que tout espoir d'avoir un fils sain et vigoureux est à jamais perdu pour elle.

La seule conduite à suivre pour prévenir d'aussi grands malheurs, c'est de tirer un parti convenable des moyens d'assurer la santé que j'ai déjà indiqués, et qui consistent dans la tempérance, l'exercice, le grand air, la propreté et la bonne humeur. J'ai traité ces sujets avec assez d'étendue dans ma Médecine Do-

mestique. Cependant je crois utile d'ajouter ici quelques remarques.

En prescrivant la tempérance, mon dessein n'est nullement de restreindre l'usage modéré des alimens sains et agréables, non plus que des boissons de même nature ; mais dans cette classe gardons-nous bien de comprendre les liqueurs spiritueuses, l'usage trop fréquent des boissons chaudes et relâchantes, telles que le thé et le café ; les viandes salées, fumées, ou trop épicées ; le poisson salé ; les ragoûts, les sauces pesantes, la pâtisserie indigeste, enfin les fruits âcres et acides pour lesquels les femmes ont en général un goût immodéré. La fille attaquée des pâles couleurs, dont le goût pour ces sortes de vilenies est en même-temps une des causes et un des effets de sa maladie, est un objet digne de compassion ; mais comment peut-il se trouver une seule femme capable de la moindre réflexion, qui continue à satisfaire un appétit aussi désordonné, et à se nourrir des crudités les plus dangereuses ? Dans sa maturité le fruit est aussi sain qu'il est délicieux ; mais le cueillir et le manger lorsqu'il est encore vert, c'est traverser les desseins de la nature, et l'on peut s'attendre à éprouver les sévères effets de son ressentiment. Le temps

le plus convenable pour manger du fruit, c'est le matin, lorsque l'estomac n'est chargé d'aucun autre aliment; le soir même j'en approuverois l'usage de préférence à ces *thés* inventés par un luxe pernicieux, et sur-tout aux soupers composés de viandes. Un repas où celles-ci entrent ne doit pas être répété deux fois dans une même journée. Lorsqu'on a fait un bon dîner, il se passe nécessairement un long intervalle avant que la nature demande, ou même puisse supporter sans inconvénient un nouveau repas substantiel. Les soupers sont doublement nuisibles, tant à cause de l'heure à laquelle on les prend, que parce qu'il est dangereux de se coucher l'estomac plein. Il n'est pas rare de voir des attaques d'apoplexie être la suite de ces repas imprudens et déplacés, dont les effets certains sont des nuits sans repos, des rêves effrayans, un sommeil interrompu et incapable de rafraîchir le sang, l'impossibilité de se lever matin, des maux de tête, la pâleur sur la figure, et une foiblesse générale. Quiconque attache quelque prix à la santé et à la beauté, ne fera jamais que de très-légers repas le soir, et se couchera de bonne heure, c'est-à-dire, jamais plus tard que de dix à onze heures, afin de

jouir d'un doux repos, et de pouvoir se lever de grand matin avec une nouvelle force et une nouvelle ardeur aux plaisirs et aux occupations de la journée qui doit succéder.

Un air pur, un exercice modéré ne sont pas moins importans que les alimens et la boisson. Les femmes sont très retenues dans leurs maisons par leurs devoirs domestiques et leurs occupations sédentaires : c'est pour cela même qu'elles devroient sortir souvent, et prendre de l'exercice au grand air, non pas dans une voiture fermée, mais à pied ou à cheval. Si le mauvais temps les empêche de sortir, la danse, pourvu qu'elles ne s'y livrent pas jusqu'à se fatiguer, leur offre dans leur maison l'amusement le plus sain et le plus agréable. Les seuls autres plaisirs sédentaires qui conviennent à leur sexe sont la musique vocale ou instrumentale, ou la lecture, à voix haute, de quelques beaux morceaux de poésie ou d'éloquence. Les jeunes personnes, les mères de famille devroient abandonner entièrement les tables de jeu et les cartes aux vieilles filles qui ne risquent que leur propre santé, et qui n'ont aucun goût pour les autres plaisirs de la société.

Il paroîtra peut-être un peu singulier que j'aie pu croire un moment nécessaire de re-

commander la propreté au beau sexe. Je suis loin de vouloir donner à entendre que je le soupçonne le moins du monde de se négliger à cet égard. Ma seule intention est de lui donner une plus grande idée encore de son utilité, et de lui indiquer de nouveaux moyens d'en tirer avantage. Les femmes me semblent trop économes d'eau : elles craignent qu'elle ne gâte leur peau et ne lui donne une rudesse désagréable. C'est une grande erreur. L'eau pure peut être justement considérée comme une vraie source de santé, et son usage fréquent est le plus sûr moyen d'embellir la peau, et de fortifier le corps entier. L'utilité de la peau dans notre organisation est bien plus grande que la plupart des hommes ne pensent : ce n'est pas une simple enveloppe, une simple défense pour préserver de l'irritation ou des injures extérieures les organes délicats du sentiment ; c'est un des grands conduits, admirablement créés par la nature pour expulser les humeurs dangereuses et superflues de notre corps. La matière de la transpiration rejetée ainsi au dehors doit obstruer les pores et relâcher la peau, à moins qu'on n'ait soin de lui ménager une facile issue en entretenant la surface entière du corps parfaitement propre, souple et élastique, ce qu'on

ne peut faire qu'en se lavant fréquemment, et en essuyant avec soin et à l'instant même les parties lavées. Ceux qui n'ont pas de baignoire devroient au moins se laver tous les matins et tous les soirs le visage, le cou, les mains et les pieds. L'expérience ne tarderoit pas à les convaincre que plus ils s'habitueroient à cet usage, même partiel, de l'eau pure, et plus ils le trouveroient agréable et utile. Ceux dont l'éducation dirigée par une aveugle tendresse a rendu le tempérament et la peau trop délicats, doivent commencer par n'user pendant quelque temps que d'eau tiède; ils en diminueront ensuite graduellement la chaleur jusqu'à ce qu'ils puissent employer l'eau froide, non seulement sans danger, mais avec avantage. L'eau froide comme préservatif de la santé est bien plus fortifiante que la tiède : cependant cette dernière peut être souvent très utilement conseillée dans des cas particuliers d'infirmités, d'indisposition ou de maladie.

Les femmes qui ont de la délicatesse et du bon sens sont assez attentives à écarter de leur personne toute mal-propreté extérieure et visible; mais toutes ne savent pas qu'une vapeur, trop déliée pour être sensible à la vue, s'échappe continuellement par les pores, dont il est en

conséquence nécessaire de tenir les petits orifices propres et ouverts. C'est par la même raison que le linge et toutes les parties de l'habillement qui touchent à la peau, doivent être fréquemment changés, parce qu'ils s'imprégnent de la matière de la transpiration, et que lorsqu'ils en sont remplis, non seulement ils s'opposent à ce qu'il s'en échappe davantage, mais qu'encore une partie de ce qu'ils ont reçu peut être réabsorbé par la peau et rejeté dans le systême. L'habillement doit de plus être aisé, et aussi léger que le permet la nécessité d'une chaleur convenable; de manière à n'être pas assez pesant pour trop augmenter la transpiration, ni pour la gêner, non plus que la libre circulation lu sang par sa compression.

Parmi les nombreuses améliorations aussi favorables à la santé qu'à la grâce, à l'aisance et l'élégance, que l'habillement des femmes a prouvées, aucune ne mérite plus d'être louée que l'abandon de l'usage des corps : et en vérité l est impossible de penser à l'ancien corset de baleine, étroit et étroitement lacé, sans étonnement, et même sans quelque horreur. Nous ommes aussi surpris que choqués de cette dangereuse folie qui faisoit employer comme une partie de l'habillement, et même comme un

ornement personnel, ce qui devoit nécessairement arrêter l'accroissement des jeunes personnes, et produire des difformités, sans parler des dérangemens et des maladies que cet usage occasionnoit. Il est inutile que je fasse remarquer les graves inconvéniens attachés à une semblable pression sur la poitrine et le bas-ventre dans l'état de grossesse; mais je crois devoir relever un défaut très commun parmi les jeunes femmes qui vivent aujourd'hui à Londres, qui quoiqu'elles n'aient pas porté de corps, peuvent être soupçonnées d'avoir hérité de leurs mères quelques-uns des pernicieux effets d'une telle coutume.

L'imperfection dont je veux parler est le manque de mamelons, défaut contre nature, et qui semble devoir son origine à l'usage des corps lacés. Il est si commun de voir les enfans ressembler à leurs parens dans la forme extérieure, qu'il n'est pas improbable qu'une fille puisse porter cette marque de l'imprudence de sa mère, et la transmettre même à ses propres enfans du même sexe. Dans les pays où l'usage des corps n'a jamais été pratiqué, le manque d'un mamelon est aussi extraordinaire que celui d'un membre, et l'on n'y voit aucune mère que ce défaut empêche de remplir un de ses plus

sacrés devoirs; mais à Londres les exemples en sont trop fréquens pour être attribués au hasard, et peut-être n'en peut-on donner de raison plus satisfaisante que celle que j'indique.

Dans l'énumération que j'ai faite des moyens d'augmenter la santé et la beauté, l'enjouement, ou l'égalité de caractère occupe la dernière place, quoiqu'il ne soit certainement pas le moins efficace. Il a sur le corps comme sur l'esprit la plus heureuse influence, donne une impulsion salutaire à la circulation du sang, entretient tous les organes de la vie dans un jeu facile et agréable, donne au maintien des graces enchanteresses, tandis qu'en même temps le calme continuel de l'intérieur répand sur la physionomie le charme le plus attrayant. La mauvaise humeur, au contraire, et l'inégalité du caractère remplissent la vie d'amertume, sapent le tempérament, et sont plus funestes à la beauté que la petite vérole elle-même, car leurs ravages sont plus certains, plus dégoûtans et plus durables.

Tels sont les principaux objets que j'ai voulu offrir à la réflexion des femmes avant le mariage, dans le dessein de les graver dans leur esprit. Des objets aussi importans dans toutes les situations et à toutes les périodes de la vie, méritent une

attention toute particulière lorsqu'il est question de l'union des deux sexes. La femme foible, languissante, vaporeuse ou contrefaite qui ne craint pas d'entrer dans la couche nuptiale ne diffère guère de celle qui commettrait un meurtre volontaire. Une passion désordonnée peut lui faire desirer de devenir femme ; mais elle est tout à fait impropre à devenir mère. Elle risque sa propre vie, trompe les vœux naturels de son époux, et quand même elle auroit des enfans, cette race malingre, maladive, comme je l'ai déjà observé, auroit peu de motifs pour la remercier de sa misérable existence : et le mal ne tombe pas sur sa famille seule : la société entière se trouve matériellement offensée. Son bien-être dépend de la vigueur des membres qui la composent, et l'expérience de tous les temps a pleinement prouvé que le corps d'un laboureur ou celui d'un héros ne peuvent être ni moulés, ni nourris dans le sein de la foiblesse. L'aigle audacieux ne sauroit devoir le jour à la timide colombe.

Je ne quitterai pas ce sujet sans ajouter quelques mots sur le choix d'un mari. Les efforts que j'ai faits pour prouver que la santé est si nécessaire, si indispensable aux femmes destinées au mariage, doivent leur faire sup-

poser que je crois qu'elle ne l'est pas moins aux hommes. Je suis toujours affligé quand je vois un bien aussi précieux sacrifié dans une alliance avec l'infirmité, ou dans d'autres termes, la jeunesse et la beauté livrées entre les bras glacés de la vieillesse. L'infortune est la conséquence inévitable de semblables mariages; mais je crains bien que mes remontrances n'aient que peu d'effet pour arrêter le mauvais usage de l'autorité paternelle, ou pour dessiller les yeux de la femme qui court aveuglément à sa ruine certaine, lorsqu'elle se laisse éblouir par l'éclat des richesses, ou charmer par l'idée d'un vain titre.

CHAPITRE SECOND.

Règles de conduite pendant la Grossesse.

Après ce que j'ai dit sur la santé, je crois très inutile de faire valoir aucune nouvelle raison pour convaincre les femmes de son importance majeure dès le moment où elles conçoivent, moment qu'elles doivent regarder comme celui de la perfection réelle de leur être. La nature alors vient de commencer son plus grand ouvrage, et il ne manque plus à son accomplissement que les soins de la mère. Ces soins ne sont point abandonnés au caprice, à la fantaisie, ni même aux fortes impulsions de l'amour paternel. La propre conservation de la mère est attachée à l'accomplissement convenable de son devoir; sa santé, sa force, sa vie même sont intimement liées au bien-être de l'embryon qu'elle porte dans son sein; et elle ne peut commettre la plus légère négligence sans exposer l'un et l'autre à un égal danger.

Il est douloureux pour moi de penser qu'il

puisse être nécessaire, pour prévenir un outrage aussi atroce contre la nature que l'est toute tentative qui tend à procurer l'avortement, d'avertir de la gravité des dangers qui en sont la suite. Jamais une tentative semblable ne peut réussir sans l'alternative de la mort très probable de la femme ou de la ruine certaine de son tempérament. Les stimulans dont on se sert pour forcer la sortie prématurée du dépôt sacré placé dans le sein de la mère, doivent enflammer les parties qui le contiennent au point d'y produire la gangrène, ou du moins déranger et affoiblir tellement tout le systême, qu'aucun espoir de santé ou de bonheur ne peut désormais exister pour celle qui a assassiné son propre enfant.

Nous voyons dans l'ancienne histoire des juifs deux femmes de mauvaise vie se disputer un enfant vivant. Quelle différence entre elles et celles de la même classe qui existent parmi nous ! Si ces dernières conçoivent, elles n'ont d'autre desir, au risque de leur propre existence, que de détruire l'embryon qu'elles portent, ou de l'empêcher de vivre. Quelle pitié peut-on avoir pour de tels monstres, lorsque par l'exécution de leur horrible dessein, elles donnent naissance à

ces symptômes mortels qui doivent bientôt terminer leur coupable carrière ?

La mère dénaturée n'est pas toujours le seul monstre qui participe à ces tentatives atroces. Son vil séducteur n'est que trop souvent le conseiller de cet acte du désespoir, et c'est ainsi que par un double meurtre, il couronne ses plaisirs criminels ! un troisième assassin, accoucheur ou sage-femme, doit aussi entrer dans ce complot infernal et prêter sa main pour consommer l'action infâme, sans égard pour le danger de la mère, et sourd au cri du sang de l'innocente créature ! Je ne lis jamais sans frémir une annonce de maison de retraite temporaire ou de prétendue commodité pour les femmes enceintes : je crois toujours y voir un piége tendu par la méchanceté aux femmes malheureuses, ou l'adresse impudente d'un être prêt à se rendre l'assassin de l'innocence. Il n'y a pas long-temps qu'un de ces misérables fut convaincu d'avoir tué et la mère et l'enfant ; et j'ai vu moi-même un grand nombre d'embryons montrés par un homme qui, j'en suis fermement persuadé, se les étoit procurés de cette manière.

La crainte de la honte publique ou du mépris particulier, sans excuser le meurtre,

peuvent porter la malheureuse victime de la séduction à commettre un crime à la fois si abominable et si dangereux. Mais se peut-il qu'une femme mariée ait la folie et la méchanceté de chercher à se faire avorter, simplement parce qu'elle craint une trop nombreuse famille, ou qu'elle veut s'éviter la peine de nourrir et d'élever des enfans ? Quelle frénésie ! le même poison conduit elle et son fruit à la mort ; et c'est en vain qu'elle se flatte que son crime restera secret, ou qu'il n'existe pas de loi pour le punir. On ne viole jamais impunément les lois de la nature, et la femme qui se rend coupable de l'attentat dont je parle, est destinée à éprouver un jour, et d'affreux emords, et les tourmens les plus aigus qu'un empérament usé, une constitution ruinée et rréparable puissent ressentir.

Mais, supposons qu'un avortement occaionné par des moyens aussi détestables ne mît as en danger la santé et la vie de la mère ; upposons qu'une action si justement abhorrée e Dieu et des hommes, pût échapper à la unition ; supposons une femme sourde aux ris de la nature, incapable de tendres émoons, et sans crainte des suites funestes et nmédiates dont sa personne est menacée : ah!

que le motif que je vais lui présenter retienne du moins sa main homicide ! peut-être cette créature qu'elle se dispose à détruire, deviendroit-elle la plus douce consolation de sa vie, et payeroit-elle tous les soins maternels par une reconnoissance sans bornes, si après l'avoir portée et nourrie dans son sein, elle l'élevoit avec une tendresse éclairée; peut-être seroit-ce une fille destinée à la nourrir dans sa vieillesse, ou un fils qui combleroit son cœur de joie par sa conduite honorable et les succès qu'il obtiendroit. Je la conjure d'arrêter un moment, et de considérer qu'en détruisant ainsi volontairement l'enfant contenu dans son sein, elle fait évanouir, en même temps, toutes ses plus chères espérances, et que le danger actuel auquel elle s'expose est encore augmenté par la certitude du désespoir auquel elle ne peut échapper.

Si je me suis arrêté sur cette partie désagréable de mon sujet, c'est que je voudrois pouvoir prévenir même un seul de ces horribles forfaits; mais la folie, l'ignorance, la négligence ont souvent des effets aussi funestes que les desseins criminels, et s'il est à craindre que je ne réussisse pas à réprimer ceux-ci, du moins puis-je me flatter que les défauts dont

je parle peuvent être corrigés par l'idée plus juste de leurs dangers. Dans cette vue, je ferai quelques nouvelles observations sur les préservatifs de la santé, dont je me suis occupé dans le chapitre précédent : les règles générales que j'y ai prescrites conviennent à toutes les situations pendant la vie ; mais la grossesse exige un plus grand degré de soin et une connoissance plus parfaite de la manière de les appliquer.

La gaîté ou l'égalité de caractère que j'ai précédemment placées au dernier rang dans mon examen, doivent ici paroître en première ligne, étant de toutes les choses les plus desirables dans l'état de grossesse. Alors plus que dans toute autre circonstance, les changemens physiques semblent dépendre presque entièrement de l'état de l'ame, et la mère paroît se porter bien ou mal, suivant qu'elle se livre à des émotions agréables ou tristes. J'admire ce passage de l'histoire ancienne qui nous apprend que les sages de l'Orient s'appliquoient, pendant la grossesse de leurs femmes, à leur procurer des plaisirs doux et innocens, dans le but de tenir leur cœur toujours tranquille et satisfait. Ils espéroient ainsi empêcher que le fruit qu'elles portoient dans leur sein ne reçût

d'autres impressions que des impressions gracieuses, paisibles et conformes à l'ordre. Belle leçon de sagesse, ainsi que de devoir et d'amour conjugal et paternel, et qui ne peut être trop étudiée, ni trop soigneusement pratiquée par l'époux qui met quelque prix à la santé de sa femme; qui desire s'assurer son affection et sa reconnoissance, et qui veut jouir du bonheur inappréciable d'être le père d'un enfant bien constitué, sain et vigoureux.

C'est aussi, lorsqu'elle est enceinte, qu'une femme doit être doublement attentive à conserver la plus grande douceur, la plus grande égalité de caractère, à écarter toute image d'inquiétude et de mélancolie; à retenir tout mouvement de colère; à soumettre enfin tout desir, toute passion déréglée au joug de la raison et de la modération. Le plaisir de devenir mère, le bonheur anticipé de donner à un tendre époux le gage le plus cher de l'amour mutuel, doivent naturellement augmenter sa gaîté, et auroient certainement cet effet, si ces sentimens n'étoient pas trop souvent contrariés par de fausses alarmes sur le danger imaginaire de sa situation. Il est donc de la plus grande importance de la convaincre que ses terreurs sont sans fondement; que loin

d'être un état de maladie et de danger, la grossesse est la plus forte présomption de santé et de sûreté; que le petit nombre d'exemples qu'une femme peut connoître de fausses couches ou de mort, sont dus à la conduite imprudente des femmes elles-mêmes; que d'ailleurs ils sont trop peu considérables pour être comparés avec l'innombrable quantité de meres qui, pendant leur grossesse ou après leurs couches, jouissent d'une santé meilleure que dans tout autre temps; et qu'enfin, les changemens qu'elle éprouve intérieurement, et les indispositions passagères qui les accompagnent, ne sont pas des symptômes de foiblesse, mais les conséquences d'une plus grande sensibilité dans la matrice, et des avis donnés à propos par la nature pour se prémunir contre les effets de l'indiscrétion ou de l'intempérance.

Un écrivain moderne, en traitant ce sujet, observe avec justesse que si cet accroissement de sensibilité a lieu dans une femme d'une constitution et d'un caractère très-irritables, il doit nécessairement augmenter sa foiblesse et ses infirmités, et produire des fièvres de diverses natures. Cette femme devient plus impatiente, plus inquiète; elle se livre plus facilement à la crainte et à la colère; son corps ne

peut alors manquer de souffrir comme son esprit ; elle devient plus foible, plus maigre, et offre plusieurs symptômes d'étisie. Mais tout ce qu'on peut conclure raisonnablement de ces faits, c'est que la sensibilité est plus vive dans l'état de grossesse, et que toute indisposition antérieure, soit de corps, soit d'esprit, exige dans cette situation un degré extraordinaire de soins et d'attentions.

Quoique les tristes effets de la peur et de la mélancolie soient très funestes pour la santé de la mère et l'accroissement de l'enfant qu'elle porte dans son sein, cependant la colère est encore plus dangereuse : elle met le corps entier dans un état de convulsion, et fait porter le sang à la figure avec une grande impétuosité. La plénitude, qui est l'effet ordinaire de l'état de grossesse, augmente le danger. Quand le sang se porte avec rapidité à l'extrémité supérieure, un vaisseau peut se rompre, et cet accident peut arriver dans telle partie qu'il entraîne la mort de la mère et de l'enfant, ou du moins qu'il mette leur vie dans le plus grand péril. Souvent un accès violent de colère occasionne la rupture de quelque vaisseau sanguin dans le cerveau. Combien ne doit-il pas être plus facile de rompre ces vaisseaux

lélicats qui unissent la mère et l'enfant ! et
:ela ne peut avoir lieu sans causer la mort
ertaine du dernier. J'ai connu une femme
lont l'aorte ou grande artère se gonfla telle-
uent qu'elle perça la poitrine, et parut exté-
ieurement de la grosseur d'une demi-chopine ;
et effort extraordinaire fut principalement
ccasionné par la violence de son caractère.
'ai encore eu le plus dégoûtant exemple
'une femme qui se battit, et qui, dans un
ccès de rage et de vengeance, accoucha d'un
nfant dont les entrailles étoient entièrement
rties de son petit corps. On ne peut douter
ue les femmes emportées ne soient très
ujettes aux fausses couches, lesquelles sont
lus souvent l'effet de violence externe ou de
ouble intérieur, que de toute autre cause.
es accidens de cette sorte sont les plus alar-
ans, d'autant que la femme qui a avorté une
is, a les plus justes raisons d'appréhender
ue le même malheur ne lui arrive encore.

Les cartes et les jeux de toute espèce, qui
nt dans tous les temps le pire des amusemens,
ivent être particulièrement évités pendant la
ossesse. Alors l'humeur est plus aisément dé-
ngée par les variations de la fortune, et l'esprit
us vîte fatigué par l'exercice soutenu du ju-

gement et de la mémoire. Les vieilles filles, comme je l'ai déjà observé, sont les seules personnes de leur sexe auxquelles on puisse passer d'employer quelques-uns de leurs tristes momens à une diversion si absurde et si malsaine.

La mère sensible n'a pas besoin que j'entre dans de plus grands détails pour être en état d'appliquer le principe que je viens de poser à toute passion, à tout penchant qui peut tendre à exciter des émotions pénibles dans l'esprit, et à altérer, à proportion, la santé du corps. Il faut qu'elle apprenne à retenir même ses desirs naturels dans de justes bornes, car le plaisir aussi, pris immodérément, peut avoir les mêmes effets que la peine. Parmi plusieurs excellens avis aux femmes enceintes, contenus dans un poëme latin, traduit par le docteur Tytler, on distingue celui qui suit:

Domptez vos passions : défendez votre cœur
D'un amour trop ardent, du chagrin, de la peur;
Evitez avec soin tout sentiment extrême,
Et jusques aux transports de l'époux qui vous aime.

Et ailleurs cet autre :

Pour conserver le fruit de vos premiers plaisirs,
Réprimez désormais vos amoureux desirs :

Au feu qui vit en vous un nouveau feu peut nuire,
Et ce qu'amour a fait, amour peut le détruire (1).

La modération doit aussi présider aux plaisirs de la table, dans l'état qui nous occupe. Tout excès ainsi que tout défaut d'alimens suffisans ne peut qu'avoir alors des conséquences graves. Le bien-être de la mère et de l'enfant dépend du soin avec lequel elle sait se tenir dans un juste milieu entre un besoin pénible ou des privations inutiles d'un côté, et trop de facilité à céder à un appétit dépravé ou immodéré de l'autre. Mais comme l'appétit naturel augmente à mesure que l'enfant croît et qu'il a plus de besoins, il convient d'examiner ces changemens tels qu'ils ont lieu aux différentes époques de la grossesse, et de montrer jusqu'à quel point il

---

(1) Voici les vers du docteur Tytler, qui valent sans doute mieux que les miens.

Subdue desires; nor let your troubled mind
Immod'rate love, or fear, or sadness find:
Give not yourselves ev'n to the nuptial joy,
Or aught that may your strenght or peace destroy.

Curb each loose desire,
Lest added fuel quech the former fire:
Lest ye should lose the fruits of pleasure gone,
And love itself undo what love had done.

peut aussi être raisonnable de céder à cette sorte de desirs involontaires, souvent très extraordinaires et très bizarres, connus sous le nom d'*envies*.

Avant d'entrer dans des détails particuliers sur le régime des femmes enceintes, je demande la permission de recommander plus sérieusement que je ne l'ai déjà fait, de ne pas violer ma défense générale contre les liqueurs spiritueuses, les fruits verts, la pâtisserie et toute espèce d'alimens de haut goût, échauffans ou de difficile digestion. S'ils ne conviennent pas avant le mariage, ils sont maintenant doublement pernicieux, parce qu'ils peuvent non seulement altérer la santé de la mère, mais corrompre, vicier ou tout au moins appauvrir la source de vie qui doit entretenir l'existence de son enfant. Toutes les femmes doivent donc sentir de quelle importance il est pour elles de se défendre de contracter de mauvaises habitudes, ou de céder dans leur jeunesse à des goûts vicieux, afin d'éviter d'être obligées de s'imposer des privations pénibles lorsqu'elles deviendront mères, ou d'être alors dans la nécessité de changer considérablement leur première manière de vivre.

J'ai ci-devant posé en principe que la gros-

esse n'est ni un état d'infirmité, ni un état de
naladie, mais seulement de plus grande sensi-
ɔilité, et que les changemens qu'une femme
prouve alors en elle-même, quoiqu'accompa-
;nés quelquefois d'un peu de douleur et d'in-
lisposition, ne sont que des indications de sa
ituation, et des avertissemens contre l'indiscré-
ion et l'intempérance. Appliquons maintenant
e principe aux règles à suivre dans le régime,
t nous trouverons qu'il est le plus sûr guide des
emmes enceintes, soit pour leur conduite en
;énéral, soit, sur-tout, pour le choix et la
juantité de leurs alimens et de leur boisson.

Le temps entier de la grossesse peut être di-
isé en deux parties presque égales : la première
omprend les quatre mois qui suivent la con-
eption, et l'autre les cinq mois qui précèdent
accouchement. Pendant la première période,
ù la plupart des femmes ont une forte ten-
ance à une plénitude excessive dans toute l'ha-
ɔitude du corps, la nature leur donne les avis
es moins équivoques contre toute complaisance
nprudente, par la foiblesse d'estomac, les
ausées, les vomissemens fréquens, les maux
e tête, la constipation, et tous les symptômes
t les effets de l'indigestion. C'est une bien ab-
urde et bien funeste erreur de supposer que les

femmes ont alors un plus grand besoin de nourriture substantielle, tandis qu'au contraire, par suite de la cessation des règles et de la grande abondance de sang dans le système, la plus sévère tempérance est non seulement convenable, mais encore absolument nécessaire pour la conservation de la santé. Quand on la néglige, quand on n'a pas d'égard à l'état de l'estomac et de toute la constitution dont la nature bienfaisante est si attentive à prévenir, alors pour sauver la vie d'une femme gourmande par étourderie ou par tempérament, la seule ressource est la saignée; mais cette femme ne doit pas oublier qu'il n'y a que son intempérance qui puisse nécessiter cette précaution.

Les besoins supposés ou imaginaires de l'enfant peuvent servir de prétexte à quelques légers écarts, ou engager la femme à prendre plus de nourriture que de coutume; mais pour se convaincre de la frivolité de cette excuse, il suffit de considérer que le fœtus dans les deux premiers mois, n'excède pas en grosseur un œuf de poule, et que son accroissement pendant les deux qui suivent, même jusqu'au moment où la matrice remonte, ou au temps où l'enfant se fait ordinairement sentir, est si peu considérable qu'il ne doit exiger qu'une très petite nour-

riture, et la plénitude naturelle du systême dont nous avons parlé tout à l'heure, pourvoit suffisamment à ce besoin, sans le secours dangereux de l'intempérance de la mère. Un seul moment de réflexion doit convaincre toute femme qui a le moindre jugement, que ce qui la dérange elle-même doit faire du mal à ce qui est contenu dans son sein, et que le mal doit être plus grand à proportion que l'enfant est plus délicat et que son développement est plus lent. Dépasser les bornes de la tempérance dans les premiers temps de la grossesse, sous prétexte que les besoins de l'enfant l'exigent, c'est être à peu près aussi insensé que le seroit la mère qui plongeroit dans l'eau celui qu'elle nourrit dans le dessein d'appaiser sa soif, ou qui le gorgeroit d'alimens au point de le faire périr, dans l'idée de satisfaire les besoins pressans d'une faim imaginaire.

L'opinion absurde que le fœtus éprouve des besoins a produit des maux incalculables d'une autre sorte. Elle a servi à justifier les desirs les plus bizarres et les plus pernicieux. La fille attaquée des pâles couleurs ne se livre pas à des fantaisies aussi folles et aussi nuisibles que beaucoup de femmes enceintes; et même les goûts dépravés de la première peuvent être restreints par la force du ridicule, de la raison

ou de l'autorité. Mais les *envies* de l'autre ne souffrent aucune opposition, et l'on regarde même comme le comble de la cruauté de ne pas les satisfaire, quelle que soit leur extravagance. Je vais examiner avec impartialité cette partie intéressante de mon sujet, et j'espère que toute personne du sexe qui me lira, sentira, sans que j'aie besoin de le lui recommander, qu'elle ne peut me suivre ici avec trop d'attention.

Une des conséquences naturelles de la conception, est la cessation de l'écoulement périodique, et cette cessation est accompagnée d'une surabondance de sang plus ou moins grande, suivant l'état plus ou moins grand de plénitude dans lequel se trouvoit le système avant ce moment. Cette augmentation dans la source de la vie occasionne des apparences fiévreuses, telles qu'une chaleur plus considérable dans la paume de la main, la rougeur du visage et un léger mal de tête. Mais l'estomac est surtout affecté par les changemens qu'éprouve alors la matrice et la constitution toute entière. Il est souvent troublé par les souffrances dont j'ai déjà parlé, les nausées, le vomissement, les aigreurs, etc. Ce ne sont pas, ainsi que je l'ai dit plus haut, des symptômes d'indisposition

ou de maladie, et la femme la mieux portante y est aussi sujette dans les premiers mois de sa grossesse, que celles qui sont délicates et infirmes. Ce sont les moyens qu'emploie la nature pour avertir à temps toutes les femmes de leur état, et pour les engager convenablement à ne pas surcharger leur estomac à une époque où sa puissance digestive est si foible, et la plénitude de toute la constitution si manifeste.

Malheureusement toutes les femmes enceintes ne sont pas également disposées à écouter ces avertissemens officieux de la nature. Peut-être aussi que plusieurs d'entre elles ignorent que l'indisposition due aux causes précédentes disparoîtroit au moyen d'une diète légèrement rafraîchissante et suivie. Elles croient qu'au lieu de manger moins, elles doivent manger davantage dans leur nouvelle situation; et elles mettent leur esprit à la torture pour imaginer quelque chose qui puisse éveiller leur appétit délicat. Cette idée est une source abondante de fantaisies et de caprices qu'il est presque toujours funeste de satisfaire. Et comment cela seroit-il autrement, puisque la foiblesse ou la diminution de l'appétit de la femme ne vient pas d'un simple dégoût pour les alimens communs ou ordinaires, mais de l'impuissance réelle

où se trouve l'estomac de recevoir une quantité considérable de quelque nourriture que ce soit? A quoi devons-nous donc nous attendre, quand des alimens également mauvais peut-être, soit par leur qualité, soit par la quantité qu'une femme en prend, surchargent son estomac pour satisfaire quelque appétit factice ou quelque besoin imaginaire ?

Dès qu'une femme, au lieu d'écouter la nature, commence à consulter son caprice, elle est assurée de se voir encouragée dans son extravagance par les vieilles nourrices et les commères, qui n'ont pas de plus grand plaisir que d'amuser sa crédulité par le récit de malheurs surprenans et alarmans supposés arrivés à des enfans, parce qu'on n'avoit pas satisfait les *envies* de leurs mères. Tout récit merveilleux, quelque contraire au bon sens qu'il puisse être, est cru sans examen; car la raison n'ose pas pénétrer dans les régions de l'imagination. Et si un homme étoit assez hardi pour rire de ces fictions, ou pour avertir une femme enceinte du danger qu'il y a pour elle de se livrer à ses extravagantes envies, il seroit sûrement considéré comme un fou plein d'entêtement, ou comme un monstre insensible. Le raisonnement est inutile, le ridicule n'a pas de force

quand le vulgaire croit pouvoir produire une foule de faits à l'appui de son opinion. Toute femme qui met au monde un enfant avec quelque marque, est à l'instant en état d'en assigner la cause; et cependant aucune mère n'a jamais pu dire avant d'accoucher comment son enfant seroit marqué; et je crois qu'il ne seroit pas moins difficile, après que celui-ci est né, de découvrir, sans l'aide de l'imagination, une ressemblance réelle entre la marque que porte la peau, et l'objet auquel on suppose qu'elle doit son existence.

En examinant divers *signes* de cette nature, et d'autres accidens plus fâcheux attribués à des envies non satisfaites, on s'est convaincu que la plupart étoient l'effet d'obstructions, de compression, ou de quelque offense extérieure, et qu'aucun ne pouvoit être raisonnablement attribué à l'influence de l'imagination. On peut observer des accidens semblables dans les animaux, et même dans les plantes qui n'ont ni le sentiment de leur propagation, ni celui de leur existence. On sait aussi très bien que beaucoup d'enfans sont venus au monde avec des signes sur la peau, quoique leurs mères n'eussent jamais eu d'*envies*, tandis que dans d'autres cas, où l'on avoit refusé de satis-

faire les *envies* des mères, on n'a vu aucun effet de ce refus sur le corps des enfans, quoique l'imagination des mères se fût arrêtée fort long-temps sur l'objet de leur *envie*.

La doctrine de l'imagination, comme tout ce qui est absurde, se réfute elle-même, parce qu'on la porte à l'extrême. Le pouvoir de marquer ou de défigurer un enfant est attribué également aux terreurs subites, et aux appétits non satisfaits des femmes enceintes. Les partisans de cette opinion ne se contentent même pas de quelques signes, de quelques taches sur la peau, mais ils soutiennent encore que l'imagination de la mère peut priver l'enfant d'une jambe ou d'un bras, et même aller jusqu'à lui briser tous les os. J'ai vu un enfant né sans tête; mais on ne disoit pas que la mère eût vu décapiter personne, ou qu'elle eût jamais été effrayée par le spectacle d'un corps humain privé de sa tête. Si ce spectacle dégoûtant pouvoit produire de semblables effets, combien ne seroit-il pas né en France d'enfans acéphales sous le règne de la terreur de Robespierre?

Le docteur Moore, dans le dessein de prouver que l'imagination, quoique troublée et fortement frappée par la crainte d'un objet

quelconque, ne peut pas imprimer l'image de cet objet, ni même aucun de ses traits sur le fœtus contenu dans la matrice, rapporte le fait suivant qui est très remarquable, et dont il a eu personnellement connoissance.

« Une dame qui avoit une singulière aversion pour les singes, eut le malheur de faire, pendant qu'elle étoit enceinte, une visite dans une maison où l'un de ces animaux étoit traité comme un favori. Conduite dans une salle, elle s'assit sur une chaise placée devant une table, sur laquelle se trouvoit alors l'animal. Celui-ci naturellement peu discret, et d'autant plus vif et plus familier qu'il étoit accoutumé à une longue tolérance, sauta sur l'épaule de la dame, qui poussa d'abord un cri d'effroi, et s'évanouit ensuite quand elle vit par qui elle avoit été traitée avec une aussi familière indécence : pendant tout le reste de sa grossesse elle resta péniblement convaincue que son enfant seroit défiguré par quelque trait choquant, ou peut-être qu'il auroit la forme entière de l'odieux animal.

» Les douleurs de l'enfantement ne lui firent pas perdre de vue cette idée, car pendant qu'elle les éprouvoit, elle plaignoit fréquemment le destin de son malheureux enfant,

condamné pour la vie à conserver une ame humaine dans le corps d'une guenon. Dès que l'enfant fut au monde, elle pria d'un ton lamentable la sage-femme de lui montrer l'infortunée créature, et fut aussi satisfaite que surprise de recevoir dans ses bras un beau garçon ; lorsqu'elle se fut livrée pendant quelques minutes aux transports de joie occasionnés par ce changement en satisfaction et en bonheur, de ce qu'elle croyoit devoir faire sa peine et son infortune, ses douleurs recommencèrent, et la sage-femme l'avertit qu'il y avoit encore un autre enfant : un autre, s'écria-t-elle, ah! c'est donc ce que j'avois craint, et certainement celui-ci sera le singe ; cependant elle fut une seconde fois très heureusement détrompée, le nouvel enfant se trouva être aussi beau garçon que le premier. Je les ai connus tous deux ; ils sont devenus deux beaux et forts jeunes gens, sans aucune trace physique ou morale de ressemblance avec le singe. »

Je me suis assez étendu précédemment sur les dangereux effets des passions, et en particulier de la crainte pendant la grossesse, pour qu'on ne puisse pas supposer que je regarde comme une chose indifférente la vue d'objets

effrayans, de scènes d'horreur, ou toute autre chose qui peut frapper vivement. Je voudrois, au contraire, que les femmes enceintes évitassent avec soin de semblables objets, qui souvent ont occasionné des fausses couches, ou du moins ont été funestes à la santé de la mère et de l'enfant (1), quoiqu'incapables d'altérer la couleur de la peau, ou de déranger les membres et d'injurier la forme du dernier. Mon but est de délivrer de toute vaine appréhension qui est la suite de quelque effroi, ces pauvres femmes d'un esprit crédule et timide, qui se font à elles-mêmes un mal réel, par la crainte qu'elles ont de celui qui n'est qu'imaginaire.

C'est précisément dans la même vue que j'ai fait mes efforts pour démontrer combien il est

---

(1) J'ai connu une mère à qui l'effroi fit perdre non seulement le fruit qu'elle portoit, mais qui fut encore tellement affectée que jamais depuis elle ne jouit d'une heure de santé. Je ne saurois en conséquence trop fortement censurer le goût insensé qui porte si souvent des femmes enceintes et des nourrices qui ont des enfans à la mamelle, de se mêler dans la foule à l'occasion d'un incendie, d'une exécution, ou de tout autre spectacle dégoûtant.

absurde de croire que des signes sur le corps d'un enfant soient la conséquence de l'imagination ou des *envies* non satisfaites de sa mère. Cette doctrine insensée a occasionné de grands désagrémens dans plusieurs familles, et a été funeste à beaucoup de femmes enceintes, tantôt en justifiant la complaisance avec laquelle on satisfaisoit leurs caprices les plus dangereux, tantôt en les faisant desirer avec passion des choses extravagantes, et qu'il étoit impossible de leur procurer.

C'est encore une grande erreur de croire que l'existence d'un semblable préjugé puisse avoir aucune espèce d'effet avantageux. Sûrement les fictions de l'ignorance, de la superstition ou de l'imposture ne sont pas nécessaires pour assurer aux femmes enceintes ces tendres complaisances, ces soins affectueux que leur situation exige. Le mari sensible saisira toujours avec empressement toute occasion de soulager les besoins réels de sa femme qui lui est alors doublement chère, et même d'aller au devant de ses desirs pour tout amusement raisonnable. Mais il faut qu'elle sache aussi que la tyrannie du caprice lui seroit aussi nuisible qu'elle est fâcheuse pour les autres.

Que les femmes enceintes ne s'imaginent pas

que mon avis soit qu'il faille renfermer la complaisance qu'on a pour elles dans des limites très étroites. Je suis plus porté au contraire à les reculer qu'à les restreindre, et je desire qu'on les étende aussi loin que la nature et la raison peuvent le permettre ; je ne demande même pas une grande sévérité, à moins que ce ne soit dans les cas d'un danger évident, et lorsque j'ai condamné les desirs capricieux et les bizarres extravagances de l'imagination, je n'ai pas prétendu qu'on dût les confondre avec des *envies réelles et involontaires*, qui sont quelquefois occasionnées par la foiblesse et le dérangement de l'estomac si ordinaires, ainsi que je l'ai observé, pendant les trois ou quatre mois qui suivent la conception. La cause de semblables *envies* ne peut pas paroître douteuse ; on en a des exemples dans d'autres circonstances, non seulement chez les femmes, mais aussi chez les hommes quand leur estomac est affoibli ou dérangé par l'intempérance, la maladie ou quelque accident. Ma pratique m'a souvent offert des cas de ce genre dans les fièvres, les épilepsies et d'autres maladies nerveuses ; et quand j'ai vu que les *envies* revenoient souvent, ou même qu'elles ne quittoient pas le malade, j'ai toujours ordonné qu'on y eût égard, lors même que l'objet

desiré ne paroissoit pas convenir au régime indiqué par la nature de la maladie. Quand les *envies* sont involontaires, et le sentiment très vif, le malade qu'on ne satisfait pas ou que l'on fait attendre peut en souffrir beaucoup, et il arrive fréquemment que des malades sont tirés de l'état le plus désespéré, en désobéissant aux ordres du médecin, et en se livrant sans contrainte à l'usage de ce qu'ils desiroient avec ardeur. Je ne veux pas dire que leur guérison soit l'effet uniquement de l'usage de l'aliment ou de la boisson défendue; mais je suis convaincu, d'après des observations multipliées, qu'un desir violent et subit pour un aliment ou une boisson quelconque, quelque étrange qu'il puisse paroître, est un symptôme d'un changement favorable dans la maladie, et un indice certain du retour de la santé.

Partant donc de ce principe qu'une défense ou des refus trop sévères peuvent attirer des inconvéniens graves dans l'état de grossesse, état de singulière sensibilité, je recommande fortement de céder sans balancer, non seulement à ce qui peut être regardé comme des desirs naturels et raisonnables de la mère, mais encore *à toutes ses envies involontaires* qui ne sont pas évidemment l'effet du caprice, et qui n'ont

pas pour objet des choses d'une qualité nuisible. J'aurois peu d'égard, par exemple, à la fantaisie d'une femme telle que celle dont parle Smollet, et qui avoit *envie* d'un poil de la barbe de son mari, avec cette circonstance plus ridicule encore, qu'elle desiroit avoir le plaisir de l'arracher elle-même. J'en aurois moins encore pour l'envie dégoûtante de cette autre, citée par Addisson, qui voyant une bande de corbeaux occupée à dévorer le corps d'un cheval mort, souhaitoit ardemment de partager ce sale repas.

Ce seroit aussi pousser trop loin la complaisance que je recommande, que de permettre à une femme enceinte de faire sa principale nourriture de fruits verts, d'oignons cruds, ou de tous autres alimens acides et acrimonieux qui ne pourroient qu'altérer sa propre santé et celle de son enfant. L'opinion qu'une femme dans cette situation peut digérer tout ce qu'elle aime, tout ce qu'elle desire, est un préjugé établi; mais quand cela seroit vrai, il ne s'ensuivroit pas que l'effet d'une nourriture qui consiste en alimens et en boissons de mauvaise qualité ou inconvenables, ne fût pas nuisible au fœtus contenu dans le sein de la mère. On peut tolérer que l'on s'écarte un

moment et sans excès des règles d'un régime sain ou d'une tempérance sévère, mais jamais des habitudes dangereuses et funestes.

J'espère donc qu'on ne trouvera pas que j'use d'une sévérité déplacée, lorsque je recommande de réprimer avec soin, dans les premiers temps de la grossesse, les desirs absurdes et dangereux, et de faire un usage modéré des choses qu'on a toujours éprouvé convenir à l'estomac et au tempérament. Je n'insiste point sur un changement absolu dans la manière ordinaire de vivre; mais, à moins que le goût ne soit très vicié, il indiquera alors aux femmes ce qui est plus convenable et plus salutaire pour elles. Elles ont en général du dégoût pour les nourritures animales; et si une fausse idée d'un plus grand besoin pour elles d'alimens de cette espèce les porte à en manger alors avec plus d'abondance, elles ne peuvent manquer d'en éprouver quelque inconvénient. Au contraire elles peuvent avec confiance satisfaire leur goût naturel pour les fruits mûrs et les légumes bouillis; elles peuvent aussi très bien se permettre le lait, les gelées, les bouillons de veau, et les choses de cette nature qui offrent une nourriture légère et de facile digestion. Si elles éprouvent à dîner un

goût particulier pour les substances animales solides, la viande fraîche des jeunes animaux, tels que le veau, l'agneau, le poulet, le pigeon, la perdrix, le faisan, leur procureront de temps en temps une innocente et agréable variété : mais je ne puis trop répéter que la tempérance doit toujours présider à leurs repas, et qu'il ne faut jamais employer les raffinemens de l'art de la cuisine, pour exciter un appétit factice.

Mais tandis que je m'occupe à tracer les limites d'une complaisance raisonnable, et que ne devroient jamais dépasser ceux dont la fortune leur permet de satisfaire tous leurs desirs, je n'oublie pas que je dois aussi quelques conseils aux femmes dont les facultés bornées peuvent faire croire qu'il est inutile d'exiger d'elles plus de réserve. On a souvent observé, avec beaucoup de raison, que les dernières classes de la société, principalement dans les grandes villes, offrent une sorte de luxe plus pernicieux que tout celui qu'on reproche aux conditions élevées : luxe qui consiste dans l'usage immodéré des liqueurs fortes, et auquel on doit attribuer les fausses couches, les fièvres, et la mort d'un si grand nombre de femmes mariées à Londres et dans d'autres

villes d'une grande population. Et en effet, rien n'est si funeste pour la mère et pour le fruit qu'elle porte, que ces esprits ardens, sur-tout lorsqu'elle en boit avec excès. C'est du poison qu'elle donne à l'embryon, et certainement c'est une espèce de meurtre.

Le goût de ces femmes se montre également dépravé dans le choix de leurs alimens, et véritablement celui-ci est très fréquemment une conséquence du premier. Les liqueurs spiritueuses détruisent l'appétit naturel, et ne laissent de goût que pour le lard ou d'autres viandes salées ou fumées, pour le poisson salé ou les harengs saurs, et rien ne peut être plus irritant, plus échauffant, plus indigeste. Mais supposons que leur prédilection pour la pire de toutes les nourritures ne soit pas toujours l'effet du *feu liquide* qu'elles avalent, et qu'elle soit due à l'habitude; supposons que l'estomac fortifié par les dures occupations de quelques-unes de ces pauvres femmes, puisse tout digérer : pourquoi employer ses moyens à la digestion d'alimens aussi peu substantiels? Sans doute il faut d'autant plus de nourriture que le travail est plús pénible; mais alors ne vaut-il pas mieux la choisir dans ce qu'il y a de plus salutaire? beaucoup de végétaux et un peu de

viande fraîche, peuvent satisfaire tout besoin naturel, et la mère ainsi que son enfant y trouveront toujours ce qui peut le mieux assurer leur santé et leur force.

Après le quatrième mois de grossesse, l'accroissement du fœtus devient très rapide, et la portion de nourriture qu'un enfant bien portant tire du corps de sa mère, devient à chaque instant plus considérable. La nature alors prend un soin merveilleux pour fortifier les organes de la digestion, afin de pouvoir répondre aux besoins continuels de l'enfant. L'estomac ne se dérange plus si aisément; les fonctions se font bien et avec facilité; et non seulement on doit permettre, mais encore conseiller moins de réserve dans la manière de vivre. Tout ce qu'on peut demander encore, c'est un peu d'attention dans le choix de la nourriture; pourvu qu'elle soit rafraîchissante et substantielle, on peut en user sans contrainte, et aussi souvent que l'appétit le demande. Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit en faveur des fruits mûrs, des gelées, du lait, des légumes bouillis, du bouillon de veau, et des substances animales légères, et tirées d'individus jeunes encore. La carte du dîner peut être plutôt étendue que restreinte à cette

époque, et on peut permettre à la variété d'offrir au goût et à la fantaisie les mets les plus agréables, pourvu qu'il n'y entre aucun assaisonnement pernicieux.

Je viens de dire qu'il convenoit de satisfaire l'appétit aussi souvent qu'il se faisoit sentir fortement; je conseille même d'aller au devant des demandes importunes qu'il peut faire. Lorsque la grossesse est avancée, le défaut de nourriture est plus dangereux qu'un léger excès. Au lieu de continuer de défendre comme ci-devant les soupers, je recommanderai plutôt des repas agréables composés de biscuits, de fruits, d'huîtres, d'œufs mollets, ou de toute autre nourriture légère et facile à digérer. Mais jamais après un dîner tardif et abondant, il ne faut manger de viande à souper, ce seroit surcharger et fatiguer mal à propos l'estomac; mais il est nécessaire de lui donner avec prudence des alimens pour subvenir à la grande consommation que fait l'enfant, dont les besoins ne cessent pas même pendant la nuit. En négligeant de le faire, la mère s'expose à souffrir lorsqu'elle est au lit, et même souvent à ne pas dormir. Le docteur Denman a justement observé, en parlant de ces insomnies, qui fatiguent généralement vers la fin de la

grossesse, que les femmes qui en souffrent le plus, quoiqu'affoiblies en apparence, mettent au monde des enfans robustes, et ont des couches peu laborieuses. Au contraire, si la mère est peu indisposée, si elle prend de l'embonpoint pendant la grossesse, son enfant sera, en général, petit; et s'il meurt avant l'accouchement, alors tout mal-aise cesse. Dans le premier cas, comme le remarque cet écrivain judicieux, la puissance absorbante de l'enfant semble trop forte pour la mère, tandis que dans le second, celle-ci a plus de force pour retenir que l'enfant n'en a pour absorber. De sorte que tout considéré, il paroît que les femmes doivent maigrir lorsqu'elles sont enceintes.

J'ai un dernier avis à donner relativement aux soupers. On ne devroit jamais prendre ce repas plus tard que neuf heures; une heure peut ensuite être employée à une conversation gaie, comme étant le meilleur moyen de se préparer aux douceurs d'un repos salutaire. J'espère que l'usage de se coucher et de se lever de bonne heure, qui dans tous les temps est un des principaux préservatifs de la santé, sera particulièrement adopté pendant la grossesse. Les femmes ne devroient jamais, dans cet état, se laisser tenter, sous aucun prétexte, de veiller plus

tard que dix heures; alors il ne leur en coûteroit rien pour se lever à six, quoique dans les derniers temps avant leurs couches, elles puissent rester sans inconvénient une heure de plus au lit le matin.

Dans le chapitre précédent j'ai recommandé aux femmes non mariées qui en général sont trop occupées de soins domestiques et sédentaires, l'exercice fréquent et un grand air, comme un objet d'une grande importance. Je leur ai indiqué divers moyens de se dissiper, soit dehors, soit dans leurs maisons, suivant l'état du temps. Je voudrois que les jeunes personnes dansassent, et se donnassent du mouvement autant que cela pourroit les amuser, ou que la nature les y porteroit. Mais lorsqu'elles deviennent épouses et mères, leur conduite doit être différente, autrement elles risqueroient de perdre l'enfant qu'elles portent dans leur sein, perte toujours accompagnée de conséquences fâcheuses, irréparables pour leur santé. Les fausses couches sont souvent occasionnées par des exercices violens, soit qu'on les prenne par forme d'amusement, soit qu'ils aient lieu par suite des efforts excessifs d'un travail pénible. Ce n'étoit pas sans la plus juste raison qu'Hippocrate défendoit la danse et tout violent

exercice pendant la grossesse. Il avoit été témoin oculaire d'une fausse couche faite en plein théâtre par une danseuse. Que les femmes enceintes ne se mêlent donc pas aux danses dont s'amusent les autres personnes de leur sexe ; qu'elles évitent même toutes les assemblées trop nombreuses, soit gaies, soit sérieuses ; car, indépendamment de l'impureté de l'air qu'on y respire, et dont elles sont facilement affectées, elles se trouvent exposées à de très grands dangers, si par accident il leur arrive d'être pressées dans la foule. J'ai connu une dame qui fit une fausse couche pour avoir eu le coude comprimé en entrant dans une église. Combien cela ne doit-il pas arriver plus aisément aux bals, aux spectacles, et dans les autres lieux d'amusement, qui sont ordinairement plus fréquentés que ceux de dévotion !

Quand je dis qu'un violent exercice et un travail pénible peuvent occasionner des fausses couches, je ne prétends pas pour cela conseiller l'indolence et l'inaction aux femmes enceintes ; ce seroit tomber dans l'extrême opposé, plus dangereux encore que l'autre. Non seulement l'indolence est une des grandes causes d'avortement, mais elle l'est encore des fièvres pourprées, des fièvres de lait, si fatales aux mères

délicates. Une femme qui vit dans l'abondance et qui néglige l'exercice, ne peut manquer de tomber dans un état de pléthôre ou dans une plénitude, une redondance d'humeurs qui entraînent nécessairement des effets funestes. Toute la machine languit, les fonctions vitales semblent avoir perdu toute leur énergie, la matrice en particulier se trouve affoiblie, relâchée; et si la fausse couche ne s'ensuit pas toujours, les travaux de l'enfantement sont longs, très pénibles et dangereux; enfin l'enfant naît malingre ou contrefait. Afin donc de se ménager le bonheur d'un accouchement favorable et de mettre au monde un enfant bien constitué, toute femme enceinte doit prendre chaque jour un exercice modéré, et tel que celui auquel elle est le plus habituée; seulement elle doit éviter tout effort, et tout ce qui peut la fatiguer.

Quelques auteurs qui ont traité de l'accouchement, ont prétendu que dans les premiers mois de la grossesse l'exercice devoit être très modéré, mais qu'on pouvoit sans danger l'augmenter dans les derniers. L'absurdité de cette opinion a été combattue avec un plein succès par les raisons les plus démonstratives, et par l'incontestable évidence des faits.

On a d'abord cité l'exemple des animaux, dont l'instinct relativement à tout ce qui concerne la conservation de la vie est un guide plus sûr que les règles tracées par l'homme au gré de son imagination. On a remarqué que les quadrupèdes qui peuplent nos champs et nos prés, ceux même dont le naturel est le plus vif, prennent dans le temps de la gestation une démarche grave et posée ; leur goût naturel pour aller en troupeau est suspendu ; et si on les laisse à leur propre inclination, ils diminuent par degré leur exercice accoutumé à mesure qu'ils approchent de leur terme.

On n'ignore pas qu'il en est de même des bêtes fauves. Dans le temps de la gestation elles ne prennent d'exercice que celui qui est nécessaire pour procurer la nourriture. Si le soin de leur défense les contraint à plus d'efforts, si elles se trouvent vivement poursuivies, elles mettent souvent bas leurs petits. Et en vérité si les bêtes féroces ne peuvent pas inspirer la pitié, du moins le lièvre innocent et timide ne devroit-il pas être exposé dans cet état à devenir la victime du goût barbare ou inconsidéré qu'un homme a pour la chasse. Il est encore plus inexcusable de surcharger ou de forcer, par un travail déplacé, une jument pleine : imprudence

qu'on a souvent vu occasionner la sortie prématurée du poulain.

Ces remarques sur la conduite que l'instinct fait tenir aux brutes, ont fourni une très sage leçon pour la direction des femmes enceintes. Celles-ci pendant quelque temps après la conception ne sont pas plus sensibles à la fatigue qu'à toute autre époque, elles n'ont même pas de preuves certaines de leur état. Quel est donc alors, a-t-on demandé avec raison, l'indice qui les engageroit à faire quelque changement à leurs exercices accoutumés ? elles peuvent les continuer, pourvu que ce ne soit jamais jusqu'à un degré violent ou immodéré, au moins pendant quatre mois, non seulement sans danger, mais encore avec le plus grand avantage. Lorsque l'accroissement de l'enfant qu'elles portent dans leur sein commence à être très sensible, le même degré d'exercice qu'elles prenoient auparavant avec plaisir, suffit pour les fatiguer et les accabler : il ne peut pas y avoir de plus forte raison pour le diminuer. Leur propre sentiment les dirigera mieux que le caprice d'autrui; et il n'y a aucune subtilité de raisonnement qui doive être capable de leur persuader que la nature dévie dans cette occasion unique de sa manière ordinaire d'agir, et qu'elle exige d'elles

l'autant plus d'exercice qu'elles se sentent
noins en état d'en prendre, ou, pour m'ex-
rimer plus clairement, qu'elle leur ordonne
e courir d'autant plus vîte qu'elles portent un
oids plus lourd. Des promenades courtes et
entes dans la campagne, ou le mouvement
oux d'une voiture ouverte, doivent être infi-
iment plus convenables lorsque la grossesse est
vancée, comme réunissant les avantages d'un
ir frais à ceux d'un exercice agréable et sain.

Afin de ne laisser aucun doute sur ce sujet,
n en a appelé aux faits, et particulièrement à
expérience des femmes de la campagne dont
es occupations sont les plus rudes. Dans les
remiers mois de la grossesse elles ne ressentent
ucune incommodité en remplissant leurs de-
oirs accoutumés, et lorsqu'elles deviennent
lus pesantes, une légère diminution de fatigue
st tout ce qu'exige leur état. Elles ne connois-
ent pas ces préceptes artificiels qui tendroient
leur faire renverser l'ordre de la nature. La
empérance, un exercice modéré, des heures
e travail et de repos convenablement distri-
ués, l'air de la campagne, enfin l'heureuse
nfluence de la paix du cœur, leur assurent la
ontinuation de la santé à toutes les époques,
exemption des incommodités ordinaires de

la grossesse, des couches faciles, et un prompt rétablissement. Quant à la vigueur de leurs enfans, elle est justement proverbiale.

Il seroit pénible d'opposer à ce tableau les tristes effets du luxe et de l'indolence dans les rangs élevés, ou la condition vraiment pitoyable des malheureuses femmes mariées dans les grandes villes, et dans celles des manufactures. L'air renfermé et impur qu'elles y respirent, relâche le tempérament et en détruit l'activité. Ce qu'elles mangent, ce qu'elles boivent est souvent mal-sain, quelquefois dangereux. Les heures de leurs repas, celles de leur sommeil sont également irrégulières. Les victimes de l'indigence ne peuvent guère se procurer une subsistance misérable sans sacrifier une partie du temps nécessaire au repos. Leur condition est dans le fait plus malheureuse que celle des esclaves de leur sexe dans les colonies. Ces dernières éprouvent quelque indulgence dans le temps de leur grossesse, leurs maîtres étant portés à les mieux traiter par le double motif de l'humanité et de l'intérêt personnel. Mais à Londres, la malheureuse mercenaire ne doit s'attendre à aucun adoucissement lorsqu'elle est enceinte, et même pour obtenir de l'occupation il faut qu'elle cache son état, n'ayant souvent

'autre alternative que celle de mourir de faim
u de courir le risque d'une fausse couche, soit
n lavant, soit en faisant quelque autre travail
énible pendant seize ou dix-huit heures chaque
our, au gré du caprice ou des vues sordides de
a maîtresse insensible qui l'emploie. Exiger un
areil travail de l'infortunée qui manque de
ain, la fatiguer assez pour la faire avorter,
h! quelque prétexte qu'une maîtresse inhu-
naine puisse donner pour justifier cette con-
uite, c'est certainement un assassinat!

Quoique les observations que j'ai déjà faites
ur l'habillement puissent aisément s'appliquer
l'état de grossesse, cependant c'est un sujet
ui intéresse tellement les mères et leurs en-
ans, que j'espère que les personnes du sexe
ui me liront me pardonneront d'ajouter quel-
ues nouvelles observations sur cet objet. Les
nprudences commises relativement à l'habil-
ement, n'ont d'autre effet avant le mariage
ue d'influer sur la santé et sur la bonne con-
ormation de celles qui les commettent; mais,
près la conception, la forme, la santé, l'exis-
ence même de l'enfant dépendent en grande
artie de l'habillement de la mère; et si j'avois
assigner une cause, non seulement à la peti-
esse, à la foiblesse et à la difformité de quel-

ques enfans, mais encore à ces *signes* qui sont superstitieusement attribués à des *envies non satisfaites*, je serois beaucoup plus porté à attribuer ces maux à la compression du ventre, qu'à l'influence supposée de l'imagination de la mère. L'ascension graduelle de la matrice après le quatrième mois, a été sagement établie par la nature pour favoriser, au moyen d'un espace plus considérable, un développement et un accroissement facile; mais son but bienfaisant est manqué, si le corps est ceint de bandages étroits, ou comprimé dans le cercle resserré d'un corps, ou plutôt d'une presse de baleine.

Il est inutile que je m'arrête à l'explication d'une chose aussi claire par elle-même que l'effet de ces funestes compressions sur l'accroissement du fœtus; mais il peut être convenable d'entrer dans quelques détails sur la manière dont cette même compression peut produire des difformités, et ces marques sur la peau connues sous le nom de *signes* ou d'*envies*. On sait que les jeunes arbres, les plantes, en un mot les végétaux de toute espèce deviennent difformes, rabougris lorsqu'ils sont gênés dans leur accroissement, et que leur jeune écorce et leurs fruits sont marqués, s'ils

éprouvent la moindre compression, le moindre
)bstacle. Pourquoi la même cause n'auroit-elle
)as un effet semblable sur le fœtus contenu
lans la matrice, où il est presque dans l'état
l'une gelée? Il est bien plus étonnant qu'il
)uisse jamais éviter de porter les marques de
'imprudence de la mère qui porte des habille-
nens étroits et trop serrés.

La doctrine que j'avance ici ne repose pas
eulement sur la plus raisonnable analogie, elle
st aussi appuyée sur des faits. Les nations qui
ont presque nues ne connoissent ni les *envies*,
ii les difformités, excepté celles qui peuvent
tre produites par des accidens, ou par quel-
ue violence extérieure. Mais à mesure que
es hommes s'éloignent de l'état de nature, et
u'un faux raffinement amène, comme des
rnemens personnels, la gêne des habillemens
troits et fatigans, nous voyons paroître une
ace de pygmées ou d'hommes contrefaits qui
e traînent autour de nous comme pour publier
ı folie de leurs mères, et pour leur reprocher
'avoir traversé et gêné la nature dans ses
pérations.

Dans ma *Médecine Domestique*, et au com-
ıencement de cet ouvrage, j'ai payé avec grand
laisir un juste tribut d'éloges au goût et au

bon-sens dont les femmes donnent aujourd'hui une si aimable preuve dans leur manière de s'habiller. Les talons hauts sur lesquels elles marchoient, en chancelant comme sur des échasses, ont heureusement disparu, ainsi que les corps étroitement lacés, et qui leur donnoient l'apparence d'insectes presque entièrement coupés par le milieu. La fiction du poëte est réalisée, les vœux du philosophe sont remplis, depuis que les grâces président à la toilette de la beauté, et que nos charmantes compatriotes consultent également dans leur parure la santé, l'aisance et l'élégance.

Mais comme la mode est très inconstante, qu'il n'est rien de si ridicule, rien de si nuisible qu'elle ne soit capable d'adopter, et qu'à moins que la convenance et l'importance de la présente réforme ne soient gravées profondément dans les esprits, on peut toujours craindre un retour aux anciennes absurdités et aux anciens préjugés, je vais m'efforcer de mieux faire sentir encore combien l'habillement actuel est avantageux, en montrant les maux effrayans qui étoient l'effet de l'ancienne mode des vêtemens serrés, pesans et incommodes.

Il y a peu d'années encore que la taille en pain de sucre étoit universellement admirée,

et que plus elle étoit déliée vers la ceinture, et plus elle sembloit élégante, quoique cette forme soit contraire à la nature. C'étoit un sujet de vanité pour un mari quand il pouvoit dire que lorsqu'il avoit épousé sa femme il lui étoit facile de contenir sa taille dans ses deux mains. On étoit alors persuadé qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de rendre celle-ci belle qu'en la laçant très serré, quoique cela ne manquât jamais d'avoir l'effet contraire; non seulement des difformités sans mesure, mais la mort même, étoient souvent la conséquence de cet usage. On a vu des femmes tomber sans vie en dansant, sans qu'on pût assigner d'autre cause de ce malheur que leur habillement trop serré. Des fausses couches ont fréquemment été occasionnées par la même mode, et il est impossible de calculer combien de maux différens il a dû en résulter pour les enfans.

Et pourtant, lorsqu'un aussi étrange engouement prévaloit, et que la difformité étoit prise pour la beauté, toute observation sur ce sujet auroit été inutile; on auroit perdu son temps en employant les mêmes raisonnemens qui portent aujourd'hui la conviction dans tout esprit sans prévention; maintenant au moins on peut observer, avec l'espoir d'être

écouté, que la nature abandonnée à elle-même, donne à tous les animaux, excepté à ceux qui sont destinés à la vîtesse, une forme plus renflée vers le milieu du corps. Si cette partie se trouve, non seulement comprimée, mais tellement serrée que le ventre soit collé à l'épine du dos, il doit en résulter des obstructions dans les viscères, et il ne faut pas être très versé dans l'anatomie du corps humain, pour se convaincre que de semblables obstructions ne peuvent qu'être fatales à la santé. Quand les vaisseaux qui reçoivent et portent la nourriture dans le corps, ont par une cause quelconque leurs fonctions gênées, tout le systême doit souffrir, et se détruire à la fin par un dépérissement graduel; mais rien n'est plus propre à empêcher les fonctions de ces parties délicates que la compression. L'estomac devient incapable de remplir le grand objet pour lequel il est formé, la digestion; le diaphragme est repoussé vers la partie supérieure; la cavité de la poitrine se trouve par-là diminuée, et il n'y reste pas assez de place pour le jeu libre des poumons. Les conséquences naturelles qui en résultent sont la difficulté de respirer, la toux, et des phthisies pulmonaires.

Tous les dangers que les femmes courent en

se serrant trop la ceinture, sont évidemment plus grands pendant la grossesse, où le cœur, les poumons, l'estomac et toutes les parties voisines partagent d'une manière singulière l'affection actuelle de la matrice, et où d'ailleurs l'accroissement du fœtus, et son expansion, exigent nécessairement plus de place, comme je l'ai déjà observé; si on la resserre au contraire à cette époque, il en doit inévitablement résulter la foiblesse, la difformité, ou l'avortement. « Souvenez-vous, dit l'ingénieux auteur de la *Pœdotrophie*, souvenez-vous de ne pas presser dans une ceinture trop étroite, votre taille qui commence à paroître moins fine. L'œil en seroit plus flatté sans doute; mais le desir de montrer une tournure élégante ne doit pas vous engager à imiter ces Françaises dont le sein comprimé devient le tombeau de leur malheureux enfant ». Les jeunes femmes en Angleterre ont souvent commis la même imprudence, non pas tant à la vérité pour l'amour de leur taille, que par les conseils d'une fausse modestie, et dans la crainte de paroître indécentes, ou trop fières des preuves heureuses de leur fécondité.

J'espère, toutefois, que les jours de folie et d'absurdité sont à cet égard passés sans retour,

et que les maux si fréquens dans le temps de cette mode, serviront d'avertissement contre toute espèce d'idée de ramener l'usage aussi dangereux qu'insensé des corps. Je dois aussi m'élever avec force contre les colliers et les jarretières trop serrées; ainsi que contre toute espèce de ligament qui peut gêner l'action facile des membres, ou obstruer la libre circulation du sang et des humeurs. Enfin, j'observerai encore que ce n'est pas assez d'avoir renoncé aux talons hauts, qu'il faut aussi dans le choix de la chaussure avoir un peu d'égard à la forme du pied et des doigts. Quoique cet objet puisse paroître peu important, il n'en est pas moins vrai que pour l'avoir négligé on a vu fréquemment des personnes attaquées de douleurs, de crampes, de cors, et même éprouver des conséquences beaucoup plus fâcheuses. J'aurai occasion d'en parler avec plus d'étendue dans mes observations sur l'habillement des enfans.

Pour résumer en peu de mots la principale partie de mes avis aux femmes enceintes et au beau sexe en général relativement à leur ajustement, je n'ai besoin que d'une seule assertion; c'est qu'une robe flottante, soutenue par les épaules, et légèrement serrée au milieu de la taille par une ceinture dont l'effet se borne à

retenir les vêtemens en contact avec le corps, a toujours été et sera toujours l'ajustement le plus sain, le plus commode, et le plus véritablement élégant que les femmes puissent porter, ou que l'imagination puisse inventer.

Les avis relatifs à la propreté que j'ai donnés dans le précédent chapitre, ne sont pas moins utiles après le mariage qu'auparavant. Il faut observer seulement que pendant la grossesse l'eau tiède est préférable à la froide, non seulement pour les bains de tout le corps, mais encore lorsqu'il s'agit de laver les extrémités supérieures et inférieures, ces dernières sur-tout. J'ai, il est vrai, connu beaucoup de femmes enceintes qui ne se servoient que d'eau froide dans ces circonstances, et qui se plongeoient dans la mer deux ou trois fois par semaine, pendant les mois d'été, et cela sans se faire mal; mais je trouve cet exemple trop hardi et trop dangereux pour être généralement recommandé.

CHAPITRE TROISIÈME.

Quelques Remarques sur l'Accouchement.

De toutes les parties de la médecine celle qui a été cultivée avec plus de suite et aussi avec plus de succès, c'est l'art des accouchemens. Les erreurs de l'ignorance, la témérité présomptueuse, les théories amusantes d'une imagination ingénieuse, ont enfin cédé aux préceptes certains de la raison et de l'expérience. Celles-ci ont clairement prouvé que dans tout sujet sain et bien conformé, la puissance de la nature suffisoit seule à l'accomplissement de son plus grand ouvrage, la conservation de l'espèce humaine, et que la participation active de la main de l'homme est plus propre à troubler et à empêcher ses efforts qu'à les seconder utilement. Quelques différences d'opinion qu'il puisse y avoir sur d'autres points purement spéculatifs, tous les praticiens instruits sont aujourd'hui d'accord en ceci : que le cours régulier du travail de l'accouchement ne doit jamais être hâté par des moyens artificiels, ni inter-

rompu par l'intervention d'une main indiscrète ou officieuse.

Il est pénible de penser au nombre d'enfans qui ont dû périr pendant que la méthode contraire a prévalu. On s'étoit mis dans la tête qu'une femme en travail ne pouvoit se donner trop de peine ni être trop aidée par les autres, pour hâter la délivrance. Cette opinion est placée comme précepte dans le poëme que j'ai déjà cité. La malheureuse femme y est engagée « à s'aider de tout son pouvoir de secours énergiques, et d'augmenter ses efforts dans cette heure pénible ». Mais une heureuse révolution a eu lieu dans le systême des accouchemens, et les professeurs les plus distingués ont regardé comme le premier de leurs devoirs de condamner publiquement l'abominable usage d'*aider*, comme on disoit, en dilatant les parties intérieures et extérieures, et en excitant la patiente, non seulement par les plus fortes persuasions, mais encore par le moyen de *cordiaux* à s'*aider elle-même*, et d'employer toutes ses forces même avec plus d'énergie que ne le demandoit la nature; « comme si, dit le docteur Denman, l'accouchement étoit un jeu à apprendre, et non pas un acte régulier de la constitution ! »

Quoique l'écrivain que je viens de citer, et plusieurs autres également célèbres, n'aient rien omis d'important dans les directions qu'ils donnent aux sages-femmes et aux femmes en couche, cependant comme leurs livres sont regardés comme des ouvrages de science, et qu'en conséquence ils sont rarement lus par les dernières, je choisirai quelques-unes de leurs observations les plus utiles, et je les exposerai de la manière la plus simple qu'il me sera possible, afin de prémunir les femmes en travail contre les funestes conséquences de leurs propres erreurs ou des mauvais conseils que d'autres peuvent leur donner.

Les femmes enceintes, aux premiers signes de l'approche de l'accouchement, sont trop portées à prendre l'alarme, et elles se préparent aussitôt comme pour le travail le plus fatigant et le plus dangereux. Leurs craintes sont aussi peu fondées que leurs préparatifs sont inutiles. Si elles n'ont rien fait pendant les époques précédentes de leur grossesse pour altérer leur santé, elles peuvent se reposer avec une parfaite confiance dans les ressources admirables de la nature. Lorsqu'on l'abandonne à elle-même, ses efforts sont proportionnés à la constitution de la patiente et à l'état de ces parties

délicates et éminemment sensibles que toute violence subite ou à contre-temps offenseroit infiniment. Tout ce qui est nécessaire aux femmes en travail, c'est une soumission résignée au cours des opérations de la nature. Les degrés par lesquels celle-ci avance au grand but qu'elle a à remplir sont quelquefois lents, mais toujours sûrs, et on ne peut la presser ou la troubler impunément.

C'est une vérité constante que dans tous les états, mais particulièrement dans celui d'une femme en couche, les personnes les plus patientes sont celles qui souffrent réellement le moins. La femme qui se résigne aux douleurs qu'elle ressent ne peut s'attendre à rien de fâcheux; mais celle qui, par trop d'empressement à les abréger et à arriver au but, retient son haleine, et fait tous ses efforts pour donner, à ce qu'elle imagine, plus d'énergie à l'action naturelle de la matrice, se fait toujours du mal, et souvent un mal dangereux.

Et d'abord ces efforts qu'elle fait mal à propos peuvent l'épuiser assez pour la rendre incapable de soutenir la fatigue qui accompagne nécessairement l'expulsion complète de l'enfant. D'un autre côté, si les parties ne sont pas suffisamment préparées, la violence doit bien plus

vraisemblablement les déchirer que les dilater. Des accidens de cette espèce ont souvent occasionné la fièvre, et même ruiné la santé d'une femme pour tout le reste de sa vie.

L'imprudence qu'il y a à prendre des cordiaux, des alimens chauds, pendant le travail, n'est pas moins répréhensible. Dans les tempéramens pléthoriques, la fièvre doit en être l'effet, et c'est en même temps un stimulant dangereux pour toutes les constitutions. La nature du principe qui devroit agir sur la matrice, est immédiatement changée; les douleurs deviennent déréglées et imparfaites, et de là naît inévitablement le germe de quelque mal, de quelque incommodité future, qui se présentera un jour sous une forme ou une autre. Il peut se faire qu'un accouchement soit si lent et si long qu'un peu de nourriture devienne nécessaire; mais les alimens doivent toujours être de nature douce et rafraîchissante, ce qui est précisément l'opposé des mets échauffans, et des liqueurs spiritueuses.

J'ai déjà dit que dans tous les cas ordinaires, le premier devoir d'une sage-femme est de laisser la nature suivre son cours, sans aide active; de retenir plutôt que d'exciter les

efforts de la patiente, et que si les derniers sont involontairement et par l'effet d'une peine trop vive, poussés plus loin qu'il ne faudroit, il convient de leur opposer une force de résistance équivalente. Mais je suis très fâché d'être obligé d'ajouter que la méthode contraire n'est que trop souvent suivie, sur-tout par les chirurgiens de campagne dont les malades sont tellement éloignés les uns des autres, que le premier objet important est de rendre les visites courtes : les préceptes de la science perfectionnée, ainsi que la voix de l'humanité, sont négligés pour des vues d'un intérêt plus puissant. A l'instant où un ordre arrive à l'accoucheur, il plie son sac d'instrumens, qu'on pourroit appeler avec justice instrumens de mort; il monte à cheval et galope, résolu à hâter l'accouchement par tous les moyens praticables, afin d'être plutôt prêt à se rendre où on pourra le demander. A quelque instant du travail qu'il arrive, au risque d'exposer par trop de précipitation la vie de la mère et de l'enfant qui sont étroitement liées l'une à l'autre, il presse la nature avec autant d'ardeur qu'il pressoit son cheval le moment d'auparavant ; et telle est l'impatience de la pauvre femme, telle est le plus souvent l'ignorance de ceux qui l'entourent, que plutôt il est

à la besogne, pourvu qu'il n'occasionne pas d'accident actuel et trop évident, plus il acquiert de réputation (sans la mériter) et plus il voit augmenter la sphère de sa pratique meurtrière. Il est quelquefois nécessaire d'employer les instrumens, mais on doit le faire le plus rarement possible.

Un moyen de prévenir les maux qui résultent trop souvent de la précipitation des hommes de l'art, ce seroit de reconnoître plus libéralement les soins patiens qu'ils peuvent prendre d'un malade. Leur existence dépend de l'entier emploi de leur temps, et il est juste qu'ils soient dédommagés convenablement d'un sacrifice si précieux; mais comme cela ne peut pas avoir lieu généralement, je conseillerois de se servir de préférence de sages-femmes qui sont moins chères, pourvu, cependant, qu'aucune ne pût exercer sans une permission en forme obtenue, non avec de l'argent, mais par des preuves de capacité réelle. Elles ont plus de temps à donner aux malades, et sont des assistans plus convenables qu'un chirurgien, quels que soient ses talens et son habileté. Je n'insiste pas sur le plus de décence et de délicatesse, je ne parle que de la sûreté positive, étant persuadé que pour un individu sauvé par

l'usage des instrumens, il y en a cent dont ils causent la mort.

Il est aussi très imprudent d'admettre dans la chambre d'une femme en travail d'autres personnes que la sage-femme et une garde discrète. Pour ne rien dire du danger qui résulte de ce que l'air d'une chambre fermée se trouve vicié par la respiration et la transpiration d'un certain nombre de personnes, je me borne à observer que la sottise officieuse, le babil imbécille, les propos inconsidérés, les espérances et les craintes alternatives de tant de commères ne peuvent que produire les plus mauvais effets. Que les femmes enceintes me permettent donc de les conjurer de ne jamais céder à la demande que peuvent leur faire leurs amies, dans de bonnes intentions sans doute, d'être appelées au moment du travail. Elles n'y peuvent être d'aucune utilité, et il est assuré qu'elles nuiroient. La patiente trouvera le calme et la tranquillité, bien plus avantageux pour elle que l'entourage bruyant de ses amies qui ne serviroit qu'à éveiller et à nourrir l'idée du danger.

On doit encore être plus sévère à exclure les visites après la délivrance. Alors le repos est le plus puissant réparateur de la nature fatiguée, et la pureté de l'air le meilleur préservatif

contre la fièvre. Tout au plus peut-il être permis au mari qui lui est cher, et dont elle vient de combler le bonheur, d'approcher un instant le lit de sa femme pour la féliciter. Dans la même vue de calmer toute émotion de l'esprit, et de prévenir les inquiétudes que donnent naturellement à la mère les cris de son enfant, je conseille de le laver et de l'habiller pendant quelques jours dans une chambre voisine.

Comme les douleurs de l'enfantement, quelque régulier qu'ait été le résultat, doivent produire de l'irritation dans le système et une tendance à la fièvre, les premiers soins pour la mère doivent sans doute se porter à lui procurer le repos extérieur, et une parfaite tranquillité d'esprit aussi bien que de corps. Mais ils doivent embrasser encore d'autres objets. On ne peut avoir trop d'attention à la propreté: toute impureté doit être immédiatement enlevée. Il est également nécessaire de changer souvent le linge, parce que comme il retient la matière de la transpiration, elle se trouveroit bientôt reportée dans le système, et y produiroit les plus funestes effets. Toutes les fois que le temps le permet, on doit entr'ouvrir les fenêtres pour renouveller l'air; mais il faut

voir attention de ne pas exposer la malade à on courant direct, de peur d'arrêter la douce t salutaire transpiration qui suit naturellement fatigue du travail, et dont le but est de diminuer les symptômes fébriles et inflammatoires. Il ne seroit pas moins dangereux de hercher à augmenter ou à forcer cette sécréon naturelle par de grands feux, des couverures trop pesantes, des rideaux soigneusement ermés, ou par la chaleur encore plus perni-euse de boissons composées de vin ou de liueurs spiritueuses et d'épices. Quelle que soit 'ailleurs leur manière d'agir, la fièvre est la onséquence presque certaine de ces précautions al entendues. Quelquefois elles arrêtent tout fait la transpiration, quoiqu'elles mettent out le corps en feu, et produisent ainsi le mal u'elles étoient si follement supposées devoir révenir. Dans d'autres occasions elles amèent une sueur si abondante, si violente, que on seulement elles peuvent épuiser les forces e la malade, et la mettre souvent dans l'imuissance d'allaiter son enfant, mais qu'elles xposent à des attaques presque certaines de èvre, pour peu qu'elle éprouve le plus léger efroidissement.

Cependant un degré modéré de chaleur est

très propre à favoriser la double disposition au sommeil et à la transpiration que toutes les femmes éprouvent après l'accouchement. Le feu que l'on fait dans leur appartement doit être proportionné à l'état de la température de l'atmosphère, et il n'en faut que ce qui est nécessaire pour empêcher les effets du froid et ceux de l'humidité. Les boissons doivent être adoucissantes et tempérantes; les couvertures légères et poreuses, de manière à entretenir le corps dans une chaleur suffisante et à aider la transpiration. Cette règle doit être suivie avec d'autant plus d'attention que l'accouchée ne doit pas se presser de quitter le lit, même lorsqu'elle imagine que ses forces et son tempérament sont parfaitement rétablis. Il faut qu'elle sache que la matrice ne reprend son état naturel qu'au bout de deux ou trois semaines, et qu'en gardant le lit pendant ce temps elle favorise beaucoup ce rétablissement si desirable. Un sopha est très convenable pour se reposer pendant qu'on fait son lit, ou pour procurer le moyen de ne pas rester trop long-temps dans la même position. Mais je ne lui conseillerai certainement pas de s'asseoir sur une chaise, ou de passer dans une autre chambre pour recevoir des visites, avant la fin de la troisième se-

maine, et à cette époque même elle ne doit le faire qu'autant qu'elle est parfaitement sûre du retour de sa santé et de ses forces.

L'extrême contraire qui consiste à trop s'écouter est, j'en conviens, beaucoup plus commun. Il n'est que trop malheureusement vrai que beaucoup de femmes qui ont eu des couches heureuses, périssent victimes de précautions imaginaires. Au lieu de les tenir dans une température modérée, on les étouffe; et comme si ce n'étoit pas assez d'un excès de chaleur extérieure, on l'augmente intérieurement par des alimens et des boissons inflammatoires, qu'on devroit leur interdire dans tous les cas. Les femmes d'une constitution forte et grasse n'ont rien à craindre de la fatigue ou du vuide de leur estomac, et lorsqu'elles satisfont mal à propos leur appétit, on peut dire qu'elles appellent le danger et la maladie. Elles devroient ne prendre pendant au moins trois ou quatre jours que de l'eau d'orge, du gruau et du bouillon coupé. Celles qui sont très foibles et délicates peuvent se permettre quelque chose de plus nourrissant, comme des gelées de pieds de veau, ou des bouillons de veau et de poulet qui sont plus appropriés à la foiblesse de leur estomac,

F

et procurent une nourriture plus convenable que les substances animales solides.

Si l'accouchée a suivi pendant sa grossesse les règles de tempérance que j'ai prescrites, elle aura peu de peine à se soumettre à une diète de quelques jours. L'état de relâchement où se trouve l'estomac éloigne ordinairement tout goût naturel pour les nourritures animales; mais si malheureusement elle a vécu sans régime et sans retenue dans la manière de se nourrir, si elle répugne à prendre des bouillons, on peut lui donner un peu de poisson, du veau ou du poulet bouilli et du *pouding*: cette complaisance devient moins dangereuse à mesure que l'époque de l'accouchement s'éloigne; mais pendant tout le temps des couches les liqueurs spiritueuses, les épiceries de toute espèce, et de quelque manière qu'elles puissent être déguisées ou mélangées, doivent être absolument interdites. Le vin même peut faire beaucoup de mal jusqu'à ce que les symptômes de fièvre et d'inflammation aient disparu, et même alors il ne faut en boire qu'avec une grande réserve, et seulement un petit verre ou deux au principal repas.

Mais quoique le calme, le repos, un air pur et souvent renouvelé, une sévère propreté, et

un régime modéré et rafraîchissant contribuent beaucoup à prévenir la fièvre et à procurer un rétablissement sûr et prompt, cependant toutes ces précautions de prudence seront souvent inutiles, si la nouvelle accouchée ne remplit pas fidèlement un des devoirs les plus sacrés d'une mère, celui d'allaiter elle-même son enfant. Si le lait prêt à couler de ses mamelles ne trouve pas l'issue convenable, non seulement il distendra et enflammera les seins, mais il excitera un degré considérable de fièvre dans tout le systême. Tout essai pour le faire passer par des moyens artificiels étant un acte de révolte positive contre la nature, est aussi dangereux pour la mère, pour ne rien dire de son enfant, que ceux qui tendent à procurer l'avortement. Jamais on ne peut détourner avec sûreté la pente évidente du sang qui se porte aux seins pour remplir les vues les plus sages et les plus bienfaisantes. S'il se porte sur toute autre partie, il y produit une inflammation; ou si on cherche à l'entraîner au dehors par différentes voies, au moyen de potions purgatives et sudorifiques, la violence de leur action attaquera d'une manière funeste, même le tempérament le plus robuste.

Peut-être dira-t-on qu'il y a des exemples

sans nombre de mères qui jouissent d'une santé parfaite, quoiqu'elles n'aient jamais nourri leurs enfans. Je nie positivement cette assertion, et je soutiens au contraire, qu'une mère qu'aucune foiblesse particulière ou aucune infirmité n'empêche de remplir ce devoir, ne peut le négliger sans altérer considérablement sa constitution. Les mêmes sages-femmes qui lui auroient aidé à se procurer l'avortement, si elle l'eût desiré, lui promettront maintenant de faire passer son lait avec autant de facilité que de sûreté. Ah! qu'elle ne se confie pas à leurs méchantes promesses. Le mal n'en est pas moins certain, quoiqu'on ne l'apperçoive pas toujours immédiatement; et la cruauté qu'on a pour un premier enfant amène souvent l'impuissance d'en créer un second.

Lorsqu'on porte ses regards sur toute la nature animée, on est choqué de voir que la femme seule puisse être assez dénaturée pour priver l'être auquel elle a donné le jour du lait destiné à le nourrir; et même les nations sauvages n'offrent pas d'exemple de monstre semblable. Elles ne peuvent séparer l'idée de mettre un enfant au monde, de la nécessité de l'allaiter. On assure même que les femmes des sauvages de l'Amérique continuent de don-

ner cette preuve de tendresse et de sollicitude maternelle aux enfans qui meurent à la mamelle. Après avoir rempli les cérémonies de l'enterrement, elles se rendent une fois par jour, pendant plusieurs semaines, au tombeau de l'enfant, et y répandent quelques gouttes de lait qu'elles expriment de leurs mamelles. J'ai vu aussi un dessin fait d'après nature à *Botany-Bay* : il représentoit une femme du pays qui après s'être ouvert une veine et avoir fait une incision dans le nombril de son enfant malade, s'efforçoit de transfuser son propre sang dans le corps de l'innocente créature à qui elle espéroit ainsi rendre la santé, et prolonger l'existence. L'observation et l'expérience lui avoient appris que le cordon ombilical étoit le médium par lequel le fœtus dans la matrice recevoit la nourriture de sa mère : elle imaginoit en conséquence qu'elle pouvoit transfuser son sang par la même voie, et renouveler une vie qui lui étoit plus chère que la sienne propre. J'invite les mères de notre monde civilisé, qui par les motifs d'égoïsme et de plaisirs imaginaires, refusent à leurs enfans cette source de vie que la nature leur a donnée avec tant de libéralité pour qu'elles fussent en état de les nourrir, de penser un moment à cette pauvre sauvage.

L'idée de leur propre dépravation, si contraire à la nature, ne les saisira-t-elle pas d'horreur ?

C'est une bien grande erreur aussi de la part de ces mères égoïstes, d'imaginer qu'elles se ménagent des moyens de jouir davantage quand elles abandonnent leurs enfans aux soins des mercenaires. Quelques-unes peuvent être insensibles aux reproches de leur conscience relativement aux fréquentes maladies de ces enfans : mais mettant à part tout sentiment moral, toute tendresse naturelle, on ne peut nier que le plaisir ne soit inséparablement lié à la santé ; et j'ai déjà fait voir combien celle-ci est exposée par le refus que la mère fait de devenir nourrice. Il est inutile que je répète ce que j'ai dit de l'inflammation et de la suppuration des seins : mais à l'appui de ce que j'ai avancé, que la stérilité étoit une des conséquences probables de toute tentative pour faire passer le lait, j'observerai que dans ce cas la matrice est la partie la plus en danger d'être affectée. L'humeur repoussée se porte souvent sur cet organe délicat, et y produit des ulcères profonds, fréquemment incurables. C'est sur un grand nombre d'exemples de cette sorte, ainsi que d'autres maux résultant de la même cause, et également funestes à la fécondité,

qu'est fondée ma première assertion. Les femmes entraînées par la corruption de la mode, la trouveront dure sans doute, mais elle n'en est pas moins vraie.

Mais je puis avec la même confiance assurer la tendre mère, fidèle à son devoir, et jalouse de faire jouir son enfant du fluide nourricier que la nature bienfaisante lui a donné dans ce dessein, que rien n'est aussi propre à favoriser son prompt rétablissement, le retour de sa santé et la longue continuation de ce bien inappréciable. Toutes les nourrices d'ailleurs s'accordent à dire que l'acte lui-même est accompagné de sensations douces et délicieuses, et dont celles seulement qui les ont éprouvées peuvent avoir l'idée.

J'ai déjà dit que je pensois qu'une mère peut se trouver dans l'impuissance de nourrir elle-même par suite de quelque infirmité ou de maladie particulière; et en parlant sur le même sujet dans un autre ouvrage, j'ai observé que les femmes d'une constitution foible et délicate, sujettes à des attaques hystériques ou à d'autres affections nerveuses, faisoient de très mauvaises nourrices. Mais pour que cette remarque ne pût pas fournir un trop vaste champ aux prétextes que l'on fonderoit ainsi sur une foiblesse ou

une délicatesse prétendue, j'ai ajouté que toute mère qui *pouvoit* remplir un devoir si doux et si agréable *devoit* le faire. Je vais plus loin maintenant, et je soutiens que toute femme qui ne peut pas ou ne veut pas remplir les devoirs de mère, n'a pas droit de le devenir. Le même vice dans sa personne, la même infirmité qui la rend incapable de nourrir, devroit être considéré comme une aussi forte incapacité pour le mariage. Le seul cas où l'on puisse l'excuser d'appeler une étrangère pour allaiter son enfant, c'est lorsque l'accident ou l'infirmité qui la rend impuissante à remplir, sans danger du moins, son premier devoir de mère, a eu lieu postérieurement à son mariage.

J'aurai occasion dans le chapitre suivant de parler des effets salutaires du lait de la mère pour l'enfant nouveau-né. Le but de mes observations actuelles est de convaincre les femmes en couche que l'écoulement naturel et libre de cette source précieuse est essentiel à leur santé et à leur sûreté. Mais comme quelques jeunes mères, quoique bien disposées, peuvent être détournées de la volonté de persister dans leurs tentatives de donner à teter, par la difficulté et la douleur qui accompagnent les premiers essais d'une femme sans expérience, je joindrai ici, pour les diriger

dans de semblables circonstances, quelques règles extraites des ouvrages des meilleurs écrivains sur l'art des accouchemens.

Le premier conseil que donnent ces praticiens distingués, est de présenter le sein à l'enfant aussitôt que l'accouchée a pris assez de repos pour réparer suffisamment ses forces, ayant soin de laver les mamelons avec un peu de lait chaud et d'eau, afin d'enlever une substance amère et visqueuse qui les entoure, à l'effet d'empêcher cette partie d'être offensée et écorchée. Si la femme n'a pas encore nourri, les mamelons ne sont pas quelquefois assez proéminens pour être facilement saisis par l'enfant. L'extrémité des petits vaisseaux par où passe le lait, se trouve resserrée pour l'empêcher de couler spontanément. Ces circonstances, ainsi que l'inexpérience de la mère et de l'enfant, peuvent occasionner quelque douleur et quelque difficulté. Mais l'usage ordinaire de se faire *faire les bouts* par un enfant plus âgé, ou par une grande personne, ne paroît pas convenable, parce que le degré de violence employé dans ce cas doit souvent irriter et enflammer ces parties, et faire redouter à la femme le renouvellement d'essais si douloureux. Des moyens beaucoup plus doux auront

l'effet desirable. On fomentera d'abord les seins avec une flanelle trempée dans l'eau chaude, après quoi l'on y appliquera un verre ou une coupe d'ivoire montée sur une bouteille de gomme élastique, de manière que le mamelon qui y sera contenu puisse être tiré doucement et par degrés, tandis qu'une pression modérée faite avec les doigts sur les côtés des seins aidera le lait à se porter au dehors. Dans des cas de plus grande difficulté, on emploieroit des instrumens plus puissans, mais toujours avec précaution, de peur d'offenser le sein.

Si la difficulté n'est pas due à une cause dont j'ai hasardé ci-devant d'expliquer la principale raison, à l'applatissement des mamelons, mais qu'elle vienne d'un peu de tension dans les vaisseaux lactés, la seule chose nécessaire alors, c'est la fomentation avec de l'eau chaude que j'ai recommandée ci-dessus ; la dureté ou la contraction de ces petits conduits cédera peu à peu aux efforts naturels de l'enfant. Ils ne tarderont pas à devenir assez souples pour ne plus empêcher la sortie du lait qui y est attiré par la succion. L'impatience ou le trop de précipitation, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, iroit directement contre son but. Les essais ne doivent pas d'abord être trop

ouvent répétés ni trop long-temps continués, t lorsque l'enfant est mis au sein, la mère doit tre soulevée dans son lit, appuyée sur des oussins, avec les précautions nécessaires pour empêcher de s'enrhumer.

Tels sont les conseils d'une pratique éclairée, ont j'aime à m'appuyer comme d'un nouvel ncouragement aux mères pour ne pas être ffrayées de l'idée de remplir leur devoir; un eu de peine est aisément surmontée, et elle est uivie d'un plaisir durable. Je dois encore ne as omettre une autre précaution que conseil-ent les mêmes auteurs, dans le cas où quelque al particulier attaqueroit le mamelon, c'est 'avoir toujours recours à des médecins éclairés, ar les méthodes de traitement suivies par les norans, sont, spécialement dans ces circons-nces, non moins dangereuses qu'absurdes.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De l'allaitement, et de la manière d'élever les Enfans.

« Tout est bien, dit Rousseau, sortant des mains de l'auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme ». Cela est vrai, particulièrement de la nature humaine. Si la mère n'a souffert pendant sa grossesse aucun mal par accident ou par sa propre imprudence; si, dans le moment du travail, elle ou la sage-femme n'ont ni troublé, ni empêché les efforts de la nature, l'enfant de parens sains est sûr à sa naissance d'être bien constitué, plein de santé et de vigueur. S'il y a quelques exemples du contraire, ils sont si rares et si extraordinaires, qu'ils laissent encore quelque doute sur la possibilité d'un pareil événement, et cependant il paroît, d'après les calculs les plus exacts, que la moitié des enfans meurent avant leur douzième année; et de ceux qui survivent, combien n'en périt-il pas avant l'âge de maturité? combien d'autres sont noués, contrefaits, ou trop foibles pour jouir jamais des vrais

iens de la vie? Quelle série de maux semblent tendre l'espèce humaine au moment où elle ort des mains et de la garde de la nature! mais omme la plupart sont la conséquence d'une onduite mal entendue ou de la négligence, je uis tâcher de montrer comment on peut les révenir par des soins tendres et éclairés.

SECTION PREMIÈRE.

e l'influence de l'air sur la santé et la vie des Enfans.

Le premier besoin d'un enfant qui vient de aître est clairement manifesté par ses cris, qui sont pas excités par quelque sentiment de uleur, mais par l'instinct qui le porte à étene ses poumons, afin d'ouvrir un passage libre la circulation du sang, et pour l'admission l'air si essentiel à l'existence de toute créare vivante. Pendant que l'enfant étoit dans matrice, les poumons se trouvoient dans un it de compression et de nullité; il recevoit ıte sa subsistance par le moyen du cordon ıbilical. Mais à l'instant même de la naisıce un changement manifeste a lieu. La pulion où le battement du cordon cesse d'abord ns la partie la plus éloignée du corps, et en-

suite, lentement et par degrés, de plus en plus près de l'enfant, jusqu'à ce qu'enfin le cordon devienne tout à fait flasque, et que la circulation n'ait plus lieu que dans le corps du nouveau-né. C'est dans ce moment qu'on entend crier celui qui est sain et vigoureux : l'air aussitôt pénètre dans les poumons; leurs tubes, leurs espaces cellulaires se dilatent; la poitrine se soulève; la cavité du bassin s'élargit, et le sang coule avec la plus grande facilité. Mais dès que l'air est repoussé au dehors, les poumons se compriment de nouveau, le cours du sang est un moment interrompu, jusqu'à ce qu'une autre aspiration introduise de l'air frais, lequel, uni à l'action du cœur et des artères, reproduit la suite salutaire des effets précédens, qui ne cessent plus pendant le reste de la vie.

L'air ainsi aspiré, après avoir communiqué ses propriétés vitales à toute la machine, se charge de la matière de la transpiration qui s'échappe continuellement des poumons, et entraîne, par l'expiration, une portion considérable des humeurs nuisibles ou superflues du corps. Sa pureté se trouve en même temps détruite, et celui qui a servi quelque temps à la respiration cesse d'y être propre. Dans un endroit resserré, ce n'est pas de l'air, ce sont nos

ropres exhalaisons que nous respirons. Toute
use qui tend à altérer ou à corrompre l'air,
rend, à proportion de son intensité, perni-
eux pour la force et la santé de celui qui le
spire.

En rendant compte, dans le paragraphe pré-
dent, d'une des plus importantes fonctions
tales, j'ai évité les détails minutieux de l'ana-
mie qui auroient, à la vérité, donné à cette
rtie de mon ouvrage une plus scrupuleuse
rrection, mais en la rendant moins intelli-
ble pour la généralité des personnes du sexe
i me liront. J'ai cru qu'il étoit bien préféra-
e de leur expliquer dans un langage aussi
nilier que je pourrois l'employer, la cause
s cris d'un enfant au moment de sa naissance,
ns l'espoir de les rendre attentives à la voix
la nature qui demande si impérieusement
air pur pour les enfans. La bonne qualité
l'air que nous respirons est d'une beaucoup
is grande importance que nos alimens et
re boisson même, à quelque période de la
que ce soit, mais particulièrement dans
ıfance où nous sommes plus foibles et plus
icats. Le bon air fortifie, le mauvais relâche
constitution; le premier est une source de
té et de vigueur, l'autre d'infirmités et de
ladies.

Le premier soin que devroit, en conséquence, avoir une femme enceinte, seroit de s'assurer d'une résidence saine au moins pour le temps de ses couches. Au lieu de fuir de la campagne à la ville, ainsi que beaucoup le font, elle devroit aller de la ville à la campagne. Si sa position ne le lui permet pas, elle doit au moins s'établir dans une rue la plus ouverte et la plus aérée possible, loin du bruit, du tumulte et des incommodités des grandes villes: que son appartement soit élevé et spacieux, plutôt sec que chaud, et exposé aux rayons du soleil levant. J'ai déjà fait voir l'importance de la propreté, et combien il est nécessaire d'entr'ouvrir de temps en temps les fenêtres lorsqu'il fait beau, afin de renouveler l'air, et de prévenir la fièvre. Ces attentions ne sont pas moins nécessaires pour l'intérêt de l'enfant nouveau-né que pour celui de la mère. Faites en sorte que le premier air qu'il respirera ne soit pas trop raréfié par la chaleur, ou trop épais et chargé d'exhalaisons nuisibles. La douce température à laquelle il a été accoutumé dans le sein de sa mère, le rend très propre à supporter quelque temps le même dégré modéré de chaleur dans sa nouvelle résidence. Mais il ne faut pas pour cela le rôtir devant un grand

eu, ou l'étouffer au milieu de vapeurs et d'exalaisons corrompues.

Si la chambre de la mère est convenablement érée et dégagée de toute impureté, l'enfant e tardera pas à avoir assez de force pour être orté au grand air, non seulement sans le oindre danger, mais avec le plus grand avanage, pourvu, toutefois, que la saison et l'état u temps invitent à des essais aussi prompts. n mois passé dans la chambre est, dans presue tous les cas, un temps suffisant, et l'on oit ensuite changer fréquemment le séjour de a maison pour celui des plaines émaillées et es hauteurs découvertes. Là, l'enfant boira, u'on me permette cette expression, la vie à a source la plus pure. Chaque fois qu'il respiera, il sentira ajouter à ses forces et à sa aieté, tandis que l'action fortifiante de l'air ur la surface de son corps lui donnera un egré de fermeté qu'aucun autre moyen ne ourroit lui procurer.

Au bout de quelques mois, on n'aura pas esoin de consulter beaucoup l'état du temps; t ses variations, à moins que la chaleur ou le roid ne soient trop considérables, ne doivent as empêcher les promenades journalières. otre climat est très inconstant, et nous au-

rons beaucoup à souffrir de ses variations subites, si nous n'y sommes pas exposés sans ménagement de très bonne heure. Qu'on ne sacrifie donc pas le bien-être et la sûreté future de l'homme fait à une tendresse mal entendue pour l'enfant. Celui qui est accoutumé, dès le berceau, à sortir par tous les temps, n'aura rien à craindre ni des vents glacés du nord, ni des vents brûlans du midi. Il supportera sans danger, et même sans peine et sans inconvénient, tout changement de saison, de climat ou de température.

Ce que je viens de dire de l'importance d'un air frais et de fréquentes excursions par toutes sortes de temps dès la première enfance, se trouve encore appuyé par la considération des mauvais effets du *confinement* et d'un air malsain sur les enfans. J'ai discuté avec assez de détail cette partie de mon sujet dans ma MÉDECINE DOMESTIQUE. J'y ai expliqué la raison qui fait que si peu d'enfans, de ceux qu'on met dans les hôpitaux ou dans les maisons de travail des paroisses, vivent. Ces endroits sont ordinairement remplis de vieillards malades et infirmes, qui vicient tellement l'air qu'il devient un poison pour les enfans. J'ai encore fait remarquer dans le même ouvrage une des

onséquences les plus funestes de la pauvreté
ans les grandes villes, où les classes les plus
nisérables vivent dans des maisons basses,
ales et étroites, dans lesquelles l'air frais peut
ifficilement pénétrer. Quoique les hommes
aits, lorsqu'ils sont robustes et endurcis, puis-
ent vivre dans de pareilles habitations, cepen-
ant elles sont funestes à leurs enfans; très-
eu parviennent à l'âge mûr, et ceux qui y
rrivent, sont foibles et mal constitués.

En réfléchissant sur la destinée cruelle des
auvres dont les enfans périssent, parce que
urs misérables parens sont dans l'impuissance
e les sortir souvent au grand air, je n'ai pas
u m'empêcher d'observer que les riches sont
ns excuse, lorsqu'ils négligent une partie si
sentielle de leurs devoirs. Il faut qu'ils veil-
nt à ce que leurs enfans soient promenés tous
s jours, et à ce qu'on les tienne un temps
ffisant au grand air. C'est ce qui se fera bien
us sûrement quand la mère ira avec eux. Les
mestiques sont souvent négligens à cet égard,
ils permettent facilement à un enfant de
sseoir ou de se coucher sur la terre humide,
ı lieu de le faire marcher ou de le promener.
ssurément la mère a besoin d'air, ainsi que

ses enfans; et à quoi peut-elle mieux employer son temps qu'à les accompagner?

Dans le même chapitre de la Médecine Domestique, j'ai censuré une coutume très mauvaise, mais très ordinaire, qui consiste à faire coucher les enfans dans de petites chambres, et à y placer deux ou trois lits, tandis que leur appartement et leur chambre à coucher devroient toujours être les endroits les plus vastes et les plus aérés de la maison. Quand les enfans sont renfermés dans de petites chambres, non seulement l'air qu'ils respirent devient mal-sain, mais la chaleur relâche leurs solides, les rend délicats, et susceptibles de s'enrhumer et de contracter beaucoup d'autres maladies, principalement des maladies nerveuses. Tous les gens de l'art, qui ont beaucoup de pratique dans le traitement des maladies des enfans, s'accordent à penser que les convulsions qui en font périr un si grand nombre, doivent principalement être attribuées à un air impur et renfermé. C'est une vérité que je voudrois imprimer dans l'esprit de toutes les mères et de toutes les nourrices. Je voudrois qu'elles se pénétrassent bien de l'idée du danger des chambres petites et fermées, et de la pernicieuse folie de couvrir ou le visage d'un enfant

qui est au lit, ou le sommet de son berceau; ce qui le force à respirer continuellement le même air pendant son sommeil.

Il peut n'être pas moins utile de répéter et d'insister de plus en plus sur le conseil que j'ai donné aux parens, de ne pas envoyer leurs enfans pendant qu'ils sont encore très jeunes, ni même à aucun âge, dans des écoles nombreuses dont l'atmosphère est réellement une masse flottante d'exhalaisons putrides. La respiration et la transpiration de tant de personnes dans une même chambre, en supposant même qu'elles jouissent toutes d'une bonne santé, doivent vicier, corrompre l'air, détruire ses propriétés vitales, et finalement le rendre entièrement impropre à entretenir la vie animale. Mais que l'un des enfans soit malade, alors tous les autres gagneront vraisemblablement sa maladie. Lorsque je vois conduire à l'école, dans les bras de sa nourrice, un pauvre enfant qui ne peut pas encore marcher, je me sens réellement plus touché de compassion, plus alarmé pour sa sûreté que si je l'avois vu porter dans une maison de pestiférés. Ici du moins on le tiendroit séparé des autres malades, et l'on prendroit les moyens convenables pour empêcher que la contagion ne l'atteignît; tandis que dans l'école

les enfans sont entassés les uns sur les autres, et sont obligés d'y rester avec leurs poumons relâchés, leurs pores ouverts, et leurs corps en sueur, de sorte qu'il est presque impossible qu'aucun en réchappe.

Comme il meurt chaque année des milliers d'enfans, victimes de maladies qu'ils ont contractées dans les écoles, et que la santé d'un nombre bien plus considérable encore est irréparablement ruinée par le mauvais air qu'ils respirent dans ces lieux renfermés, je ne crois pas que les parens puissent s'offenser du ton un peu sévère avec lequel je condamne une pratique aussi absurde, aussi cruelle et aussi peu naturelle. Je sais que dès que les enfans commencent à courir, ils exigent la plus grande surveillance pour prévenir tout accident; est-ce une raison valable pour qu'une mère s'en ennuie, et pour l'engager à mettre comme à la gêne cette activité infatigable, sagement établie par la nature pour favoriser leur croissance et le développement de leurs forces? Pour s'épargner quelque peine, pour se ménager du temps pour des affaires infiniment moins importantes, enverra-t-elle ses petits enfans à l'école, sous prétexte de les empêcher de se faire du mal? J'espère que ce que j'ai déjà dit doit suffire pour

convaincre les personnes de l'intelligence la plus commune, qu'ils ne peuvent pas être exposés à un plus grand mal que celui d'être fixés pendant six ou sept heures par jour sur un banc, au milieu d'exhalaisons nuisibles, au lieu d'employer ce temps, comme il le faudroit, à prendre en plein air un exercice salutaire.

Que si l'on vouloit prétendre qu'on n'envoie de bonne heure les enfans à l'école que parce qu'on desire, avec raison, de les voir instruits dès leur première jeunesse, je me bornerai à répondre, que c'est trop payer la science, quelque desirable qu'elle soit, que de l'acheter au prix du tempérament, et d'ailleurs la science ne s'acquiert jamais par ces moyens prématurés. Le *confinement* et le mauvais air n'affectent pas moins l'esprit que le corps, et rien ne nuit autant au développement des facultés intellectuelles qu'une application trop précoce. Envoyer un enfant à l'école, dans les bras de sa nourrice, c'est le plus sûr moyen d'en faire un imbécille, ou de lui donner un dégoût insurmontable pour les livres. Le seul dans lequel on devroit le faire lire à cet âge, c'est le grand livre de la nature. C'est celui qui convient à tous les âges, et il est aussi agréable pour l'enfant que pour l'homme : il

abonde en leçons aussi délicieuses qu'utiles, et mène à la fois au plaisir, à la santé et à l'instruction.

Je pourrois relever ici un millier d'absurdités qui me frappent dans les méthodes d'éducation aujourd'hui à *la mode;* mais je m'en tiendrai à remarquer les erreurs qu'on commet dans le traitement physique des enfans, et sûrement il n'y en a aucune de cette espèce qui puisse être plus répréhensible que celle dont je me suis occupé en dernier lieu. Envoyer les enfans très jeunes à l'école, ou les envoyer à quelque âge que ce soit dans des écoles trop nombreuses, c'est le moyen sûr d'affoiblir leurs facultés morales et physiques. La rétribution que reçoit le maître de pension est en général si modique, qu'il est obligé, pour pouvoir vivre, de prendre un grand nombre d'écoliers, et il est rare qu'il puisse faire la dépense du loyer d'un emplacement spacieux dans quelque endroit élevé et bien aéré; et cependant, non seulement il faudroit absolument pour la santé des enfans qu'ils eussent une vaste salle d'étude, mais encore un terrain étendu pour leurs jeux; et les écoliers externes devroient ainsi que les pensionnaires pouvoir y aller fréquemment respirer un air frais et salutaire. Les jeunes plants du génie et

e la virilité ne peuvent prospérer, s'ils ne sont ouvent exposés aux rayons vivifians du soleil.

SECTION DEUXIÈME.

Des Bains chauds et froids.

Si nous observons la succession naturelle des esoins d'un enfant, lorsque ses premiers cris ui ont procuré l'air qui lui est nécessaire, nous ommes frappés de sa mal-propreté apparente; a peau paroît couverte d'une humeur visueuse qui sèche bientôt et forme une sorte de roûte. La manière la plus convenable de l'enever est de la laver doucement avec une ponge trempée dans de l'eau chaude où l'on a ait dissoudre un peu de savon. Les gardes des emmes en couches sont en général aussi emressées d'en enlever jusqu'à la dernière trace ue si c'étoit l'impureté la plus dangereuse, andis que dans le fait elle ne peut faire aucune spèce de mal, et qu'elle disparoît facilement n la lavant trois ou quatre fois, sans employer e moyen dangereux de frotter avec force, ou ans se servir de recettes inutiles et quelquefois rès nuisibles. Les onguens et les substances raisseuses ne peuvent manquer de boucher es petits orifices des pores, et d'arrêter le cours le la transpiration insensible. Les liqueurs spi-

ritueuses de toute espèce sont encore plus mauvaises, à cause de leur effet inflammatoire. Le conseil de Galien de saupoudrer avec du sel le corps de l'enfant, afin que la substance glutineuse puisse s'enlever plus facilement par le frottement, est pour le moins inutile. Je n'ai rien à dire contre l'usage actuel, qui est, dans ce cas, de dissoudre du sel dans l'eau chaude, dans la vue de lui donner l'agréable énergie et les propriétés de nettoyer et de fortifier que possède l'eau de mer; mais je n'engagerai pas à y mettre beaucoup d'importance, étant convaincu que la méthode la plus simple et la plus facile remplira entièremeut le but qu'on se propose.

Les Germains, dans les siècles mâles de l'antiquité, étoient, nous dit-on, dans l'usage de plonger leurs enfans dans les eaux glacées du Rhin, afin de les endurcir de bonne heure aux froids sévères de leur pays. Il est inutile que je prenne la peine de montrer le danger qu'il y auroit à suivre, de nos jours, un pareil exemple. Les mères et les nourrices ne sont que trop portées à donner dans l'extrême opposé d'une mollesse efféminée. Ici comme partout la sagesse consiste à suivre un juste milieu, et l'amour maternel bien entendu ne s'en écar-

ra pas. Il seroit extrêmement hasardeux de
longer le corps d'un enfant dans l'eau froide,
1 moment où il a encore toute la chaleur du
in de sa mère, et de l'y tenir le temps néces-
ire pour le laver; mais on peut avec sûreté
amener, par degrés, cinq ou six mois après sa
aissance, à l'usage des bains froids, qui auront
ors le double avantage d'augmenter sa force
sa santé, et de prévenir plusieurs des mala-
es les plus funestes auxquelles les enfans sont
ıjets. Je recommande avec confiance la mé-
ıode suivante, dont j'ai eu fréquemment l'oc-
ısion d'observer les effets salutaires.

La température du bain dans lequel on lave
enfant nouveau-né doit être à peu près la
ême que celle du milieu qu'il vient de quitter.
Iais les personnes qui n'ont pas d'instrumens
opres à mesurer le degré de chaleur, ne doi-
ent pas s'en inquiéter; une grande précision à
t égard n'est nullement nécessaire. Leurs sens
s avertiront, avec une exactitude suffisante,
1 moment où l'eau aura une chaleur un peu
périeure à celle du lait nouvellement tiré. Une
gère dissolution de savon est, comme je l'ai
jà observé, tout ce qu'il faut pour augmenter
douceur et sa propriété purifiante. Il con-
ent de laver l'enfant dans un vase assez grand

pour que ses membres puissent s'y étendre à l'aise, et qu'on ait la facilité d'appercevoir s'il a quelque vice de conformation, ou s'il lui est arrivé quelque accident pendant le travail. Ces deux malheurs peuvent souvent être réparés lorsqu'on y remédie à temps, tandis que par le retard ou la négligence on risque de les rendre incurables. On ne doit tenir l'enfant que cinq ou six minutes dans le bain; et lorsqu'on l'en retire, il faut l'envelopper dans un linge chaud et doux, et l'y laisser pendant quelques minutes, ayant soin de l'agiter modérément.

Je pense qu'on ne doit, pendant le premier mois, changer ni la température du bain, ni la durée du temps qu'y reste l'enfant. La mal-propreté naturelle à cet âge oblige de le laver fréquemment. Ce doit être le premier et le dernier soin de la journée. Mais on ne doit pas le mettre dans l'eau quand son estomac est plein, lors même que le lait de la mère fait encore son unique nourriture. C'est la seule précaution à ajouter à celles que j'ai recommandées, et qui consistent à le frotter doucement lorsqu'on le lave, à se servir d'un vaisseau spacieux pour cette opération, à avoir soin de le bien essuyer, et à l'envelopper chaudement dès qu'on l'a retiré du bain, parce qu'il est alors doublement

angereux de l'exposer au froid, tant à cause
e sa délicatesse naturelle, que de l'état de cha-
ur immédiatement précédent, et de la dila-
ition des pores.

On peut, après le premier mois, diminuer la
haleur de l'eau, mais presque imperceptible-
ient, afin de se tenir en garde contre les dan-
ers de changemens trop subits, ou d'expérien-
es trop téméraires. La douceur de la saison et
augmentation évidente des forces de l'enfant
oivent entrer en considération; car quoique
eau froide soit très utile pour fortifier un tem-
érament foible et relâché, cependant si on es-
aie de s'en servir trop tôt, son action sur la
urface du corps peut être trop forte, tandis
ue la puissance réactive de l'intérieur sera
rop foible, d'où il peut résulter les plus fâ-
heuses conséquences. On les préviendra en
iminuant graduellement la chaleur de l'eau,
t en observant avec soin ses effets à mesure
u'elle devient de plus en plus froide. Si, après
immersion dans le bain, l'enfant témoigne
lus de gaieté et s'il éprouve un sentiment gé-
éral de chaleur, on peut être sûr que l'eau
'étoit pas trop froide pour son tempérament,
t qu'on a eu tout le soin convenable; mais s'il
rissonne, s'il paroît triste, abattu, il faudra

chauffer l'eau davantage à la première occasion, et ne tenter le bain froid que lorsque des apparences plus favorables y inviteront.

J'augmenterois, plutôt que de les éclaircir, les doutes des mères et des nourrices, si j'entreprenois d'entrer dans le détail de toutes les infirmités, de toutes les maladies dans lesquelles le bain froid seroit utile ou pernicieux, non seulement pendant la première enfance, mais encore dans un âge plus avancé. Il y a dans différentes maladies une foule de distinctions délicates à faire qui exigent la plus grande habileté, la plus grande expérience en médecine, pour décider sur la propriété ou l'impropriété de recourir à un remède aussi puissant, mais en même temps si hasardeux. J'en dois cependant interdire l'usage dans les coliques, les maladies des poumons, les éruptions sur la peau des enfans, et dans les cas d'extrême foiblesse indiquée, comme je l'ai déjà dit, par le frisson, et la perte apparente des forces et de la vivacité après l'immersion. En ne sortant pas de ces limites posées contre une indiscrète témérité, il est presque impossible qu'une femme puisse faire mal, si elle suit le plan que j'ai tracé, qui consiste à diminuer, par degrés très lents et presque insensibles, la chaleur de l'eau,

squ'à ce qu'elle puisse l'employer tout à fait
oide avec sûreté et avantage.

On ne peut pas douter que l'usage préma-
ré et imprudent du bain froid n'ait produit
aucoup de mal. Je suis entièrement de l'avis
docteur *Underwood*, lorsqu'il dit avec au-
nt de sensibilité que d'humanité : « Je suis
ujours choqué lorsque je vois un pauvre en-
nt né depuis trois ou quatre jours, peut-être
une mère délicate, et qui, à peine, a la force
teter, plongé jusqu'aux reins et à la poitrine
ns l'eau froide, lavé pendant plusieurs mi-
ites, et même au milieu de l'hyver (temps où
enfans sont plus sujets à tomber malades
e ceux qui naissent dans l'été). Ses cris con-
uels ne sont pas écoutés, et sa mère pour ne
s les entendre se bouche les oreilles avec sa
uverture. C'est une sorte de cruauté tout à
t inutile; et je n'y reconnois pas plus la ten-
esse maternelle que dans l'usage de plonger
ux ou trois fois dans un baquet plein d'eau,
enfant la bouche ouverte et cherchant avec
ne sa respiration, ancienne mode d'adminis-
r le bain froid. Les deux manières occa-
nnent souvent des coliques, des crampes, et
e débilité dans les extrémités inférieures,
is rarement une augmentation de forces ».

J'espère que le conseil que j'ai donné relativement à la température convenable du bain pendant les premiers mois de l'enfance, préviendra *l'inutile cruauté* si justement censurée dans l'observation précédente. Mais il n'est pas si facile de corriger le vice du bain froid à l'*ancienne mode*; à moins qu'on n'y parvienne en donnant des raisons aussi fortes qu'évidentes de l'importance de renoncer à la partie dangereuse de cette pratique.

Que les femmes sachent donc que l'effet immédiat de l'immersion dans l'eau froide, à quelque âge que ce soit, est de contracter subitement les pores et les vaisseaux sanguins de la peau, et de reporter la masse totale des humeurs dans les parties internes. La sensation du froid excite les efforts les plus énergiques dans les organes de la vie, particulièrement dans le cœur et les artères, afin d'augmenter la chaleur intérieure et de résister au choc que reçoit la surface extérieure du corps. C'est ce qu'on appelle l'action et la réaction, et l'intensité de la dernière est toujours en raison composée de la première et de la force du tempérament. De là résulte ce sentiment délicieux de chaleur qui suit la première impression du froid, et alors la libre action de tous les organes de la vie est aussi

ıgréable que salutaire. Mais comme l'augmen-
ation de chaleur qu'éprouve le corps passe
ɔientôt, s'il reste dans l'eau, ou si, après l'en
.voir retiré, on l'y replonge immédiatement,
es forces physiques sont sujettes à s'épuiser par
es efforts nécessaires pour produire une plus
rande chaleur, et surmonter l'action du froid
xtérieur. Des personnes formées ont souvent
prouvé les funestes conséquences d'un bain
rop prolongé. Quels doivent donc être les effets
'une seconde et d'une troisième immersion sur
ı constitution tendre et délicate d'un enfant,
ont les forces sont en comparaison bien moins
onsidérables ? Indépendamment du danger
uquel sa débile existence se trouve exposée,
s suites ordinaires de cette imprudence sont
ne accumulation d'humeurs dans la tête, la
agnation du sang dans d'autres parties, et des
taques de convulsions; et lors même que ces
istes accidens n'en seroient pas le résultat im-
édiat, il n'est pas douteux qu'un si funeste
ɔus des moyens les plus propres à favoriser le
veloppement, la vigueur et la santé des en-
ns, n'arrête leur accroissement et n'altère
ur tempérament.

Dans les cas d'indisposition et de maladie qui
ut ordonner le bain froid comme un remède,

une méthode vicieuse de l'administrer doit faire courir aux malheureux enfans un danger encore plus grand. Je me suis efforcé dans la *Médecine Domestique* à bien faire connoître les préjugés et les caprices des nourrices à cet égard. Ils ne mériteroient que le ridicule, s'ils n'étoient pas accompagnés trop souvent de plus sérieuses conséquences. On se contenteroit, par exemple, de rire de ces vestiges d'une superstitieuse crédulité qui persuade que toute la vertu de l'eau dépend de ce qu'elle est consacrée à tel ou tel saint, si la plupart de ces *puits sacrés*, comme on les appelle, n'étoient très impropres pour servir de bains, et si, ce qui est encore pire, on n'y tenoit pas trop long-temps les enfans dans l'eau, et si l'on ne négligeoit pas de les frotter et de les tenir chaudement après les en avoir retirés. Quelques-unes de ces femmes imbécilles mettent leur confiance dans un certain nombre d'immersions, comme trois, sept ou neuf, quoique toute immersion après la première, à chaque différent bain, non seulement détruise l'espoir du bien qu'il pouvoit produire, mais augmente progressivement la probabilité du mal considérable qu'il doit faire. Ce dernier inconvénient peut sans doute être évité en ne plongeant le corps de l'enfant

u'une seule fois à chaque bain qu'on lui fait rendre; mais dans ce cas encore, le nombre ıagique des bains n'a aucune utilité particuère. J'ai connu d'autres nourrices qui, crainant de détruire les effets de l'eau, ne vouient pas essuyer le corps de l'enfant qu'elles ı avoient retiré; d'autres qui le couvroient vec du linge trempé dans l'eau, et qui, dans et état, le couchoient ou le laissoient courir.)e grandes personnes qui, pour des maladies articulières, vont se baigner dans la fameuse ource de Malverne dans le comté de Glocesr, peuvent quelquefois suivre avec impunité ette méthode; mais une semblable épreuve ne eut être faite sur des enfans que par des pernnes extravagantes.

La seule manière d'assurer à un enfant tous s bons effets des bains froids, en ôtant toute ossibilité de danger, est de l'y préparer avec lenteur et les précautions que j'ai ci-devant commandées, ce qui peut, dans des circonsnces favorables, se faire dans le cours de cinq ı six mois. L'eau de pluie ou celle de rivière t meilleure pour les bains que celle de pompe ı de source : cependant la dernière peut être nployée, en cas de nécessité, après avoir été posée pendant quelques heures au soleil ou à

l'action de l'atmosphère. On ne doit pas y mettre un enfant lorsqu'il a trop chaud, ou lorsque son estomac est plein, et il ne faut l'y plonger qu'une seule fois à chaque bain différent. Tout l'avantage qu'on en retire dépend, ainsi que je l'ai déjà observé, de la première impression et de la réaction du systême. Afin d'empêcher que le sang ne se porte trop promptement et trop fortement à la tête, il convient de plonger l'enfant la tête la première, et de se hâter d'enlever toutes les ordures de son corps. J'ai tant insisté déjà sur la recommandation que j'ai faite d'essuyer immédiatement le corps du jeune baigneur, et de l'envelopper dans un linge doux et chaud, qu'il est inutile que je le répète ici. Mais j'ajouterai un nouvel avis, c'est de ne pas coucher l'enfant, de le tenir dans un agréable mouvement pendant quelque temps, et d'accompagner toute l'opération en chantant des airs gais. Il est d'une beaucoup plus grande importance qu'on ne le pense généralement, d'associer de bonne heure l'idée de plaisir et de gaieté à une chose aussi salutaire que le bain.

Pendant l'usage des bains tièdes, on doit y plonger tout le corps matin et soir. Mais lorsqu'on en est aux bains froids, la méthode ci-dessus prescrite ne convient que pour le matin.

suffit le soir de laver les parties inférieures, même si l'air n'est pas tempéré, on peut ors ajouter un peu d'eau chaude à la froide. 'est ainsi qu'en évitant tout danger, on s'asırera de tout le bien que le bain peut faire. 'habitude de la propreté personnelle, rendue miliére dans l'enfance, se conservera pennt toute la vie, et contribuera beaucoup à la olonger et à la rendre agréable.

SECTION TROISIÈME.

De l'Habillement des Enfans.

Il n'est aucune partie de mes travaux relatifs ma profession sur laquelle j'aie plus de satisction à revenir, que sur les efforts que j'ai faits ns ma jeunesse pour délivrer les enfans des ıges, des bandages et des maillots. Lorsque hasardai de m'en occuper il y a près d'un mi siècle, il ne falloit certainement pas oins que le courage, l'ardeur, l'enthousme de la jeunesse, pour m'exciter à m'éler, non seulement contre la force de l'usage l'opiniâtreté des vieux préjugés, mais même ntre les principes de la faculté. Quelque abrde qu'il puisse nous paroître maintenant emmailloter, et de serrer un enfant dans ses

langes, jusqu'à ce qu'il fût aussi roide qu'un morceau de bois, les raisons que je fis valoir dans ma Dissertation inaugurale (1) pour prouver les avantages des vêtemens larges et aisés, furent combattues avec chaleur par les plus célèbres professeurs qui, à cette époque, enseignoient la médecine à l'université d'Edimbourg. La réforme qui a eu lieu depuis, quoique moins complète qu'on pourroit le desirer, doit enhardir à user de moins de réserve en condamnant ce qui reste encore d'un système aussi pernicieux.

On ne doit pas être étonné que des femmes ignorantes, entêtées ou très occupées eussent outré de la manière la plus dangereuse cette mauvaise méthode de vêtir les enfans, puisque les médecins s'en étoient faits les défenseurs. Elles s'imaginoient que la forme, la beauté et la santé de l'enfant dépendoient entièrement de l'adresse de la personne chargée de l'habiller. Il falloit que la sage-femme moulât de nouveau la tête du nouveau-né, qu'elle donnât à chacun de ses membres la forme que lui dictoit son caprice, et afin qu'ils la conservas-

---

(1) De infantum vitâ conservandâ.

sent, elle devoit les y retenir au moyen de ligamens très serrés : sa stupide présomption étoit encore encouragée par la vanité des parens, qui voulant trop souvent faire voir l'enfant, en faire parade aussitôt qu'il étoit né, étoient jaloux de le montrer aussi propre et aussi paré qu'il étoit possible. On en étoit ainsi venu à regarder comme aussi nécessaire, pour une sage-femme, de savoir bien apprêter et habiller un enfant, qu'il l'est pour un chirurgien d'être adroit à appliquer des ligatures à un membre rompu ; et le malheureux enfant se trouvoit à l'instant où il venoit au monde, serré par autant de langes et de bandages, que si tous ses os avoient été fracturés dans l'accouchement : et ces bandages cruels étoient souvent si serrés que non seulement ils écorchoient et blessoient son corps délicat, mais qu'ils obstruoient les mouvemens du cœur, des poumons et des autres organes de la vie.

Au milieu des progrès du vice et de la folie, lorsque l'influence d'une société dépravée avoit éteint dans le cœur d'un grand nombre de mères jusqu'à la moindre étincelle des sentimens naturels, et les avoit encouragées à abandonner à des mercenaires le soin de leurs enfans, les nourrices trouvoient fort commode de suivre

ce que les médecins enseignoient et ce qui étoit pratiqué par les sages-femmes. Les enfans arrangés précisément comme les momies d'Egypte étoient comme elles incapables de mouvement, et presque aussi privés de tout symptôme d'existence ; le seul indice qu'ils pouvoient en donner, c'étoient leurs cris inutiles. La nouûre, la difformité, des maladies, la mort même ont souvent dû être occasionnées par cette méthode ; cependant la nourrice qui la suivoit n'encouroit aucun blâme ; les bandages prévenoient la rupture des membres, et la pauvre victime qui se trouvoit pieds et poings liés, pouvoit être jetée dans quelque place que ce fût, et y être laissée sans la moindre inquiétude, pendant que la femme mercenaire vaquoit aux soins particuliers de son ménage.

La seule chose qui, dans la manière dont on habilloit les enfans, semblât indiquer quelque tendresse pour eux, c'étoit l'attention qu'on avoit de les tenir chaudement ; et malheureusement elle étoit poussée à l'excès : de sorte que l'enfant ne souffroit pas moins de la quantité de ses vêtemens que de ce qu'on les tenoit trop serrés. Tout nouveau-né a un peu de fièvre dans le premier moment où il vient au monde, et s'il est trop couvert, la fièvre doit

ugmenter, et souvent elle augmente à un tel
egré par la réunion de diverses autres causes
e chaleur qu'elle met sa vie en danger; et
uand la transpiration excessive qui résulte du
op de vêtemens ne causeroit pas la fièvre,
lle produiroit toujours nécessairement le plus
rand affoiblissement. L'enfant d'ailleurs est
ans cet état susceptible d'être enrhumé par
moindre courant d'air, et ses poumons re-
chés par la chaleur, sans avoir jamais une
xpansion suffisante, peuvent rester foibles et
asques pendant sa vie entière; de sorte que
haque rhume qu'il contractera, pourra avoir
s plus funestes suites, et qu'en dernier ré-
iltat, il finira vraisemblablement par devenir
ulmonique ou asthmatique.

Tous les maux qui résultoient des fausses
iéories en médecine, de l'ignorance présomp-
ieuse des sages-femmes, de la folie des pa-
ens, de l'oubli que les mères faisoient de leur
evoir en refusant de devenir nourrices, des
ues intéressées des nourrices mercenaires, et
s conseils tout à fait opposés, mais non moins
inestes, d'une tendresse aveugle, étoient en-
ore augmentés par les lois impérieuses de la
iode. La raison, l'expérience, le bon goût au-
ient triomphé depuis long-temps des faux

préjugés, de l'ignorance et du caprice, si toute considération n'avoit pas été sacrifiée au goût dominant; car depuis l'enfant au maillot, jusqu'au vieillard qui descend dans la tombe, tout est soumis à l'étiquette de la mode. Cette tyrannie existe encore dans toute sa force, et c'est contre elle que je crois devoir diriger principalement mes argumens, après que je serai entré dans quelques nouveaux détails sur l'absurdité et le danger des vêtemens trop serrés, cause plus réellement funeste de dépopulation que la famine, la peste et la guerre.

Et pour commencer par l'erreur des médecins, il est presque inconcevable qu'une classe d'hommes qui se disoient les admirateurs et les imitateurs de la nature, ait pu s'aveugler à un tel point sur la manière évidente dont elle procède pour conserver la vie de l'enfant. Elle lui donne un corps tendre et flexible, afin de faciliter son accroissement futur : elle environne de fluides le *fœtus* contenu dans la matrice, et le défend ainsi contre les accidens qui pourroient résulter d'une pression inégale, et contre ce qui pourroit, le moins possible, gêner ou empêcher les mouvemens. Elle se sert des mêmes moyens pour ménager l'heureuse délivrance de l'enfant, dont tous les os sont tellement cartila-

gineux et élastiques, qu'ils cèdent, avec une sou-
plesse surprenante à tous les obstacles qu'ils
encontrent pendant le travail, pour reprendre
nsuite la forme qui leur est propre, lorsque
a main indiscrète de l'homme n'est pas là pour
es arrêter ou les rendre difformes. Cependant
le prétendus savans ont été assez hardis pour
ıvancer qu'un enfant, en venant au monde,
ressemble presque à une boule, et que *c'est le
rôle de la nourrice d'aider la nature à lui don-
ner la forme qui lui convient.* Coupez, dirois-je,
plutôt la main imprudente qui ose s'entremet-
tre avec violence dans le travail de la nature.
Si, par la mal-adresse ou l'impatience de la
sage-femme, quelqu'un des membres délicats
de l'enfant se trouve fracturé ou démis, il faut
sans doute y porter immédiatement remède,
et employer les ligatures convenables; mais que
la folie présomptueuse ne prétende pas corriger
ce que la nature a rendu parfait; qu'elle ne se
permette pas non plus de donner de funestes
entraves à ce qui a été formé pour jouir de la
plus grande liberté de mouvement et d'ex-
pansion.

J'ai souvent eu l'occasion d'observer que
l'instinct des brutes est un guide infaillible dans
tout ce qui concerne la conservation de la vie

animale. Les voit-on employer des moyens artificiels pour mouler les membres de leurs petits, ou pour leur donner une forme convenable ? Quoique beaucoup de ceux-ci soient extrêmement délicats en venant au monde, cependant nous ne nous appercevons pas que le défaut de maillots les rende plus foibles ou plus difformes. La nature seroit-elle moins indulgente, moins attentive pour l'espèce humaine ? Non sûrement : mais nous voulons nous charger de son ouvrage, et nous sommes justement punis de notre orgueil et de notre témérité.

Pour mettre ce fait tout à fait hors de question, appelons-en à la conduite des nations qui se rapprochent le plus de l'état de nature. Elles n'ont aucune idée de la nécessité des maillots ou des bandages pour affermir la prétendue foiblesse, ou pour donner une forme convenable aux parties soi-disant difformes de leurs enfans. Elles leur laissent, dès leur naissance, l'entier usage de tous leurs organes ; les sortent en plein air; lavent chaque jour leurs corps à l'eau froide, et ne leur donnent d'autre nourriture, ni d'autre remède que cette liqueur vraiment nutritive, vraiment médicinale, dont la nature a abondamment pourvu les mères;

Cette conduite tend à rendre leurs enfans si forts, si vigoureux, qu'à l'âge où les nôtres sortent foibles et malingres des bras de leur nourrice, les leurs sont en état de se soigner eux-mêmes. Je me réserve de faire quelques remarques sur la conformation parfaite de ces sauvages, dans un chapitre particulier, dans lequel je l'opposerai à la petitesse et à la difformité des nations civilisées.

Au lieu de considérer un enfant à sa naissance comme une boule qu'il est nécessaire d'amener à une forme convenable, soin réservé à la nourrice ou à la sage-femme, je voudrois que ces femmes regardassent son petit corps comme formant un faisceau de tuyaux foibles et remplis de fluides en mouvement continuel, qui ne peuvent être interrompus un moment sans le plus grand danger. Une trop forte compression doit toujours affoiblir et peut quelquefois suspendre, au péril de la vie, l'action du cœur, des poumons, et de tous les organes de la vie. Elle empêche la circulation du sang, et l'égale distribution de la nourriture dans toutes les parties du corps : elle déforme les os qui ont de la souplesse, gêne les forces musculaires, empêche l'accroissement, et rend toute la constitution aussi foible qu'informe.

Et quand même la raison se tairoit à cet égard, quand l'expérience ne nous mettroit pas en garde contre les mauvais effets des bandages et des maillots, l'humanité devroit suffire pour nous empêcher de donner la plus cruelle torture à une créature innocente et sans défense, en mettant son corps délicat dans une véritable presse à l'instant où il vient de sortir d'un premier *confinement*, et en le chargeant de liens pour première marque de notre attachement. J'ai été souvent étonné de l'insensibilité des sages-femmes et des nourrices pour les cris des enfans qu'elles habillent, cris qui cessent rarement avant que toutes les forces de ces infortunés soient épuisées. Loin de sentir la moindre émotion, la moindre pitié, ces femmes sourient ordinairement à ces cris, et cherchent à persuader à la mère, si elle est à portée de les entendre, que leur violence est un sujet de joie, et non pas de chagrin, attendu qu'elle est une preuve de la santé et de la vigueur de l'enfant. J'ai ci-devant expliqué la cause et le but important du premier cri d'un enfant : il sert à établir la respiration et la circulation du sang. La force de ce cri prouve sans doute la force des poumons du nouveau-né; mais tous les cris

ivans sont le langage de la douleur, l'expres-
on énergique de l'irritation et de la souffrance.
vous n'y donnez pas une attention immé-
ate, vous pouvez vous rendre coupable de
eurtre. Qu'on songe au nombre immense
enfans qui meurent de convulsions peu de
mps après leur naissance : on peut être assuré
ue ces convulsions sont plus souvent l'effet
es maillots, des bandages ou de quelque mal
xtérieur, que d'aucune cause interne. J'ai vu
n enfant qui ayant été saisi de convulsions aus-
tôt que la sage-femme l'eut emmailloté, fut
oulagé dès qu'on lui eut ôté les bandages et les
gatures ; un vêtement aisé prévint le retour
es convulsions, et quoique ce moyen ne gué-
sse pas toujours celles qui sont l'effet des habille-
iens serrés, attendu que l'effet peut subsister
près que la cause a été écartée, cependant
est au nombre de ceux qu'il faut employer
our soulager le malade, car il est impossible
ue celui-ci guérisse tant que la cause qui a
onné lieu à la maladie continue d'agir.

Je crois utile d'entrer ici dans un détail aussi
oncis, aussi simple et aussi clair que je le pour-
ai, sur la nature des convulsions, afin d'ap-
rendre aux sages-femmes et aux nourrices à
rémir de cette idée que leur conduite igno-

rante occasionne les plus funestes comme les plus fréquentes maladies qui attaquent les enfans. La tête de ceux-ci étant proportionnellement plus grosse, et leur système nerveux plus étendu que chez les grandes personnes, leurs nerfs sont plus susceptibles d'irritation, et les convulsions sont les conséquences d'une irritation aiguë, de quelque manière qu'elle soit excitée. Le grand Boerhaave pensoit que la plupart des maladies des enfans pouvoient être rangées dans la classe des convulsions. Il est certain que toutes les différentes causes d'incommodité dans un enfant n'occasionnent qu'un même sentiment général et indistinct de peine, qu'il n'a non plus qu'une seule manière d'exprimer : par ses cris; et si on n'y fait pas d'attention, si on ne lui porte pas, si on ne peut pas lui porter du soulagement, la douleur aiguë et que rien n'adoucit se termine ordinairement par une attaque de convulsion. A ces motifs pour s'empresser de faire attention aux cris d'un enfant, j'ajouterai que cela est d'autant plus nécessaire, que ces cris sont presque toujours l'effet de quelque erreur de conduite de la part de la personne qui le soigne.

Je conviens que les convulsions les plus dangereuses sont celles qui proviennent de quelque

éfaut originel dans la structure même du
erveau dont tous les nerfs partent. Mais cet
ccident est rare, quoiqu'il soit incontestable
ue le cerveau a souvent souffert, et que des
onvulsions ont été occasionnées par la main
méraire des sages-femmes qui prétendoient
odeler le crâne des enfans nouveau-nés.
i déjà parlé de cette pratique détestable; je
rai dans un moment quelques nouvelles re-
arques sur sa funeste continuation et sur ses
rribles effets.

Les dents qui percent avec difficulté, une
itation fébrile aux approches de la petite vé-
le, de la rougeole ou des autres éruptions,
nt encore autant de causes de convulsions
ez les enfans. Je suis loin de vouloir blâmer
nourrices pour des maux qu'elles ne peuvent
ter; mais je crois que les symptômes dange-
ux qui accompagnent souvent la dentition
particulier, sont principalement, sinon en-
rement, dus à ce que la manière dont l'enfant
té conduit jusques-là étoit mal entendue et
doit à l'affoiblir; les autres espèces de con-
sions dont je viens de parler cessent aussitôt
l'éruption dont elles peuvent être regardées
nme les précurseurs, est déclarée.

l existe une autre cause de convulsions dont

les sages-femmes et les nourrices se flattent d'être tout à fait innocentes : celles qui occasionnent des douleurs aiguës dans l'estomac et les entrailles des enfans. Mais d'où proviennent-elles? de ce que ces parties sont tenues trop serrées, ou de ce que l'air que respirent les enfans est trop chaud, mal-sain et relâchant; ou bien encore de quelque substance acide qu'on leur a fait prendre sous la forme d'aliment ou de remède, et qui irrite le canal alimentaire. Si l'on a soin de suivre les règles données ci-devant au sujet de l'air, des bains et de la propreté; si l'on ne fait entrer dans le corps de l'enfant rien autre chose que la liqueur pure et salutaire que la nature a destinée pour sa nourriture; si ses langes, au lieu d'être serrés autour de son corps, sont tenus lâches et aisés, on peut être assuré que son estomac et ses entrailles ne seront jamais assez affectés pour causer des convulsions.

La seule partie de l'habillement des enfans ou de ce qui les couvre qu'il peut convenir de serrer un peu, c'est un large morceau de flanelle légère qu'on attache sur leur nombril pour empêcher que la violence de leurs cris puisse le faire ressortir. Mais il faut bien prendre garde de ne pas le trop serrer, parce que non seulement les entrailles en souffriroient,

mais qu'il pourroit en résulter dans quelque autre partie une rupture bien plus dangereuse que l'accident qu'on cherche à prévenir. C'est ce qui arrive dans beaucoup d'occasions semblables où l'on agit avec une connoissance imparfaite des choses ou par préjugés, et où l'empressement qu'on met à prévenir quelque accident de peu d'importance, et à peine possible, occasionne trop souvent des malheurs irréparables. Qu'il me soit donc encore permis de mettre les sages-femmes et les nourrices en garde contre tout ce qui tient à l'ancienne méthode de trop serrer les enfans ; le mal qui en résulte est certain, et le bien ou les avantages qu'elle prétend procurer est imaginaire. Je parle en ce moment de ses mauvais effets immédiats : la compression du corps délicat d'un enfant ; l'effet qu'elle a sur sa peau si tendre qui se trouve écorchée ; l'état pénible de gêne où sont ses petits membres excitent ses cris, et la réunion de toutes ces causes d'irritation nerveuse le jette dans des convulsions. La femme qui peut entendre et voir ces effets de sa propre folie, et qui y persiste encore après qu'on les lui a fait remarquer, ne mérite certainement pas le nom de mère.

Mais il me reste à examiner en détail,

et à condamner la partie la plus blâmable de la conduite ordinaire des sages-femmes et des nourrices. Ce n'est pas assez pour elles de conserver la prétention d'*aider la nature*, comme elles disent, pendant le travail, quoiqu'on ait eu raison d'assurer que *la nature dédaigne, abhorre l'assistance;* elles osent vouloir corriger son ouvrage, après la délivrance, et donner à la tête du nouveau-né une forme plus convenable. La sage-femme vous dira que les os non encore endurcis du crâne d'un enfant sont souvent tellement déplacés, tellement comprimés lorsqu'il vient au monde, que sa tête seroit informe et effroyable, si des mains officieuses ne réparoient pas ces défauts. La nourrice aussi a une raison à donner pour prouver qu'elle doit de son côté *aider la nature*. Elle est alarmée en voyant l'endentement imparfait des os de la couronne de la tête, et non seulement elle doit s'efforcer de les rapprocher et de les joindre au moyen des bandages, mais elle croit ne pouvoir tenir la tête de l'enfant trop chaudement couverte, pour empêcher, dit-elle, le pauvre petit de *prendre sa mort*, en exposant à l'air ces parties nues. La difformité est le moindre des maux qui résultent de ces actes du plus étonnant entêtement. Le tissu délicat du cerveau est plus

particulièrement sujet à en être affecté ; et si des convulsions ou d'autres désordres apparens n'en sont pas la suite immédiate, une foiblesse de jugement, une diminution des forces intellectuelles, en est souvent la conséquence, et met en défaut par la suite tous les efforts de la meilleure éducation.

L'ossification ou la dureté progressive des os d'un enfant, principalement de ceux du crâne, est incomplète dans le sein de la mère, afin de favoriser le travail, et de le rendre facile et sûr. Comme ils sont mous et flexibles, ils peuvent être comprimés les uns contre les autres, et même se dépasser sans danger, pour faire prendre à la tête la forme et les dimensions des parties par lesquelles elle doit sortir. Ils ne tarderont pas à reprendre la position qui leur convient, si la main profane d'une sage-femme entêtée, ou d'une nourrice imbécille ne se mêle pas de les y ramener, et si on les abandonne au tendre soin de la nature.

L'ouverture ou l'endentement imparfait des os du crâne provient aussi de la même cause, et a le même but important, qui est de faciliter la naissance de l'enfant. L'action libre de l'air extérieur est alors nécessaire pour affermir et resserrer ces os, pour les unir intimement les

uns aux autres, et former des sutures, afin de défendre suffisamment le cerveau tant contre les coups et les fractures, que contre les rhumes et les fluxions. En tenant cette partie trop chaude et trop comprimée, on va directement contre ces vues bienfaisantes de la nature, et le crâne ne peut plus être qu'un très foible bouclier peu propre à garantir convenablement ce qu'il contient de précieux.

On a souvent cité (1) à l'appui de ces principes, et comme les confirmant, la curieuse distinction faite par Hérodote sur un champ de bataille entre les crânes des Perses et ceux des Egyptiens. Cet historien rapporte qu'ayant visité ce théâtre de carnage où les corps des morts de ces deux nations avoient été séparés, il trouva, en examinant leurs ossemens, que les crânes des Egyptiens étoient si durs que les plus grosses pierres pouvoient à peine les briser, tandis que ceux des Perses étoient si peu épais et si foibles que le plus petit caillou les perçoit aisément. Il donne pour raison de ce fait, que les Egyptiens étoient accoutumés dès leur en-

---

(1) Voyez la lettre de Rousseau à M. Dalembert, sur les spectacles, et le premier livre de l'Emile.

ınce à aller tête nue, tandis que les Perses au
ontraire portoient des tiares épaisses. Ces tiares
essembloient aux lourds turbans, qu'ils portent
ncore, et que quelques voyageurs supposent
tre nécessaires, à cause de l'air du pays. Je crois,
vec Rousseau, que le plus grand nombre des
ıères aura plus d'égard à l'idée de ces voya-
eurs qu'à l'observation du judicieux historien,
t qu'elles s'imagineront que l'air de Perse est
niversel.

Pour répondre à un fol entêtement, à de sots
réjugés, je puis assurer mes lecteurs du sexe,
u'il n'y a pas une partie du corps qui soit dans
cas de souffrir davantage de la chaleur et de
compression que la tête : aucune, en consé-
ıence, qui dût être tenue plus fraîchement, et
oins gênée. Un bonnet fin et léger, retenu
ns être serré par un ruban, devroit être l'uni-
ıe coiffure d'un enfant, depuis l'instant de sa
ıissance jusqu'à ce que ses cheveux garnissent
sez sa tête pour que toute autre défense de-
enne inutile. Dès que la nature lui aura
nné cette coiffure, la meilleure de toutes,
'il n'en porte pas d'autre, même quand on le
t au grand air, à moins que la pluie, une
aleur trop forte ou un froid trop violent,
engagent à lui mettre accidentellement un

chapeau très léger et large. Je dois aussi condamner l'usage des têtières qui tiennent la tête d'un enfant aussi fixe et dépourvue de mouvement que s'il étoit au pilori : comme si l'auteur de notre existence avoit si mal assuré nos têtes qu'elles dussent tomber sans ces précautions dangereuses. Il est étonnant que les femmes s'aveuglent ainsi sur l'importance qu'il y a de laisser la tête en liberté de se mouvoir dans toutes les directions, afin de faciliter l'évacuation des fluides excrétoires qui se portent à la bouche.

Il est inutile d'entrer dans des détails minutieux relativement aux autres parties de l'habillement des enfans. Toute nourrice qui a le moindre jugement et un peu de docilité, saisira aisément l'esprit de mes raisonnemens précédens sur ce sujet, et elle aura pour la règle suivante, et pour les observations, aussi simples qu'elles sont humaines, dont l'accompagne l'écrivain qui la donne, les égards qu'elle mérite. On découvre, dit cet auteur (1), une tendresse raisonnée dans la légèreté, la simplicité et l'aisance avec lesquelles sont faits les vêtemens des enfans. S'ils sont assez légers pour n'occasionner qu'une chaleur con-

(1) Rousseau, Emile, liv. I.

venable, ils ne les surchargeront point, et ne diminueront jamais leurs forces; s'ils sont simples, ils pourront être mis promptement et avec facilité, ce qui préviendra bien des cris et des pleurs, objet d'une extrême importance; enfin s'ils sont larges et aisés, ils laisseront la liberté entière de remuer et d'étendre ces membres délicats qui ont été long-temps collés les uns sur les autres, et le corps pourra prendre son entière croissance et tout son développement.

J'ai dit précédemment que la nourrice devoit avoir toujours un linge doux et chaud pour y envelopper l'enfant au sortir du bain; il faut l'y tenir au moins pendant dix minutes en le remuant légèrement, et l'habiller ensuite. On a bientôt attaché un morceau de fine flanelle sur le nombril, et passé une chemise de toile ou de coton, un cotillon de flanelle, et un fourreau de toile ou de coton: les endroits qui demandent à être attachés doivent l'être avec des cordons, et jamais avec des épingles dont l'usage est très dangereux: leurs piquures, leurs écorchures occasionnent beaucoup d'irritation; et je crois que l'exemple cité dans ma *Médecine domestique*, n'est rien moins que singulier ou extraordinaire; je parle du cas de cet enfant qui mourut d'attaques de convulsions, et dans

le corps duquel on trouva des épingles qui y étoient entrées de plus d'un demi-pouce, et qui très vraisemblablement avoient été la cause des convulsions.

Aucune partie de l'habillement d'un enfant ne devroit tomber à plus de deux pouces plus bas que ses pieds : des robes et des cotillons longs ne servent qu'à cacher le peu de soin que la nourrice apporte à la propreté, et sont même à cet égard très peu convenables et très gênans. Les vêtemens de nuit devroient être aussi beaucoup plus légers que ceux du jour, et cela par un soin bien entendu pour l'enfant qu'il convient d'entretenir à peu près dans une chaleur égale, soit quand il est au lit, soit quand il est levé. Il faut aussi enlever sans retard toute impureté, toute humidité, et avoir soin de changer fréquemment les parties de l'habillement qui, adhérant à la peau, se chargent sans cesse de la matière de la transpiration : il est même à desirer qu'aucune partie de l'habillement ne serve plusieurs jours de suite. Point de recherche dans la parure, mais que l'enfant soit toujours propre et sec.

Je voudrois en terminant ici mes observations sur l'habillement des enfans nouveau-

s, n'avoir pas à craindre une plus forte op-
sition aux règles que j'ai prescrites, de la
rt de la mode, que de celle de la folie, de
gnorance ou du préjugé. Le ridicule peut
rriger la folie de ses erreurs; on parvient à
struire l'ignorance; l'obstination des préjugés
ut même être vaincue par la force du raison-
ment. Mais la mode brave les efforts com-
nés du ridicule et de la raison; la seule chance
vorable qu'elle offre, c'est qu'étant aussi fri-
le qu'impérieuse, elle peut dans ses caprices
rencontrer quelquefois avec les principes du
ai goût, et réunir l'aisance à l'élégance dans
abillement. C'est ce qui est très heureuse-
ent arrivé relativement à quelques-uns des
ticles les plus désagréables, les plus fatigans,
plus difformes de la parure des femmes : je
ux dire les souliers à talons hauts, et les
rps de baleine qui, je l'espère, ne reparoî-
ont jamais.

Mais quoique la mode ait porté dans ces der-
ers temps l'ajustement de nos belles compa-
otes presque à l'extrême opposé, celui de la
dité, cependant elle ne conserve que trop
la méthode absurde et cruelle de tenir
enfans et les jeunes gens serrés dans leurs
temens, tandis que l'accroissement de leur

corps délicat exige que leur habillement soit aisé et laisse tous leurs membres libres. Il est bien vrai que nous ne voyons plus, comme cela n'étoit jadis que trop commun, une mère étendre sa fille sur un tapis, poser un pied sur le dos de la pauvre créature, et casser une demi-douzaine de lacets pour serrer son corps, et lui donner une taille fine. Mais l'absurdité de cet usage n'a éprouvé d'autre altération que dans le changement des corps contre des bandages diagonaux, ou des rubans serrés sur la poitrine et les épaules, avec une extrême violence, dont l'effet est d'occasionner une proéminence forcée sur le devant, un enfoncement hideux par-derrière, et une désagréable roideur dans les bras ainsi à la gêne. C'est pourtant ce qu'on nomme de la grace et de l'élégance. Ainsi enchaînée, une malheureuse fille ne trouve aucun avantage à ce que les presses de baleine ne soient plus à la mode, et elle éprouve *que des liens de soie peuvent serrer aussi fort.*

La poitrine et les épaules ne sont pas les seules parties que l'on garotte de cette manière. Il est rare que le cou des jeunes personnes soit exempt de quelque ligature, dont l'effet nécessaire est d'empêcher le sang de se porter à la tête, et d'en revenir librement. Les rubans ou

autres moyens employés pour attacher les
ıts au dessus du coude ; les bracelets qui or-
ıt les poignets, les jarretières fixées au des-
ou au dessous du genou, semblent imaginés
ıt exprès pour gêner la circulation aux ex-
mités supérieures et inférieures. Les doigts
pieds, dont le mouvement est aussi libre
ıs l'enfance que celui des doigts des mains,
t de bonne heure comprimés les uns contre
autres pour empêcher les demoiselles d'avoir
trop grand pied ; et ce n'est pas encore assez,
aut qu'elles mettent leurs pieds dans des for-
s de bois, afin de les tourner en dehors, et
a lorsqu'on a commencé par détruire dans
doigts toute faculté de se mouvoir !

Les garçons, il est vrai, sont exempts de
elques-uns de ces bandages : mais ils sont
ımis, avec leurs habits étroits à la hussarde,
ne compression générale tout aussi perni-
use. Les mères insensées sont impatientes
hâter le moment où elles leur feront quitter
rs larges fourreaux, pour qu'ils ressemblent
ıtôt à de petits hommes, ce qui est souvent
ıse qu'ils ressemblent beaucoup plus à des
ges. Il est réellement étonnant que la santé
le développement d'un enfant puissent être
si follement sacrifiés à l'envie de lui donner

cet air de légèreté qu'exige la mode. La nature ne demande dans le vêtement que de l'aisance et une chaleur agréable. La société, en se civilisant, y joint la décence et l'élégance. Le faux goût vient enfin, et mécontent de la simplicité et de la beauté naturelles, il leur substitue une parure bizarre, et des ornemens incommodes. La route qui conduit à la réforme est unie et facile, lorsqu'on a le courage de secouer la tyrannie de la mode, et de consulter sa propre raison et ses propres sentimens. Les mères qui s'en sentiront assez pour cela, ne trouveront pas les détails suivans sans intérêt.

Je me suis assez étendu sur l'habillement qui convient aux enfans. Il ne demande guère d'autre changement pendant les cinq ou six premières années, que de raccourcir les cotillons et les fourreaux lorsque les enfans commencent à marcher, et de leur donner bientôt après des souliers aisés, faits sur la forme naturelle de leur pied, ni trop larges, pour qu'ils ne gauchissent pas en marchant, ni assez étroits pour gêner le mouvement, causer une douleur actuelle, et préparer des maux plus considérables pour l'avenir. Si l'on prenoit cette dernière précaution dans tout le cours de la vie, on préviendroit non seulement les cors au pied et

les douleurs occasionnées par les ongles qui entrent dans la chair, mais encore plusieurs maladies très pénibles qu'on doit attribuer à l'étroite compression des doigts, et à la suspension de la circulation dans les pieds. Un soulier bien fait a le double avantage de garantir le pied contre les accidens extérieurs, parmi lesquels il faut comprendre le froid et l'humidité, et d'en conserver la propreté. Mais lorsque l'on sacrifie ce qui est commode à ce qui est à la mode, il ne peut pas être étonnant qu'on rencontre un si grand nombre d'impotens, victimes de leurs propres folies. Quelque différence que l'on juge nécessaire de mettre dans la matière dont on fait les souliers suivant l'âge de celui qui doit s'en servir, l'espèce d'exercice, la saison ou la nature du sol pour lesquels ils sont destinés, on ne doit jamais perdre de vue ce grand principe, qu'il faut les porter aisés et adaptés à la forme du pied; la direction différente des doigts dans chaque pied rend convenable une différence correspondante dans la forme de chaque soulier, et on ne devroit jamais quand ils sont faits convenablement les changer de pied. On dira, je le sais, que les souliers ainsi faits seront un peu bossus, et qu'ils s'useront plus facilement d'un côté; une considération

aussi peu importante ne peut entrer en comparaison avec l'aisance et la santé.

Comme il est essentiel de tenir les pieds des enfans toujours propres, secs et chauds, il conviendroit de leur faire porter des chaussures de flanelle ou de laine tricotée, lorsqu'il fait froid ou que le temps est humide. Indépendamment des autres avantages de cet usage, on trouvera qu'il est un des meilleurs préservatifs contre les engelures sur-tout, si au lieu de permettre aux enfans de s'approcher du feu lorsqu'ils ont froid, on les habitue à se réchauffer en prenant de l'exercice. Les chaussons devroient être faits sur la forme du pied, ainsi que les souliers, et s'y coller de toutes parts sans trop les serrer. Trop courts ou trop étroits, ils auroient l'inconvénient que j'ai déjà fait remarquer, tandis que s'ils étoient trop larges et qu'ils fissent des plis dans les souliers, ils irriteroient et écorcheroient la peau. Il seroit de plus à souhaiter que les chaussons et les pieds des bas eussent des doigts comme ceux qu'on fait aux gants, afin d'absorber la matière de la transpiration entre les doigts des pieds, et de prévenir l'effet aussi mal-sain que désagréable qu'elle occasionne en s'y fixant : la peine qu'il pourroit y avoir à envelopper ainsi convena-

blement les doigts des pieds comme on fait ceux des mains, ne sera sûrement pas alléguée comme une objection importante par des personnes qui, dans mille circonstances, ne craignent pas de prendre des peines infinies pour adapter leur habillement aux modes les plus incommodes et les plus mal-saines.

Je permets aux grandes personnes d'être aussi folles qu'elles le veulent dans la manière dont elles couvrent leurs pieds et leurs jambes, et dont elles s'y prennent pour disposer d'avance ces parties aux rhumatismes, à l'hydropisie et à une foule d'autres infirmités. Mais c'est le comble de la cruauté de laisser souffrir les enfans par l'ignorance, la folie ou la négligence de leurs parens. J'insisterai sur l'importance des bas et des chaussons de laine, lorsqu'on jugera qu'il est temps d'ajouter cet article à l'habillement des enfans. Les bas de soie, de coton ou de fil sont loin d'être aussi propres à favoriser la transpiration des extrémités inférieures, et le mouvement des fluides dans les parties supérieures. Ils sont même nuisibles en cas de sueur, soit causée par l'exercice, soit due à la constitution naturelle de l'individu. Au lieu de permettre à cette sécrétion désagréable de s'échapper, ainsi que

le font les bas de laine, ils la retiennent en contact avec la peau, augmentent sa tendance à la putréfaction, et non seulement arrêtent toute transpiration, mais font réabsorber une partie de la matière qui étoit déjà sortie. Les bas de laine peuvent se porter plus légers ou plus épais, suivant la saison; et si, lorsque les enfans des deux sexes sont devenus grands, on juge indispensable de les faire paroître avec plus d'élégance, on peut, pour satisfaire la vanité des parens, leur faire porter une paire de bas de soie par-dessus ceux de laine. Au lieu de jarretières dont j'ai fait remarquer l'inconvénient, on peut aisément arrêter les bas au moyen de bretelles fixées à la ceinture qui entre dans l'habillement des deux sexes.

Mes remarques précédentes au sujet des habits étroits à la hussarde que portent les petits garçons, que l'on devroit tenir beaucoup plus long-temps en robe, et sur les ligatures diagonales avec lesquelles on met les demoiselles à la gêne, en les rendant difformes, me dispensent de toutes nouvelles observations sur la nécessité de consulter toujours l'aisance dans la forme des habits des deux sexes. Mais je crois nécessaire de dire quelque chose relativement aux changemens que peuvent exiger

les différentes saisons. J'ai entendu faire des rai-
sonnemens plausibles en faveur d'une unifor-
mité d'habillement en tous les temps, et l'on a
cité l'exemple du grand Newton (1), pour nous
ngager à porter, ainsi que lui, du camelot en
yver comme en été. Mais quoique cet illustre
hilosophe se soit immortalisé par ses étonnantes
écouvertes, cependant sa vie naturelle n'a pas
eaucoup excédé la durée ordinaire de 70 ans.
n ne peut donc pas le citer comme un exem-
le remarquable de longévité ; et quand même
auroit vécu beaucoup plus long-temps, le
ombre de ses années auroit dû être attribué,
vec plus de raison, à sa tempérance, son ré-
me régulier, la douceur habituelle de son
ractère, et au plaisir exquis que ses heureuses
écouvertes devoient lui donner, qu'à sa cons-
nce invariable dans la manière de s'habiller.

Ce n'est pas manquer au respect dû au
and Newton, que de regarder la nature
mme un guide moins sujet à tromper que
elque philosophe que ce soit. Voyez avec
elle attention elle varie la manière dont elle
uvre les animaux suivant la température du
mat qu'ils habitent, et la différence des sai-

---

1) Emile, liv. II.

sons! Leurs poils sont plus longs et plus épais dans les pays froids que dans les chauds, et ils deviennent plus chauds et croissent sensiblement à l'approche de l'hyver, dans les deux régions du nord. Le soin qu'elle prend des oiseaux se montre dans l'instinct qui les porte à prévenir les rigueurs de l'hyver, et à voler vers des contrées plus tempérées. Les hommes n'ont pas sans doute autant de facilité que les oiseaux de passage pour changer de demeure, suivant les saisons; mais ils peuvent profiter de l'exemple que leur donne la nature bienfaisante dans le soin qu'elle a des autres animaux, et se régler dans leur manière de s'habiller sur les changemens sensibles de saison et de temps.

Il ne faut pas supposer que je veuille recommander ces modes périodiques pour les vêtemens qui sont réglées sur les almanachs. Elles ne sauroient convenir à un climat tel que le nôtre où le temps est si variable, où la fin de l'automne est souvent rigoureuse, et duquel, non seulement au printemps, mais encore après que l'été a commencé, on peut dire avec le poëte des Saisons :

On y revoit souvent l'hyver et ses orages;
L'air est vif et piquant : de rapides nuages,
Aux regards des mortels cachant l'astre du jour,
Attristent de nouveau le terrestre séjour.

Je suis encore moins porté à conseiller une ttention ridicule au moindre changement dans 'air et dans le temps indiqué par les baromè- res et les thermomètres. Nos sens n'ont pas esoin du secours des instrumens de physique our nous donner à cet égard tous les avis né- essaires, et ce n'est que dans le cas de passages rès marqués du chaud au froid ou du froid au haud, qu'ils nous engageront à prévenir tout anger, en nous habillant suivant que la cir- onstance le demande. Un nuage qui passe, un éger soufle de vent suffisent sans doute pour ffecter un être dont la constitution est délicate nerveuse ; mais les règles que je donne sont estinées pour des enfans robustes, habitués à rendre un bain froid chaque jour, et ainsi réparés à supporter, sans incommodité et sans nger, toutes les légères variations qui peu- nt avoir lieu dans la journée. Il ne faut ce- endant pas exposer ces derniers à l'action trop ve du froid de l'hyver, dans des vêtemens gers de coton, ni les étouffer dans ceux de ne au milieu des chaleurs brûlantes de l'été. s deux espèces d'étoffe, que l'on fabrique en ngleterre avec un grand degré de perfection, nt très bien appropriées aux différentes sai- ns. Mais je dois observer que le linge fin est

ce qu'il convient mieux de porter immédiatement sur la peau dans toutes les parties, excepté les pieds et les jambes, et cela par les raisons que j'ai déjà données. Il favorise suffisamment la chaleur interne, sans l'exciter plus qu'il ne faut, sans frottement désagréable. Des infirmités particulières ou un défaut de transpiration naturel à la vieillesse, peuvent indiquer le besoin des flanelles ou des peaux. Mais le linge convient mieux dans la jeunesse, et d'ailleurs on le tient aisément propre.

Les parties supérieures du corps humain ne demandent pas à être très couvertes. La nature prend soin de la tête, de sorte que même le bonnet léger dont j'ai conseillé l'usage pour un enfant nouveau-né, devient entièrement inutile, soit de jour, soit de nuit, au bout de trois ou quatre mois. Lorsqu'on sort les enfans au grand air, ainsi que j'ai engagé à le faire, on peut les couvrir avec un chapeau de paille ou de castor léger et aisé. Si l'on veut soulager agréablement les yeux, et prévenir les effets dangereux d'une lumière trop vive, on fera teindre en vert la partie inférieure des bords du chapeau. Le noir ou les couleurs vives que les dames emploient quelquefois pour leurs bonnets ou leurs chapeaux, peuvent donner, pour

le moment, une fraîcheur apparente, mais l'éclat brillant des dernières doit affoiblir beaucoup la vue.

On ne devroit jamais couvrir le cou des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe. Elles peuvent lorsqu'elles deviennent grandes, et pour ne pas se faire taxer de singularité, paroître se conformer un peu à la mode, mais bien se garder de gêner la circulation du sang dans cette partie délicate. Rien ne devroit être capable d'engager une femme à porter un collier étroit, et les hommes ne devroient ni serrer leurs cols, ni rien mettre de roide dans leurs cravattes, par une folle soumission au caprice du jour : il suffit même que l'on tienne le cou très chaud sans le serrer beaucoup, pour augmenter sa délicatesse ou plutôt sa sensibilité, et l'exposer aux inconvéniens du froid pour peu qu'on le laisse découvert.

Les manches des robes et des habits doivent être larges, afin que le mouvement des bras soit parfaitement libre et sans aucune gêne. Quoique l'usage des gants soit inutile, excepté lorsqu'il fait très froid, je ne trouve pas de raison assez décisive pour les interdire, pourvu toutefois qu'on les mette facilement, et qu'ils soient faits de matières poreuses qui facilitent

l'évaporation de la transpiration, ce à quoi la peau dont on les fait souvent est de toutes les substances la moins convenable.

Je terminerai ces observations sur l'habillement, en transcrivant le tableau que j'ai donné dans ma *Médecine domestique*, des absurdités à la mode. Si je renvoie quelquefois à cet ouvrage, ou si j'en extrais quelques remarques, ce n'est pas par une tendresse exagérée pour mes propres observations ; mais comme quelques-uns des points que j'y ai traités le sont dans celui-ci avec plus d'étendue, ce seroit avoir une fausse délicatesse que de supprimer rien de ce qui peut être maintenant utile et à propos, quoiqu'il se soit déjà présenté à mon idée en écrivant l'autre livre.

Après avoir applaudi à l'attention qu'ont eu les judicieuses réformatrices de l'habillement des femmes pour la santé, la simplicité et la véritable élégance, je témoignois quelque regret de ne pouvoir pas donner les mêmes éloges à mon propre sexe. « Un goût affecté pour ce qu'on nomme la tournure militaire, semble, observois-je, avoir converti l'habillement entier des hommes en un appareil de ligatures et de bandages : leur chapeau est aussi étroit que si on avoit eu l'intention d'en faire un casque

ntique, ou qu'on l'eût destiné à braver la
reur d'un ouragan; et comme sa forme n'est
ullement adaptée à la forme naturelle de la
ête, il est indispensable qu'avant de prendre
elle de ce nouveau moule, il occasionne pen-
ant long-temps une compression inégale et
énible. Le cou est serré avec une roideur
ncore plus extraordinaire, et ses mouvemens
xtérieurs et la circulation du sang qui y passe
ntérieurement, sont également gênés et obs-
rués. Les boutons, les éruptions sur la figure,
s maux de tête, les apoplexies, les morts su-
ites n'ont souvent pas d'autre cause, et si nous
onsidérons ces effets sous un autre point de
ue, nous cesserons d'être étonnés s'il y a par
is quelque déraison dans la conduite ou le
ngage de gens qui prennent tant de peine
our intercepter toute communication entre la
te et le cœur ».

« Il n'est pas moins mal entendu, ajoutois-je,
porter les autres parties de l'habillement
op serrées. Des manches étroites gênent beau-
up l'action musculaire des bras. Le gilet peut
bon droit dans sa forme actuelle, être appelé
roit, et il est dans beaucoup de cas sans doute,
ndication d'un dérangement d'esprit. Les poi-
ets et les genoux, les derniers sur-tout, sont

attachés avec des cordons, ou boutonnés étroitement; et les jambes qui exigent la plus entière liberté de mouvement, sont à la presse dans des étuis de cuir, comme si l'on vouloit faire naître l'idée que celui qui porte ces étuis monte quelquefois à cheval. Pour combler le tout, et afin que les pieds soient aussi à la gêne que la tête, si l'on porte des souliers, on ne consulte jamais la forme du pied, ni la tension facile des doigts; c'est la mode qui règle la forme des souliers; quelquefois ils sont carrés au bout, plus souvent on les termine en pointe, mais toujours ils sont faits de manière à produire des durillons, des cors sensibles et douloureux, indicateurs de tous les changemens de temps. J'ai si long-temps vainement employé le raisonnement sérieux à ce sujet, que je me suis habitué à n'en plus faire qu'une plaisanterie; et lorsque je rencontre de ces personnes ainsi déguisées, et dont les mouvemens et l'apparence sont réellement extraordinaires, je ne puis m'empêcher de penser avec Shakespear, « qu'elles peuvent bien être l'ouvrage de quelque *journalier de la nature*, mais un mauvais ouvrage, puisqu'elles sont aussi une affreuse imitation de l'espèce humaine ».

SECTION QUATRIÈME.

)u mal que fait aux Enfans l'usage prématuré et inutile des drogues.

De toutes les absurdités qui prévalent dans manière de traiter les enfans nouveau-nés, n'en est aucune qui répugne autant au bon ns, que l'extravagance de les purger avant leur faire prendre de la nourriture; à peine commencent à respirer qu'on les force à valer quelque potion purgative, et leur estoac ainsi que leurs entrailles sont mis de cette anière dans un état d'irritation tout à fait ntre nature. Je me suis souvent étonné qu'on t pu se persuader que la première chose à nner à un enfant dût être des drogues; mais rès y avoir bien réfléchi, j'ai vu que cette inion est l'effet de connoissances superfilles. Plus j'ai examiné ce point, et plus j'ai é frappé de la vérité de cette observation du ilosophe de Genève: que *l'ignorance n'a mais fait de mal*, que *l'erreur seule est funste*, et qu'enfin *nous n'errons pas dans les oses que nous reconnoissons ignorer, mais ns celles que nous croyons savoir.* Commenr par purger un enfant qui vient de naître,

c'est donner une preuve bien forte des erreurs auxquelles entraîne un faux savoir.

Il n'entreroit jamais dans l'esprit de personnes auxquelles la science médicale seroit entièrement étrangère, qu'il faut faire précéder par des évacuations la première nourriture que doit prendre un nouveau-né. Mais une légère teinture d'instruction en médecine a fait naître l'idée de nettoyer les premières voies le plutôt possible, afin d'évacuer la matière noire, visqueuse, et comme sirupeuse qui est contenue dans les intestins d'un enfant nouveau-né. L'erreur d'une semblable opinion ne peut être apperçue, que par celui qui est en état d'examiner ce sujet avec plus d'exactitude et d'étendue.

Et d'abord, le *méconium*, comme on l'appelle, s'évacue peu de temps après la naissance, sans autre secours que le simple effort de la nature. Lorsque cela n'a pas lieu, à coup sûr le lait de la mère qui est alors aqueux, peu substantiel, et purgatif, a tout l'effet desirable. Supposeroit-on qu'il est quelque préparation chimique qui égaleroit celle-là? ou bien s'imagineroit-on que le *méconium*, retenu pendant quelques heures, pourroit faire la moitié autant de mal que les huiles, les sirops, et les

rogues âcres ou indigestes? Mais il a suffi que
s sages-femmes ou les nourrices aient en-
ndu des médecins qui n'y entendoient guère
lus qu'elles, prescrire des apéritifs pour faire
vacuer les restes du *méconium*. La science ima-
inaire qu'elles ont ainsi acquise, flattoit trop
ur vanité pour qu'elles n'en fissent pas parade
1 toute occasion : et de pauvres enfans ont
uffert de cruels tourmens, parce que leurs
ges-femmes ont eu le desir de montrer leur
rofonde habileté en médecine.

Un de mes amis intimes m'envoya un jour
hercher pour voir un enfant nouveau-né qui
aroissoit souffrir beaucoup. Je découvris aisé-
ent que quelque médecine donnée mal à
ropos lui occasionnoit le mal de ventre : la
ge-femme étoit présente, et je lui remontrai
ombien il étoit imprudent de hasarder des
mèdes avec la constitution délicate d'un en-
nt. « Bon dieu, docteur, me répondit-elle
un ton de surprise, et plein de suffisance, je
lui ai pas donné autre chose que la méde-
ne propre à lui faire évacuer l'*économie* ».
aurais ri peut-être de son affectation à em-
oyer les termes de médecine, et de la ridi-
ile tentative qu'elle faisoit pour retenir le
ot de *méconium*; mais le mal sérieux dont

elle étoit cause, m'ôta toute idée de plaisanterie ; je la réprimandai vivement, et la fis rougir de honte en lui disant qu'il étoit aussi facile de donner du poison pour médecine, que de se servir du mot *économie* pour celui de *méconium*. La folle présomption peut conduire à l'une et à l'autre sottise.

Mais dans des cas semblables, il ne faut pas, ainsi que je l'ai déjà dit, jeter tout le blâme sur les sages-femmes et les nourrices : les médecins eux mêmes ont fait trop peu d'attention au traitement médical qui convient aux enfans, et leurs connoissances superficielles sur ce sujet important, ont accrédité des erreurs qui ont les conséquences les plus funestes. J'ai entendu dire un jour à un médecin très célèbre, qu'il avoit rencontré dans sa pratique le cas d'un enfant qui n'avoit évacué le *méconium* que trois mois après sa naissance, et encore au moyen de fort purgatifs drastiques. Quoiqu'un des premiers anatomistes de l'Europe, il s'étoit laissé tromper par la couleur noire des selles de l'enfant, parce que, manquant d'observations pratiques et d'expérience, il ne pouvoit attribuer la couleur des selles qu'au reste prétendu de *méconium* qu'elles contenoient. Il n'y a rien de si absurde, dit un ancien écrivain,

ui n'ait été avancé par quelque philosophe. suis fâché d'ajouter que cette assertion peut re appliquée avec encore plus de vérité aux ofesseurs en médecine.

Il n'y auroit pas grand mal encore, si l'idée u'il est nécessaire de purger les enfans, se bornit à leur faire prendre une potion apéritive ur évacuer le *méconium*. Malheureusement rreur commise à leur naissance, se renoulle et se répète souvent, et cesse rarement trement qu'avec la vie de la pauvre créature. faut des opiats pour le faire dormir; des rminatifs pour chasser ses vents ou guérir les nchées qu'il éprouve; des laxatifs, des émées pour nettoyer son estomac; enfin des lliers de remèdes inutiles ou dangereux pour érir des maladies qui sont uniquement l'effet la mauvaise méthode de nourrir, et pour quelles il n'y a d'autre remède qu'une réme complète à cet égard.

Lorsqu'un homme de l'art est appelé pour nner ses soins à un enfant, son premier der est de s'informer de la conduite de la nour, et si elle est défectueuse, de la rectifier. est rare qu'il ait besoin de rien prescrire de s. La plus grande des erreurs, c'est de supser que les fautes des nourrices puissent so

réparer avec des drogues. Les remèdes, quel que habile que soit celui qui les administre ne peuvent pas tenir lieu des soins entendu d'une bonne nourrice; et lorsqu'ils sont donn sans intelligence, ce qui, je le crains, n'arriv que trop souvent, ils doivent faire beaucou de mal. Les faits suivans mettront cette matièr dans tout son jour.

Lorsque je me chargeai, il y a environ qua rante ans, d'une partie considérable de l'hô pital des Enfans-Trouvés d'Ackworth dans l comté d'Yorck, je trouvai que les enfans e nourrice avoient été jusque-là soignés par d apothicaires de campagne, qui, assurés qu leurs drogues seroient payées, les distribuoien toujours d'une main très libérale. Tous l buffets, toutes les tablettes de la maison étoien chargés de fioles et de vases de drogues. Ains traités, il mouroit chaque année la moitié d enfans. Comme il étoit évident pour moi qu'un aussi grande mortalité n'étoit pas naturelle, j m'attachai à persuader aux gouverneurs qu les enfans n'avoient que rarement, ou mêm jamais, besoin de drogues, et que s'ils étoien soignés convenablement, ils se porteroient bien Un nouveau réglement eut lieu. Il fut défend aux nourrices, sous peine d'être responsabl

les suites, de donner aucune drogue aux nfans sans mon ordonnance, et on leur coneilla d'avoir plus de confiance dans leur exacitude à remplir leurs devoirs que dans les oses de médecine. Il en résulta que la déense en drogues ne s'éleva pas à la centième artie de celle qu'on faisoit auparavant, et u'il ne mourut pas plus d'un enfant sur cinuante annuellement; il est rare qu'on ait occasion de faire une expérience aussi en rand. J'avois à cette époque la surintendance 'un nombre immense d'enfans répandus dans n pays aussi sain que beau, et où les nources trouvoient qu'il étoit de leur intérêt de conformer en tout à mes avis; en effet, la oindre négligence, à cet égard, leur faisoit erdre leur occupation. L'heureux résultat de plan n'a laissé aucun doute sur sa bonté. 'est la théorie vérifiée par la pratique.

Un peu de réflexion suffit pour convaincre n observateur attentif de la nature, qu'elle a destinés les nouveau-nés dans aucune pèce à être élevés à l'aide de la médecine. mais on ne voit à cet égard se tromper les tres animaux qui n'ont de guide que l'insnct. Mais l'homme qui veut en toutes choses re la créature de l'art, se laisse égarer par

lui. J'ai vu fréquemment des exemples de familles qui, ayant perdu tous leurs enfans, lorsqu'elles s'étoient confiées à la médecine, et qu'elles avoient employé la faculté, rendues sages par désespoir, et considérant que leur enfant ne pouvoit que mourir, avoient totalement rejeté l'usage des remèdes, et depuis lors n'avoient pas vu périr un seul enfant. Si l'on veut prendre une idée plus générale des effets de ces deux différentes méthodes de traitement, on n'a qu'à voir ce qui se passe dans cette partie de l'île (North Britain) où je suis né; le peuple y a une forte et très juste aversion contre l'usage de droguer les enfans, et sa conduite sensée est récompensée dans une postérité nombreuse et saine. Mais les infirmités, les maladies, la mort s'introduisent avec le médecin dans les maisons de parens d'un rang plus élevé: et comme on voit souvent les enfans de ceux-ci ne pas profiter, « il ne faut pas s'en étonner, dit-on communément dans le pays, on a fait prendre des drogues aux pauvres créatures ».

Il est sans doute possible qu'il se rencontre des cas où l'usage des remèdes se trouve justifié; mais c'est ce qui arrive très rarement quand les enfans sont soignés convenablement;

moins que les innocentes créatures ne doi-
ent la foiblesse de leur tempérament à la
nstitution énervée de leurs parens ; je vais
lus loin, et je soutiens que lors même que
usage fréquent ou continué des remèdes est
gé nécessaire, un enfant dont l'existence
t conservée par leur moyen a peu de motifs
ur remercier ses parens de ce qu'ils l'empê-
ent de mourir ; s'il existe, c'est pour être à
arge à la société, et il ne jouit jamais assez
la vie pour que la possession puisse en être
gardée comme un bonheur pour lui. Dans
is les autres cas d'indisposition légère ou
identelle, je n'hésite pas à dire que mon
nion positive est que les médecines font vingt
s du mal pour une seule qu'elles font du bien.
Un auteur moderne qui a écrit sur la ma-
re de conduire les enfans, Nelson, pense
il est malheureux qu'on ne puisse que ra-
ient les engager sans contrainte à prendre
decine ; mais lorsque je considère le nombre
sque infini de jeunes victimes des méde-
s, loin de m'affliger de cette répugnance,
i'en réjouis au contraire, pleinement con-
icu que si les enfans n'en avoient aucune
valer les drogues, on en perdroit un bien
grand nombre encore. Je sais que l'usage

de beaucoup de mères est de placer leurs enfans sur le dos, de lui boucher le nez, et de faire descendre ensuite par force la médecine dans son gosier; c'est ajouter le danger de les suffoquer à la certitude de les dégoûter, au hasard du mal que peut leur faire une potion trop souvent dangereuse par sa propre nature, les tromperies ou les caresses qu'on emploie aussi dans ce cas avec les enfans sont presque aussi mauvaises. Dire à un enfant que s'il prend médecine il aura une récompense, c'est lui apprendre d'avance que la médecine est désagréable, et on est sûr ensuite qu'il la refusera, quand même on la rendroit agréable au goût. Lorsqu'il est absolument nécessaire de purger un enfant, et cela doit arriver très rarement, ainsi que je l'ai déjà dit, la médecine peut être préparée de manière à faire partie de sa nourriture. De plus, un enfant doit être habitué de bonne heure à ne rien refuser, et dans ce cas il ne refusera pas de prendre médecine; il agira par soumission habituelle à l'autorité, et non par la cruelle impulsion de la force, ou l'attrait dangereux d'une récompense.

Je pourrois indiquer ici plusieurs moyens faciles pour engager les enfans à prendre méde-

ne, si je n'étois pas convaincu qu'ils ne sont
éjà que trop souvent empoisonnés de cette
ianière. Si les remèdes n'occasionnent pas tou-
ours immédiatement des infirmités, des ma-
idies ou la mort, ces maux n'en seront pas
ioins certainement en dernier résultat la con-
équence de ce qu'on aura mis la médecine à
place des soins convenables pour élever les
ifans, et de ce qu'on aura follement supposé
ue les remèdes peuvent tenir lieu de ces soins.
n vain l'art emploie toutes ses ressources, les
lus grands efforts de l'habileté humaine ne
uroient réparer les maux qu'occasionnent
défaut d'air pur, de propreté, du lait d'une
ourrice saine, d'une bonne nourriture, et
l'exercice convenable; la négligence sur
n de ces points essentiels entraîne des maux
réparables, tandis qu'au contraire l'attention
onvenable qu'on y porte prévient toute né-
ssité d'avoir recours à l'aide de la médecine.
[ais les femmes sont tellement portées à
reuver les enfans de potions, que lorsque
i eu occasion d'employer des nourrices dans
a propre famille, ce n'a été que difficile-
ent que j'ai pu les empêcher de faire pren-
e secrètement médecine aux enfans; cet
cemple engagera, je l'espère, les pères à

faire usage de la plus grande surveillance et de toute leur autorité en pareille circonstance.

De toutes les opinions, celle que j'ai trouvée la plus difficile à détruire dans l'esprit des mères, c'est l'idée que les enfans sont remplis d'humeurs dangereuses, et qu'on ne peut les en débarrasser qu'en les purgeant. Paroît-il une tache sur la peau, aussi-tôt il faut nettoyer leurs intestins pour faire disparoître le bouton dangereux, et pour *adoucir*, comme disent les mères, *le sang* de ces pauvres créatures; elles ne savent guère, et l'on a bien de la peine à le leur persuader, que tous les purgatifs, quelque doucement qu'ils opèrent, dérangent immédiatement l'estomac, affoiblissent sa puissance digestive, vicient les sucs destinés à la solution des alimens, et empêchent ainsi le chyle qui forme le sang d'être préparé comme il faut; c'est le moyen sûr d'engendrer des humeurs nuisibles, au lieu de les chasser, et de corrompre, d'appauvrir la source de la vie, au lieu de la purifier.

Les autres sortes de médecines que les craintes et la sottise des mères ont fait adopter pour les enfans à la mamelle, sont à peu près aussi nuisibles. Si j'avois le temps d'en transcrire le long catalogue, et d'en décrire les effets dans un âge

ussi tendre, on verroit qu'il seroit plus conenable de les appeler des poisons que des reièdes. Elles font toujours du mal, et ne peuent faire aucun bien. On les donne, soit sous des rétextes frivoles, soit pour soulager des maux ausés par la mauvaise manière de nourrir, et ui ne peuvent pas être guéris par les moyens ue fournit l'art. S'en rapporter à la médecine our ce qu'il lui est impossible d'opérer, c'est ggraver le mal d'une première erreur par une rreur plus grande encore; c'est précipiter un ıalheureux enfant dans le tombeau. S'il exisit une loi qui défendit expressément de donner es drogues aux enfans, et qu'on la fît exécuter la rigueur, je suis persuadé qu'elle sauveroit vie à des milliers chaque année dans cette pitale (Londres) seulement. J'ai fait ailleurs ıelques remarques sur la conduite ordinaire s mères de Londres, dont la confiance dans s remèdes n'est nullement diminuée par les euves les plus lamentables, non seulement leur inefficacité, mais encore de leurs fustes conséquences. Sitôt qu'un de leurs enus paroît indisposé ou ne pas profiter assez, qui doit arriver assez souvent quand ils sont mal conduits, elles courent chez l'apothiire. Trop souvent l'honnêteté de celui-ci est

contrariée, ou même son jugement se trouve égaré par son intérêt immédiat. Il vit du débit de ses drogues, et il est rare qu'il se refuse à en envoyer des provisions abondantes dans les maisons où il sait que les parens sont en état de les payer. Les médecines, déguisées sous mille formes différentes, sont substituées aux seuls moyens raisonnables de rétablir la santé d'un enfant, tels qu'un changement nécessaire d'air, de l'exercice, des vêtemens, enfin une diète convenable; le mal commencé par la nourrice est achevé par le médecin, et la mort vient un peu plus tôt, un peu plus tard mettre fin aux souffrances de la malheureuse victime.

Je suis fâché d'avoir à parler des vues intéressées et de la conduite répréhensible des classes inférieures de la faculté; mais le mal est si grand, si justement alarmant, qu'il est impossible de le passer sous silence, et qu'on n'en peut faire mention sans être pénétré d'une profonde indignation. La foiblesse, les craintes des mères, introduisent l'apothicaire, et il faut un effort, dont pas une sur mille n'est capable pour le renvoyer ensuite. Un homme actif et hardi dans cette profession, n'a besoin que de trouver quelques mères timides pour faire sa fortune. Mais malheur

ux pauvres enfans qui, pour faire rouler son
har, doivent, chaque jour, avaler ses dro-
ues! Cependant, tel est le préjugé des mères
ue, sans cela, elles croient leur enfant né-
ligé, et renverront un apothicaire pour en
rendre un autre qui administre des remèdes
'une main plus libérale ou plutôt plus des-
ructive.

Si l'apothicaire est un homme dangereux,
charlatan l'est encore davantage. Cependant,
i à peine connu une seule mère, une seule
ourrice qui n'eût pas le spécifique de quelque
arlatan, et qui n'en fît pas prendre de temps
n temps une dose à son enfant. Au moins si
es spécifiques ressembloient aux colliers ano-
ns, ils ne feroient pas de mal à l'innocente
éature, et ils n'auroient d'autre effet que de
tisfaire la mère, et de lever une contribution
r sa crédulité. Mais ils sont très souvent com-
osés d'ingrédiens actifs qu'on ne devroit ad-
inistrer qu'avec une extrême circonspection.
a plupart de ces remèdes sont des opiats
ès forts, ou des purgatifs dont la nature est
rt différente de l'innocente efficacité des
ntes à dormir debout d'une bonne nourrice.
peuvent calmer, appaiser l'enfant, et le
ettre à son aise pour un temps; mais ils ne

manquent jamais de détruire ses forces digestives, et de causer une foiblesse générale avec toutes les funestes conséquences qui en sont la suite.

Il y a cependant une autre sorte de médecines empiriques qui, quoiqu'elles ne puissent pas, en dernier résultat, tuer plus certainement que les précédentes, sont plus promptes et plus violentes dans leur funeste manière d'agir; je veux parler de ces gâteaux, de ces poudres, et des diverses autres préparations annoncées comme des spécifiques contre les vers. Un enfant paroît pâle, sa mère effrayée croit que les vers en sont la cause. Elle va aussitôt chez le *médecin pour les vers*, et celui-ci donne la dose qu'il administre sans avoir le moindre égard à la délicatesse de la constitution du malade. Tout ce qu'il cherche, c'est d'expulser les vers; il triomphe en faisant parade de son succès, lequel toujours accompagné de grand danger, est quelquefois suivi de la mort. J'ai vu l'exemple d'un specifique de cette espèce qui fit mourir un enfant dans les vingt-quatre heures: mais qu'importoit au charlatan; il avoit vendu sa médecine, et il s'inquiétoit peu du mal qu'elle pouvoit faire dans des cas particuliers.

Je n'en aurois pas tant dit au sujet de cette ndifférence révoltante sur le meurtre, si je l'en avois vu des preuves, et même chez des ersonnes qui prétendoient à la supériorité dans e genre. J'avertis un jour une dame que sa lle étoit sérieusement attaquée de la conomption, et je lui conseillai de l'envoyer à campagne pour prendre l'exercice du cheval, oire du lait d'ânesse, et user d'une diète léère et restaurante. Mais au lieu de suivre mon vis, elle conduisit sa fille à un très célèbre harlatan qui ne tarda pas à la délivrer de toutes s inquiétudes.

Je suis fâché d'être forcé de remarquer ici ue la confiance dans ces vermifuges débités ur des charlatans, n'est pas exclusivement le rtage des personnes crédules du beau sexe; qu'on la rencontre aussi chez des hommes stingués par leur rang et leurs talens. J'ai vu, j'en ai été sincèrement affligé, des attestaons de l'efficacité de quelques-uns de ces reèdes empiriques, signées par des personnes finiment respectables. Je suis bien éloigné de uloir révoquer en doute leur bonne foi; mais rtes, en mettant leur signature à ces papiers, es ne savoient pas ce qu'elles faisoient. Elles oient persuadées qu'elles n'attestoient autre

chose qu'un simple fait, sans se douter que la réalité du fait étoit bien loin d'être à portée de leur jugement et de leurs connoissances. Elles avoient vu donner un remède empirique à un enfant, et celui-ci avoit ensuite rendu des vers. Mais que falloit-il en conclure? Le même effet ne pouvoit-il pas être produit par des poisons très dangereux? et des personnes qui ne connoissoient en aucune manière les ingrédiens dont le vermifuge étoit composé, pouvoient-elles assurer que l'effet qu'on lui attribuoit ne pût pas attaquer la constitution de l'enfant, ou même mettre sa vie en danger? En supposant même qu'en une ou deux circonstances le remède eût produit quelque bien apparent, et aucun mal qu'on pût appercevoir, cela suffiroit-il pour recommander généralement l'usage d'un remède secret quelconque, lorsque des milliers d'enfans qui même n'existent pas encore, peuvent périr victimes du prétendu remède? Ces remarques empêcheront, je l'espère, les hommes qui jouissent de la considération publique, de donner ainsi imprudemment une sorte de sanction aux déceptions possibles du charlatanisme, et elles diminueront en même temps le respect que des individus, ou même le public en général, peuvent avoir pour des témoignages donnés aussi inconsidérément.

Pour résumer maintenant le détail des divers xemples de la foiblesse des mères, j'observerai ue la folie la plus étrange de toutes, et qui n'est as la moins dangereuse, c'est de purger des nfans qui se portent bien, sous le prétexte nsensé de prévenir des maladies. Le printemps t l'automne sont les saisons consacrées à la méecine, dans le calendrier des mères et des nourices. A ces époques, quelque bien portant que oient les enfans, pour les conserver sains et igoureux, on ne manque pas de leur faire rendre une dose ou deux de ce qu'on nomme ne médecine innocente, et on les rend réellenent malades de peur qu'ils ne le deviennent; n affoiblit leur constitution par les funestes noyens qu'on emploie pour la fortifier. J'en ai éjà tant dit sur les mauvaises conséquences ui doivent résulter, dans l'enfance sur-tout, e l'usage des laxatifs, que je crois inutile 'ajouter de nouvelles raisons contre cette praique absurde. Je remarquerai seulement que s médecines, comme les saignées, deviennent ne habitude qu'on ne peut plus quitter imunément : chaque nouvelle médecine ouvre chemin à une autre, jusqu'à ce que les enrailles soient détruites. Il ne faudroit donc amais en administrer que dans le cas de ma-

ladie actuelle, et pour chasser quelque poison plus dangereux qu'elles.

Comme ceci est un point sur lequel on ne peut trop appuyer, je mettrai sous les yeux de mes lecteurs l'opinion de M. Locke sur le même sujet. Elle a un double poids et à cause de son habileté en médecine, et à cause de la précision extraordinaire avec laquelle il raisonne sur tous les sujets. Comme il avoit été élevé pour être médecin, on ne peut le soupçonner, ainsi que quelques philosophes modernes, d'avoir cédé, en écrivant, à l'influence d'aucun préjugé contre la faculté. « *Peut-être*, dit-il, *s'attend-on que je vais indiquer quelques remèdes pour prévenir les maladies :* je n'en connois qu'un seul, et qu'il faut religieusement observer, C'EST DE NE JAMAIS DONNER AUX ENFANS DE MÉDECINE DE PRÉCAUTION. En suivant les conseils que j'ai donnés ci-devant, on préviendra mieux les maladies, je le suppose du moins, que si l'on faisoit prendre aux enfans *des tisanes de dames*, ou des *médecines d'apothicaires*. Ayez soin de soumettre les enfans au régime que j'ai indiqué, autrement, au lieu de prévenir les maladies, vous leur ouvrez la porte. Il ne faut pas même toutes les fois qu'ils ont une légère indisposition, les purger ou appeler le

édecin, si sur-tout celui-ci est un ami des mèdes, qui couvriroit leurs tablettes de fioles rempliroit leurs estomacs de drogues. Il est us sûr *de les abandonner entièrement à la ture*, que de les mettre dans les mains d'un mme qui se hâte d'en venir aux médecines, qui croit que dans les maladies ordinaires enfans doivent être traités autrement que r le régime, ou par une méthode peu diffé- ite de la simple diète; la raison et l'expé- nce s'accordent à me persuader qu'il faut nager le plus possible la tendre constitution enfans, et n'y faire que ce qu'exige la essité des circonstances ».

Ajouter quelque chose, par voie de commen- e ou d'explication, à un langage à la fois si r et si énergique, ce seroit montrer la plus nde foiblesse. C'est assez pour moi de citer autorité si digne de confiance à l'appui de doctrine favorite. Le but principal de cet rage est de faire renoncer à l'usage des re- les dans le premier âge, et de montrer com- it la santé peut être très bien conservée par oins convenables dans la manière d'élever les ins. Il n'y a pas, à ma connoissance, d'autre hode pour prévenir les maladies, que d'être ntif à suivre les régles que j'ai données. Un

enfant accoutumé aux bains froids, et qu'on a laissé jouir entièrement de l'air libre, ne peut être sujét aux fluxions, aux maux d'yeux, aux rhumes et à la toux. Une peau tenue sèche et propre, qui n'est relâchée ni par la chaleur, ni par des impuretés, favorise l'issue des humeurs nuisibles ou superflues, tandis qu'en même temps l'exercice empêche qu'aucun germe de corruption ne s'introduise dans quelque partie du systême. Au lieu de médecine funeste, que votre enfant trouve l'aliment que la nature a préparé pour lui, et soyez sûr que le lait d'une nourrice saine et modérée, ne lui donnera jamais de tranchées et de coliques; il le nourrira sans l'échauffer; sa constitution ne s'altérera point, le mouvement de son sang sera régulier et la surface de son corps se conservera entièrement exempte de boutons et d'éruptions. En vérité je ne connois aucune maladie dont un enfant ne puisse être préservé par une nourrice qui sait le conduire raisonnablement. Les causes qui préparent toutes les maladies des enfans sont la foiblesse de son estomac, et l'irritabilité de son systême nerveux. On y remédie par la méthode que je propose. L'estomac a besoin de nourriture, il faut lui donner celle qui est proportionnée à ses forces, et ne pas le surcharger

er. Il faut aussi éviter, avec le plus grand soin, out ce qui peut irriter les nerfs, ou occasionner es convulsions. Au milieu même de la contaion et des maladies épidémiques, la pureté u tempérament d'un enfant nourri comme il aut, corrige la malignité de la contagion, et ui ôte ses dangers ordinaires.

On trouvera peut-être que la chaleur avec aquelle j'ai recommandé l'inoculation dans un utre ouvrage, contredit un peu la doctrine ue j'établis ici; mais c'est parce qu'il n'y a ue bien peu d'enfans qui soient nourris suivant ma méthode, que je crois utile de les mettre n garde contre tout danger possible de gagner ccidentellement la petite vérole. Il est en outre nportant de pouvoir être maître du temps, u lieu et des circonstances où l'enfant contracte cette maladie. Et d'ailleurs j'ai fait voir, ans ma *Médecine Domestique*, avec quelle facilé et quelle sûreté cette opération peut être aite par les mères et les nourrices, sans le noindre besoin d'aucun conseil et d'aucun ecours de la médecine.

SECTION CINQUIÈME.

De la Nourriture qui convient aux Enfans.

J'ai fait voir suffisamment, je crois, dans la section précédente, combien c'est une dangereuse folie de purger un enfant nouveau-né avant de lui donner de la nourriture; et j'ai fait remarquer de quelle admirable manière les qualités délayantes et légèrement apéritives du lait de la mère remplissent le double but de purger et de nourrir autant qu'il peut être convenable. La nature ne donne et l'art ne peut préparer rien qui puisse être avantageusement substitué à ce fluide délicieux. Le lait acquiert de la consistance, et donne une nourriture plus substantielle à l'enfant à mesure qu'il devient plus capable de la digérer. Ses forces physiques augmentent, ses dents percent ses gencives, et il peut prendre enfin une nourriture plus solide et plus substantielle, et qui demande plus de forces digestives. Ces changemens sont si évidens qu'il est impossible de s'y tromper. On prétendroit en vain les ignorer, et pour peu que l'on s'écarte d'une route si clairement tracée, on en est puni par le mal durable qui en résulte pour la santé. L'enfant

a dû toute sa subsistance et son accroissement
dant qu'il étoit dans le sein de la mère aux
qu'il tiroit de celle-ci, ne peut pas, sans le
grand danger, voir cette manière de se
rrir entièrement changée aussitôt après sa
sance. Il faut qu'il tire encore ses alimens de
ième source; un changement trop brusque
contraire à la nature, seroit une trop forte
uve pour sa constitution délicate.
ai essayé de convaincre les mères, dans la
ie où j'ai parlé de leurs couches, du danger
inent qui résulteroit, pour leur santé, de
oli du plus sacré de leurs devoirs, celui
aiter elles-mêmes leurs enfans. C'est une
gation si fortement imposée par la nature;
ucune femme ne peut impunément né-
r de la remplir, tandis qu'en se conformant
nent à cette loi impérieuse, les mères y
veront la plus douce jouissance dont le
humain soit susceptible. Il n'y a que
qui l'ont éprouvé qui puissent avoir une
des sensations qui accompagnent l'acte de
er à teter; et quant au ravissement qu'é-
ve l'ame d'une tendre mère dans de tels
ens, ils sont au-delà de tout ce qui peut
crire, de tout ce qui peut s'imaginer. Elle
re aussi, de cette manière, l'accomplis-

sement des promesses faites par ceux qui on
le mieux écrit sur ce sujet, savoir : un promp
rétablissement de ses couches, l'assuranc
d'une santé ferme et durable, les jouissance
pures qui sont le partage des époux, la facult
d'engendrer d'autres enfans, l'attachemen
constant de son mari, l'estime et le respect d
public, l'affection, la reconnoissance sincère
des objets de ses tendres soins, et enfin la sa
tisfaction de voir son exemple suivi par s
filles et recommandé par elles à d'autres mère

Quoique je me sois assez étendu sur ce suj
dans la partie de mon ouvrage que je viens d
citer, cependant en l'examinant de nouvea
il me vient d'autres idées qui me persuadent d
plus en plus de son importance. Le public
souvent été amusé par des annonces illusoir
de remèdes universels. Quant à moi, une long
expérience a presque détruit ma confiance da
l'efficacité des spécifiques, même les meilleu
Mais si j'étois consulté sur quelque remè
contre la plus grande partie, non seulem
des maladies, mais encore des vices de la
ciété, je n'en indiquerois pas d'autres que
stricte attention des mères à nourrir ell
mêmes et à élever leurs enfans : « Voulez-v
rendre chacun à ses premiers devoirs, s'éc

oquent Rousseau (1) dans un de ses beaux uvemens d'enthousiasme et de sensibilité, nmencez par les mères, vous serez étonné changemens que vous produirez. Tout nt successivement de cette dépravation : tout rdre moral s'altère; le naturel s'éteint dans is les cœurs; l'intérieur des maisons prend air moins vivant; le spectacle touchant ne famille naissante n'attache plus les maris, npose plus d'égards aux étrangers; on res- :te moins la mère dont on ne voit pas les ans; il n'y a point de résidence dans les nilles; l'habitude ne renforce plus les liens sang; il n'y a plus ni pères, ni mères, enfans, ni frères, ni sœurs; tous se con- ssent à peine : comment s'aimeroient-ils? cun ne songe plus qu'à soi. Quand la mai- n'est qu'une triste solitude, il faut bien r s'égayer ailleurs ».

Mais, continue-t-il, que les mères dai- nt nourrir leurs enfans, les mœurs vont réformer d'elles-mêmes, les sentimens de nature se réveiller dans tous les cœurs; l'état se repeupler; ce premier point, ce point

1) Emile, tom. I, pag. 51, édit. de Hollande.

seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun, devient agréable ; il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre, il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme, et le plus doux amusement du mari : ainsi de ce seul abus corrigé résulteroit bientôt une réforme générale ; bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris ».

A cette esquisse tracée par le pinceau d'un si grand maître, je me contenterai d'ajouter que les heureuses conséquences d'une telle réforme ne seroient pas moins frappantes sous le point de vue médical que sous le moral : elle poseroit une barrière contre les cruels ravages de la mort dans la première période de la vie. La longue liste des maladies des enfans seroit presque tout à fait effacée, ou ne contiendroit rien d'alarmant ; tout enfant, fortifié par le lait de sa mère, auroit, comme le jeune Hercule, assez de force pour étouffer le serpent qui oseroit l'attaquer dans son berceau. Les

dispositions occasionnelles qu'il éprouveroit
seroient pour lui que des épreuves néces-
ires qui l'accoutumeroient peu à peu à sup-
orter la peine avec le courage d'un homme.
nfin la santé, la force et la beauté pren-
oient la place de la foiblesse, des diffor-
ités et des maladies. La société seroit renou-
lée; et l'homme au lieu de déchoir, comme
fait maintenant, en dégénérant graduelle-
ent, s'éleveroit bientôt à la perfection ori-
nelle de la nature.

Si l'on doutoit de la vérité de ce que j'avance
, que l'on jette les yeux sur les autres parties
la création vivante, les doutes s'évanoui-
nt immédiatement. Les animaux sauvages
dégénèrent jamais; ils portent et mettent
jour leurs petits sans s'affoiblir: et pourquoi?
ce que les femelles obéissant en tout aux
pulsions de la nature, nourrissent leurs pe-
, et veillent sur eux avec la plus tendre
icitude, jusqu'à ce qu'ils puissent se tirer
-mêmes d'affaire. Non seulement l'habitant
forêts, la louve et la tigresse farouche,
s aussi les monstres qui habitent les abî-
de l'Océan, donnent leurs mamelles à
s petits et les allaitent. La femme se lais-
-t-elle reprocher qu'elle est le seul mons-

tre insensible capable d'abandonner le frui
de ses entrailles, et de le livrer aux soins d'un
étrangère ? consentira-t-elle à faire tomber l
malédiction de sa conduite dénaturée sur s
misérable postérité.

Mais je veux laver le caractère du sexe d'u
reproche aussi injurieux : les femmes sont moin
coupables que ce qu'on nomme improprement
la société civilisée. Dans les temps grossiers,
il n'en étoit pas ainsi : il n'en est pas ains
non plus parmi les nations sauvages. J'ai ci
devant cité quelques exemples remarquabl
de leur tendresse maternelle. L'influence d'u
sentiment si puissant ne peut être affoiblie qu
par la force du vice, et par les raffinemens d
l'art. Par-tout où prévaut une innocente sim
plicité de mœurs, les enfans ne sont pas confi
à des nourrices étrangères ; les femmes ne s
contentent pas d'être mères à moitié, pour m
servir de l'expression d'un ancien écrivain ; d
mettre au jour et de rejeter ensuite leur pro
géniture. Elles pensent, comme cet auteur
que rien ne peut être aussi contraire à la natu
qu'une mère imparfaite qui, après avoir nourr
dans son sein, et avec son sang, un être qu'ell
ne voyoit pas, refuse son lait à celui qu'ell
voit vivant, et qui devenu créature humain
implore ses secours.

Dans les cercles polis, ou plutôt dépravés la société, ces sentimens sont inconnus ou édaignés. Les femmes énervées par le luxe, eduites par l'appât trompeur des faux plaisirs, ncouragées par de honteux exemples, sont npressées de se débarrasser de leurs enfans ussitôt qu'elles les ont mis au jour, afin de ouvoir employer le temps, ainsi gagné sur accomplissement de leur devoir, dans la dissipation et l'indolence. Que les maris ne s'y ompent point : ils ne doivent pas compter ır l'attachement de femmes qui, en négligeant d'allaiter leurs enfans, rompent les plus orts liens de la nature; l'amour conjugal, la délité, la modestie, la chasteté, aucune vertu, n un mot, ne peut jeter de profondes racines ans le cœur d'une femme insensible aux affecons maternelles. Je connois toutes les petites uses employées par les femmes nouvellement nariées (1), afin de paroître desirer de nourrir eurs enfans, tandis que secrètement elles metent tout en œuvre pour se faire conjurer par eurs maris abusés, de renoncer à ce projet, ans la crainte du mal qui peut en résulter our leur constitution : si leur santé n'a pas té altérée par leur faute, loin de l'affoiblir

(1) Emile, liv. I.

en nourrissant, elles la fortifieront; si quelque vice de constitution les rend incapables d'allaiter leurs enfans, qu'elles s'abstiennent d'en faire. On ne peut trop le répéter, toute femme qui ne peut pas remplir les devoirs d'une mère, n'a pas le droit de devenir épouse.

Dans les cas de maladie ou d'infirmité accidentelle qui mettent une mère dans l'impossibilité de donner le sein à son enfant, dans ceux où elle ne peut le faire sans s'exposer visiblement à de grands dangers, elle est justement à plaindre d'être ainsi privée du plus grand plaisir de la vie, celui de nourrir et de soigner son propre enfant. Mais le nombre des femmes qui ne *peuvent* réellement pas allaiter est très petit, en comparaison de celles qui ne le *veulent* pas. Ce n'est pas notre pitié; c'est notre indignation que doivent exciter les dernières. Elles étouffent tout sentiment de tendresse; elles sont sourdes à la voix de la nature; elles sacrifient à des occupations condamnables le plus important des devoirs, et échangent follement des plaisirs dont le souvenir est toujours doux, contre d'autres qu'il est honteux de se rappeler.

Les mères qui se livrent ainsi à la dissipation, ne pensent guère à ce que leurs enfans doi-

vent presque toujours souffrir, lorsqu'ils sont confiés à des nourrices mercenaires. Ne doivent-elles pas être frappées de l'idée que la femme qui se sépare de son propre enfant pour nourrir le leur, donne, à moins qu'elle n'y soit forcée par la plus grande misère, la preuve qu'elle n'est pas une bonne mère? Comment peut-on se flatter alors qu'elle sera une bonne nourrice? Et lors même que le temps et l'habitude lui feroient prendre une tendre affection pour son nourrisson, une mère sensible ne devroit-elle pas être effrayée de l'idée que l'amour de son enfant passeroit à une étrangère? Ah! sans doute les droits d'une nourrice qui remplit fidèlement son devoir, sont bien supérieurs à ceux de la mère qui néglige les siens. Scipion l'Africain disoit qu'il considéroit plus pour sa mère la femme qui l'avoit nourri pendant deux ans de son lait, que celle qui, l'ayant mis au monde, s'en étoit ensuite séparée, et l'avoit abandonné. Mais j'aime encore mieux ce que rapporte Vanvieten d'une reine de France (1) qui nourrissoit elle-même son enfant, et qui ne voulut

(1) Blanche de Castille. V. Anecdotes des Reines et Régentes de France.

pas cesser de l'allaiter, quoiqu'elle fût attaquée d'une fièvre intermittente. Pendant un de ses accès, une autre femme ayant donné à tetter à l'enfant que le besoin faisoit crier, la reine en fut si mécontente qu'elle mit son doigt dans le gosier de l'enfant pour le faire vomir, ne voulant pas permettre qu'une autre remplît, même en partie, un devoir qui est exclusivement celui de la mère.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. J'espère en avoir dit assez pour encourager les bonnes mères qui remplissent assidûment leur devoir, et pour prémunir les autres contre les maux qu'on s'attire en le négligeant. Celles qui se décideront à céder au vœu de la nature et de la raison, trouveront les règles suivantes de quelque utilité pour l'accomplissement d'un dessein aussi louable.

On laissera prendre quelques heures de repos à la mère après qu'elle aura été délivrée, afin de se remettre de la fatigue qu'elle vient d'éprouver, et pour que la sécrétion du lait ait le temps de se faire avant de mettre l'enfant au sein. Ce retard n'a pour celui-ci aucun inconvénient. Plein de sang et de sucs, il n'a aucun besoin de nouvelle nourriture, jusqu'à ce que sa mère se trouve en état, après le repos

écessaire qu'elle a pris, de lui transmettre
ıns effort l'aliment agréable qui lui convient.
'ai indiqué plus haut les moyens dont il faut
e servir, lorsque les mamelons ne sont pas
ssez proéminens pour être saisis facilement
ar l'enfant. Mais quelle que soit leur forme, il
aut les laver avec un peu de lait chaud et
l'eau, afin d'enlever la matière visqueuse et
mère qui les entoure et empêche ces parties
élicates d'être écorchées. Je conseillerois aussi
ux mères de laver avec de l'eau chaude le
out de leurs seins pendant tout le temps
u'elles nourrissent, lorsqu'elles sont à portée
le le faire; et lorsqu'elles ont beaucoup de
ait, c'est-à-dire, plus que n'en exigent les
esoins de leurs enfans, elles peuvent toujours
n exprimer un peu avant de les mettre au
ein, les premières gouttes qui sortent chaque
ois que l'enfant tette, étant les plus sujettes à
'aigrir et à se corrompre.

Il est inutile que j'engage une mère tendre
ı laisser son enfant prendre à discrétion ce que
a nature produit sans effort et en abondance.
La seule tention nécessaire est de ne pas souf-
rir que le nourrisson s'endorme sur le sein, ou
u'il tette jusqu'à ce qu'il vomisse; il convient
encore moins d'essayer de l'habituer à prendre

d'autres alimens. C'est pourtant ce qui arrive ordinairement non seulement aux nourrices mercenaires, mais encore aux mères les plus tendres, et cela par suite de l'idée fausse, quoique accréditée, que l'enfant demandera moins souvent le sein, ou qu'il se fortifiera en prenant une nourriture plus abondante. Si la manière de vivre de celle qui nourrit n'est pas déréglée, elle n'a pas à craindre de ne pouvoir point suffire aux besoins de l'enfant, et elle peut être assurée que son lait est bien plus approprié à l'estomac du nourrisson, et fournit à celui-ci beaucoup plus de sucs nourriciers que toute autre préparation que l'art peut inventer.

Une autre erreur non moins commune, et plus dangereuse encore, c'est l'idée qu'une femme qui nourrit ne peut trop manger et trop boire, pour conserver ses propres forces et celles de son enfant, tandis qu'au contraire son lait vicié par l'intempérance peut affoiblir l'enfant, et altérer sa santé, et que la nourrice diminue réellement ses moyens de l'allaiter, et s'expose à être attaquée de la fièvre à la suite de son imprudence. Le régime rafraîchissant que j'ai recommandé ci-devant doit être suivi scrupuleusement pendant la première semaine après la délivrance; et quoiqu'on puisse ensuite

: un peu moins sévère, cependant l'indulce ne doit pas s'étendre jusqu'à permettre nouvelle accouchée de manger de grosses ndes, ou de boire des liqueurs échauffantes. bouteille ou deux de bière suffiront pour oisson pendant la première quinzaine au ns, et les alimens tirés du règne animal ne ront être donnés qu'avec beaucoup de rve et en très petite quantité pendant un ucoup plus long temps. Il seroit même ment heureux pour les enfans et pour les rices, que celles-ci pussent se borner, sans tion pénible, aux alimens variés et salus qu'offrent le laitage et les végétaux. C'est grande erreur de croire qu'une nourrice lus propre à cette fonction quand elle vit de ances animales; c'est précisément le con. Le lait des femmes qui vivent entière- de végétaux est plus abondant, se conserve long temps, et est beaucoup plus doux et sain que celui qui est dû à une nourriture ale, laquelle, outre sa tendance à l'innation, rend les enfans sujets aux tran- et aux vers.

remarques n'ont d'autre but que de rec- quelques erreurs vulgaires relativement à ntité et à la qualité de la nourriture la

plus convenable aux nourrices ; mais elles n
tendent point à imposer aux femmes la néces
sité d'un changement total dans la manièr
accoutumée de vivre. Je voudrois qu'ell
continuassent l'usage modéré de ce que l'ex
périence leur a montré être le plus favorab
à leur santé, et qui peut être en même tem
plus convenable à leurs enfans. Elles peuve
satisfaire sans danger leur appétit nature
mais la gourmandise doit être réprimée, et ell
ne doivent jamais céder à leur goût pour l
liqueurs fortes et pour les alimens très épicé

J'ai dit, il n'y a qu'un moment, que le l
d'une femme bien portante est très suffisa
pour nourrir un enfant. Aucune autre ch
ne devroit approcher de ses lèvres pendant
moins trois ou quatre mois après sa naissan
On peut alors lui donner de temps en tem
un peu de bouillie légère ou de panade, a
de familiariser son goût avec cette nourritu
et de diminuer ainsi la difficulté et le dan
qui résultent d'un changement entier et su
à l'époque du sevrage. Mais il ne faut,
aucun temps, mêler à ses alimens ou à sa bo
son, ni épices, ni vin, ni sucre. Ces choses
toutes celles de même nature qu'imaginent
mères ignorantes pour rendre les alimens agr

au goût et nourrissans, altèrent inévitable-
it son goût naturel, enflamment son sang,
plissent son estomac de glaires et d'acidités.
ucre, en particulier, a un autre très mauvais
: son usage fréquent n'a pas seulement
onvénient de dégoûter les enfans de ce qui
simple et salubre, mais il les engage en
ie temps à manger plus qu'ils ne feroient
cela, ou qu'ils n'en ont besoin, et les rend
gourmands avant même qu'on puisse dire
tement qu'ils mangent.
ommunément on sèvre trop tôt les enfans.
uppose que ce qu'on appelle une nourriture
e contribue davantage à leur accroissement
leur santé. Mais d'abord le lait, quoique
e, est immédiatement converti dans l'esto-
en substance solide; la digestion s'en fait
ment, et il fournit alors la meilleure nour-
re possible. Il paroît aussi qu'il n'est pas
rel de mettre des substances solides dans la
he d'un enfant qui n'a pas encore de dents
les mâcher. Je regarderois donc la sortie
able des dents comme la plus sûre indica-
u temps où il convient de sevrer les enfans.
 prétends pas donner cela comme une
invariable. Il faut avoir beaucoup d'at-
on à l'état de la santé de la nourrice, ainsi

que de celle de l'enfant. Seulement il semble qu' la sortie des dents indique en quelque sorte l'usage auquel on peut les employer. Il est en effet remarquable que pendant cette opération de la nature, qui est ordinairement douloureuse et difficile, les enfans portent, comme par instinct, à leur bouche, tout ce qu'on met dans leurs mains : donnez-leur dans ce cas des croûtes de pain, des morceaux de biscuit de mer, des fruits secs, des bâtons de réglisse fraîche, qu'ils puissent sucer et mâcher. Le corail, le verre et les corps durs de cette nature sont très mauvais ; ils meurtrissent les gencives et y causent de l'inflammation, ou bien ils les rendent dures et calleuses par leur frottement continuel, de sorte que la sortie des dents devient encore difficile, et occasionne une douleur plus aiguë et plus durable.

Quelques semaines avant le temps où l'on se propose de sevrer l'enfant, c'est à dire dans l'intervalle qui s'écoule entre les premiers symptômes de la pousse des dents, et l'apparition d'au moins quatre, on doit lui faire prendre plus souvent et en plus grande quantité des alimens solides, et réduire de la même manière la proportion de lait de la nourrice qu'on lui laisse encore teter, jusqu'à ce que

ugmentation graduelle de la quantité des ali-
ens, et la diminution de celle du lait de la
urrice, rendent le changement presque im-
rceptible. La meilleure nourriture que je con-
isse pour les enfans de cet âge, consiste en
in et en lait préparé, comme je l'ai dit dans
a *Médecine Domestique ;* on fait bouillir d'a-
rd le pain dans de l'eau, après quoi l'on
prime l'eau, et on mêle avec le pain une
antité suffisante de lait non bouilli. J'ai ob-
rvé dans l'ouvrage que je cite, que le lait em-
oyé de cette manière est plus sain et plus
urrissant que lorsqu'il est bouilli ; et il est
oins sujet à occasionner la constipation.

Il n'est pourtant pas nécessaire de borner
enfans, lorsqu'ils sont sevrés, à une seule
rte d'aliment. La carte du dîner peut être
aduellement augmentée, à mesure que l'en-
nt grandit, pourvu toutefois qu'elle offre
e innocente variété : on peut lui donner un
ur du pain et du lait, une autre fois du
dding de pain, de temps en temps du pain
ec du bouillon, ou trempé dans le jus du
i étendu d'un peu d'eau, jusqu'à ce qu'enfin
dents étant bien poussées et en état de
icher de la viande, on lui en donne un peu
dîner avec du pain et des légumes sains, à

proportion. Mais je dois interdire de la manière la plus positive tout ce qui tend à donner une douceur artificielle à ses alimens, toutes les épices, tous les assaisonnemens, excepté le sel, toutes les pâtisseries, le beurre sous quelque forme que ce soit, les fruits verts, et les liqueurs fermentées.

Comme j'ai une grande confiance dans la prudence des bonnes mères, quand elles connoissent bien leur devoir, je serois fâché de les fatiguer de trop de détails, ou de les assujettir à une gêne inutile. Je n'ajouterai qu'un seul avis sur cette partie de mon sujet, c'est de ne pas prendre la mauvaise habitude de donner à boire ou à manger aux enfans pendant la nuit; et même pendant le jour, il ne faut pas leur en donner à toute heure, ce qui les habitueroit dès cet âge à la gourmandise. La tempérance, ce sûr préservatif de la santé, ne peut être trop tôt mise en pratique: qu'ils mangent à leur appétit à des intervalles réglés; mais plus long-temps ils se priveront des choses que j'ai dit qu'on doit leur défendre, plus vîte ils grandiront, et moins de maladies ils auront à craindre.

Je suis convenu qu'il peut arriver qu'une mère soit dans l'impossibilité de nourrir son

nfant, ou qu'elle ne puisse le faire sans dan-
er ; je crois donc devoir donner ici quelques
vis sur le choix d'une nourrice, et sur les
utres devoirs imposés dans ce cas à celle qui
me son enfant. D'après ce que j'ai dit de la
ianière admirable dont le lait d'une femme
ouvellement accouchée est adapté aux be-
ins de l'enfant qui vient de naître, on con-
ûra facilement que lorsqu'une mère ne peut
mplir le devoir important de nourrir elle-
ème, elle doit préférer pour allaiter son en-
nt, une nourrice nouvellement accouchée ;
trement le lait n'auroit pas les qualités
rgatives propres à évacuer les restes du
conium, et il ne seroit pas exactement pro-
rtionné dans sa consistance à la délicatesse
l'estomac de l'enfant. Dès qu'on s'écarte des
entions de la nature, on rencontre des in-
ivéniens, c'est ce qui oblige de recourir aux
ours précaires de l'art. S'il y a eu plus d'une
naine de distance entre les couches de la
re et celles de la nourrice, alors il peut
nécessaire de débarrasser les premières
es au moyen d'une médecine apéritive.
e cuillerée de petit lait et d'eau, à laquelle
ajoute un peu de miel ou de cassonade,
it ordinairement. Mais l'estomac d'un en-

fant ne peut pas s'habituer si aisément à une nourriture étrangère, ni devenir assez fort pour digérer le lait épais préparé pour un enfant plus âgé.

D'un autre côté, le conseil que je donne présente beaucoup de difficultés dans la pratique. Il ne peut pas être aisé, excepté dans les villes comme Londres où il y a plusieurs hôpitaux pour les femmes en couche, de se procurer des nourrices nouvellement délivrées pour des enfans nouveau-nés. Alors même comme la nourrice ne peut pas se déplacer pour l'enfant, celui-ci doit être porté chez la nourrice, et y rester jusqu'à ce qu'elle soit en état de venir dans la maison de la mère. De plus, si la principale considération dans le choix d'une nourrice est l'exacte coïncidence de sa délivrance avec celle de la mère, il est possible que la personne qu'on prendra, parce qu'elle se trouve remplir cette condition, n'ait d'ailleurs aucune des autres qualités desirables. Ainsi, comme je l'ai déjà dit, quelque route que nous suivions, lorsque nous nous écarterons de celle de la nature, nous rencontrons des obstacles et des perplexités sans nombre.

La plupart des personnes peuvent juger des autres qualités qu'on doit chercher dans une nourrice, telles que la santé, l'abondance du

it, l'état de prospérité de son propre enfant, proprété, et la douceur du caractère. Cette ernière qualité, quoique bien importante, est arement le sujet des informations. Pourvu que nourrice et son enfant aient l'apparence de santé, ou que la sage-femme rende un compte vorable du lait de la première, les mères n'en emandent pas ordinairement davantage, et les semblent oublier qu'un bon caractère est ssi essentiel qu'une bonne constitution. Je ne eux pas dire qu'un enfant sucera les défauts sa nourrice avec son lait; mais il ne peut u'en souffrir beaucoup. Ils ont le double innvénient d'altérer le lait, et de diminuer les ndres soins qu'elle prend de l'enfant qui est à merci. Les jumeaux qui fondèrent l'empire omain furent, dit-on, allaités par une louve; ne nourrice passionnée ou d'un mauvais cactère doit, suivant moi, être beaucoup moins pable encore de bien nourrir l'enfant qui lui t confié.

Lors même qu'elle auroit rencontré une nne nourrice, une mère ne doit pas se croire empte de tous soins. La première peut donner sein à l'enfant, mais la mère doit la diriger l'aider avec zèle dans toutes les autres parties son devoir, afin de diminuer sa peine, et de

rendre sa situation agréable. Toutes les douceurs que peuvent permettre le bon sens et les règles que j'ai prescrites dans cet ouvrage, devroient aussi être accordées à la nourrice. On ne devroit pas la priver de voir de temps en temps son mari : une rigoureuse chasteté, ou l'abstinence absolue des plaisirs du mariage est souvent aussi nuisible à la nourrice et à l'enfant que pourroit l'être l'intempérance en ce genre. C'est en lui donnant de la satisfaction que vous l'engagerez à vous satisfaire par son exactitude à suivre tout ce que vous lui ordonnerez de raisonnable.

Le père de l'enfant doit aussi surveiller assiduement à ce qu'on en ait le soin convenable. Ses conseils, ses encouragemens, sa surveillance auront l'effet le plus heureux. L'admiration que nous avons pour le caractère de Caton (1), n'augmente-t-elle pas quand nous lisons, dans Plutarque, que cet homme qui gouvernoit Rome avec tant de gloire, quittoit toute espèce d'affaire, afin d'être présent lorsqu'on lavoit et qu'on nettoyoit son fils? Ces exemples sont rares aujourd'hui; nous nous regardons comme au-dessus des petits soins qu'exigent les enfans à la mamelle. Cependant il n'en est pas de

(1) Voyez l'Emile, tom. I, liv. 2.

ıême avec nos chiens et nos chevaux, comme ıi eu occasion de le remarquer dans un autre uvrage. Les hommes du premier rang ne déaignent pas de visiter leurs écuries et leurs ıenils, pour s'assurer si l'on a exécuté leurs rdres relativement aux soins qu'ils demandent our leurs chevaux et pour leurs chiens, et ·pendant la plupart de ces chasseurs rougiient si on les surprenoit prenant les mêmes ins pour l'être auquel ils ont donné l'existnce, qui est l'héritier de leur fortune, et spérance future de leur pays.

Si la sagesse de Caton et sa tendresse paterlle pouvoient paroître plus grandes par le ntraste, il me seroit facile de leur opposer la nduite d'un homme qualifié qui est plus ocpé de l'éducation des chiens que de celle hommes, et qui a dépensé plus d'argent ur bâtir un chenil magnifique, qu'il n'en a nais employé au soulagement des pauvres. ı m'a assuré que sa seigneurie est très difficile ıs le choix qu'elle fait de personnes habiles ır soigner les femelles de sa famille *canine*, squ'elles sont malades ou en gésine. Je ne me pas son attachement pour les animaux, is je suis fâché que son affection ne s'étende à eux, lorsqu'il pourroit exercer son huma-

nité dans une sphère beaucoup plus naturelle. Ce que je dis ici sera entendu par celui que j'ai en vue : *qui facit ille capit.*

SECTION SIXIÈME.

De l'exercice et du repos pendant l'enfance.

Dans le premier chapitre de ma *Médecine Domestique*, j'ai fait usage des raisonnemens les plus clairs que j'ai pu pour montrer combien la santé, l'accroissement et la force des enfans dépendent de l'exercice, et pour mettre les parens en garde contre les tristes effets de l'inaction, et des occupations sédentaires dans le premier âge. Je crois inutile d'employer de nouvelles raisons à cet égard ; mais il peut être avantageux aux mères et aux nourrices de savoir comment les principes que j'ai développés dans cet ouvrage, peuvent être mis en pratique pendant l'enfance. Peut-être autrement tomberoient-elles dans de grandes erreurs, en ne faisant pas attention qu'il peut souvent résulter autant de mal d'un exercice violent et prématuré, que de le négliger lorsqu'il est le plus essentiel.

On a justement observé que les enfans n'ont pas besoin d'exercice pendant le premier et le

cond mois après leur naissance, mais seule-
ient d'un mouvement doux, à peu près sem-
lable à celui auquel ils ont été habitués dans
sein de la mère. Cependant un changement
équent de position doit être recommandé,
peur qu'en les couchant toujours du même
té, ou en les portant sur le même bras, leurs
embres délicats ne deviennent contrefaits.
ais une agitation violente, de quelque na-
re qu'elle soit, peut leur faire beaucoup de
al en dérangeant la structure délicate de leur
rveau, et en devenant l'origine d'une foi-
esse morale ou nerveuse, incurable.

D'autres parties du corps, aussi bien que le
rveau, sont exposées à un grand danger, ou
faisant sauter les enfans, ou en les enlevant
ec violence en l'air avant que leurs petits
embres aient acquis un certain degré de fer-
té. Une grande partie de l'épine du dos est
tilagineuse, et la poitrine l'est en entier.
'on pense donc à l'effet qu'on doit produire
serrant avec force les parties qu'on retient
ns les mains, afin d'empêcher l'enfant de
nber. A mesure qu'il avance en âge, ses os
quièrent de la solidité, et tout son corps de-
nt plus capable de soutenir un choc léger.
exercice vif, gai et fréquent est alors de la

plus grande utilité, et n'expose plus au danger d'occasionner dans la suite quelque maladie, ou de détruire quelque partie de cette admirable symmétrie du corps humain, dont la santé et la beauté dépendent également.

Un enfant bien nourri, et dont le mouvement des membres n'éprouve aucune gêne, sera en état, dans le cours de peu de mois, de s'exercer seul, et chaque nouvel effort qu'il fera, tendra à augmenter sa vigueur. Si on le porte dans la campagne, et on devroit le faire chaque fois que le temps est beau, il faut le laisser se rouler sur l'herbe sèche, et dans la chambre un tapis doit tenir lieu de l'herbe. Il apprendra bientôt à se servir de ses jambes, et cela sans le moindre risque que le poids d'un corps aussi léger puisse avoir l'effet de les rendre contrefaites. Lorsqu'il commencera à marcher, on l'aidera un peu dans ses premières tentatives. Il faudra d'abord le soutenir avec les mains, ensuite ne le retenir qu'avec un doigt, jusqu'à ce qu'on s'apperçoive qu'il est en état de marcher sans assistance. Les chaises roulantes et les lisières non seulement retardent l'accroissement de l'activité d'un enfant, et produisent une mal-adresse dans la démarche très-difficile à corriger par la suite, mais affec-

nt encore très souvent le coffre, les poumons l'estomac de manière à préparer la voie à s indigestions habituelles, ou à la constipa- on, à l'asthme ou à la consomption.

Rien de si ridicule que les inventions sans mbre des mères pour apprendre à marcher eurs enfans, comme si c'étoit une chose qui nseignât. Elles les tiennent debout dans des chines de bois, ou suspendus à des lisières, nme si la moindre chute devoit mettre en nger leur vie ou leurs membres. Ils sont trop s de terre et trop légers pour se faire mal tombant, et d'ailleurs plus souvent ils tom- t, et plus vîte ils apprennent à se relever; a manière de les assurer sur leurs pieds, de les accoutumer de bonne heure à se fier à leurs jambes qu'à aucun soutien arti- ll.

uant au temps le plus convenable pour rcice pendant le premier âge, il n'exige ne règle très simple. Cette sorte d'exercice f qui consiste en un mouvement agréable les bras d'une nourrice, ne doit jamais omis après le bain, et ne peut pas être répété dans le cours de la journée; mais ue l'enfant devient capable de prendre ême de l'exercice, il doit être aisé de

s'arranger de manière qu'il puisse en prendre autant qu'il le voudra avant le repas, et qu'on n'ait pas besoin de le mettre en mouvement lorsqu'il a l'estomac plein. Abandonné à lui-même ou à la nature, il est alors plus disposé à la tranquillité et au repos.

Il reste à ce dernier égard quelques remarques à faire. Un enfant sain et bien constitué dort plus des deux tiers du temps pendant les premières semaines après sa naissance; et l'on doit le laisser satisfaire le penchant qui l'y porte le jour comme la nuit; mais il faut par une conduite sage l'amener par degrés à n'avoir besoin de sommeil et à ne dormir que pendant la nuit. Tel est évidemment l'intention de la nature; et cette habitude contractée pendant l'enfance, et continuée pendant le reste de la vie, contribuera plus à en assurer la jouissance et la durée, qu'aucune autre maxime ou règle de santé qui ait jamais été établie par la sagesse humaine.

Il faut convenir que les nourrices ne sont que trop portées pour leur propre convenance ou pour gagner du temps, afin de pouvoir se livrer à d'autres occupations, à encourager les dispositions à dormir qu'ont les enfans, et à les favoriser au moyen de choses d'une nature

porifique : tout cela est extrêmement perni-
eux. Je voudrois qu'on ne donnàt jamais à
n enfant en santé des opiats sous le nom de
ordiaux et de carminatifs, ou sous toute autre
rme que ce soit. Les seuls moyens artificiels
ue l'on puisse permettre d'employer en aucun
mps, consistent à les remuer et à les bercer
ucement. J'approuve beaucoup l'usage des
tits *hamacs* maintenant à la mode. Suspendus
r des cordes, on les balance facilement de côté
d'autre, et ils remplissent le but qu'on se pro-
se sans qu'on ait à craindre les suites fâcheuses
i résultoient souvent des secousses violentes
berceau. Ces hamacs répondent parfaitement
x vues des meilleurs écrivains sur la méde-
e, tant anciens que modernes. Galien parle
l'avantage qu'il y a de coucher les enfans
ectulis pendentibus, dans des lits suspendus ;
a raison de cette méthode est ainsi expliquée
c beaucoup de clarté et de simplicité par
n-Swieten :

Comme le *fœtus*, dit cet exact observateur
a nature, suspendu dans la matrice par le
lon ombilical, est facilement porté de côté
'autre lorsque la mère est en mouvement,
 présumé, avec raison, que les enfans doi-
t aimer ce balancement. On les a donc mis

dans des berceaux, afin que, jouissant de cet exercice agréable, ils se fortifiassent de plus en plus. L'expérience journalière nous apprend que les enfans du plus mauvais caractère, sont adoucis par ce mouvement, et qu'il finit par leur procurer un doux sommeil; mais il faudroit que le balancement du berceau fût doux et uniforme : c'est pourquoi les *meilleurs berceaux sont ceux qu'on suspend avec des cordes.* Ils peuvent être mis en mouvement avec facilité, et bercés agréablement et sans aucun bruit; en même temps le mouvement communiqué à ces berceaux diminue insensiblement, et cesse enfin sans aucune secousse».

En Angleterre et dans presque tout le reste de l'Europe, on se sert de temps immémorial de berceaux à rouleaux en bois. Ils n'auroient aucun inconvénient, s'ils étoient toujours sous la direction de mères soigneuses et affectionnées; mais lorsqu'ils sont abandonnés à des nourrices impatientes, ou à de petits garçons et à de petites filles étourdies, le cerveau délicat d'un enfant peut souvent courir beaucoup de danger. On a comparé l'agitation que de telles personnes impriment aux berceaux, au cahotement du panier d'une diligence; et je pense qu'un pauvre enfant souffriroit autant de l'un que de l'autre;

il n'étoit pas un peu plus resserré dans le premier. Est-il possible d'imaginer rien de plus révoltant qu'une méchante nourrice qui, au lieu d'adoucir le mal-être accidentel d'un enfant qui ne peut dormir, quoiqu'elle l'ait mis au lit, se met quelquefois dans la plus grande colère, et s'efforce, dans l'excès de sa folie et de sa brutalité de faire cesser les cris de la pauvre créature, et de le contraindre à s'assoupir, en le grondant, le menaçant, et le berçant de la manière la plus violente! Elle remplit quelquefois son objet; mais jamais avant d'avoir épuisé les forces de la malheureuse victime.

Il n'étoit pas nécessaire, pour prévenir ce mal, de changer les berceaux roulans pour des berceaux fixes. On peut procurer aux enfans le mouvement doux dont je viens de parler, et qui leur est à la fois si naturel et si agréable, en employant des paniers suspendus par des cordes, comme cela se pratique dans les montagnes d'Ecosse, où cette sorte de berceaux se nomme *creels*, ou bien en se servant des hamacs élégans qui sont aujourd'hui à la mode. Je n'aime pas à voir ces derniers entourés de rideaux fermés, et qui ont presque un si mauvais effet pour les enfans, que si on

les confinoit dans une chambre qui n'auroit pas plus d'étendue. On peut placer un rideau vert à quelque distance de la figure de l'enfant pour intercepter la lumière pendant le jour, mais de manière à ce qu'il n'empêche pas la libre communication de l'air, et ne renvoie point les exhalaisons de ses poumons et de son corps. Un transparent vert, placé à la croisée, remplit également l'objet de diminuer le jour. On doit aussi avoir soin de ne pas exposer les enfans, soit quand ils sont couchés, soit hors du lit, à un jour oblique, autrement ils deviendroient louches. Ils doivent être placés en face de la lumière quand ils sont levés, et tout à l'opposé, s'ils sont dans leur lit; quand ils la reçoivent de côté, leurs yeux prennent cette direction, et ils contractent l'habitude de regarder de travers.

Il est plus nécessaire encore d'avoir grand soin qu'ils soient couchés convenablement. Rien de plus relâchant, et en même temps rien de plus contraire à la propreté que les lits et les oreillers faits avec de la plume. Ils absorbent et retiennent la matière de la transpiration, ainsi que les autres impuretés, de sorte que l'enfant qui dort dans ces lits, doit respirer les vapeurs les plus nuisibles, et dont l'action,

r la surface du corps, ne peut que détruire nergie de la peau, et disposer tout le système, it au dedans qu'au dehors, à contracter facinent des maladies. Des matelas et des oreils de crin sont bien préférables; mais si l'on ployoit, au lieu de crin, du son très fin pour lits des enfans, ils laisseroient encore mieux ser toute humidité, ne seroient jamais trop uds, et pourroient être changés et renouvés sans beaucoup de peine ou de dépense. que j'ai dit précédemment de l'habillement enfans, peut également s'appliquer à leurs vertures de lit. Celles-ci doivent aussi larges, aisées et légères, de manière pour à les tenir assez chaudement. Je ne m'arrête à recommander des précautions contre le ld; la plupart des mères ne sont que trop ées à donner dans l'extrême opposé.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la petitesse dans la Stature, et de la Difformité.

J'ai eu occasion de dire un mot dans les chapitres précédens des défauts de taille et de conformation dans les enfans; mais ces accidens sont si communs, et les conséquences en sont si tristes, qu'il est nécessaire d'entrer à cet égard dans des détails plus étendus et plus précis. Je croirois affoiblir l'influence de vérités importantes, si j'en supprimois une partie, ou que je les laissasse trop éparses. Je me mettrai au-dessus d'une fausse délicatesse, et en montrant avec franchise aux mères la grande source de tant de calamités publiques et particulières, je m'efforcerai de les engager à adopter le remède le plus efficace. Que la plus belle portion des êtres créés ne se fâche pas contre moi, si je soutiens que sur cent exemples de nains ou d'individus contrefaits, il y en a quatre-vingt-dix qui sont produits par la folie, la mauvaise conduite ou la négligence des mères.

Il seroit difficile de citer quelque chose d'un

térêt aussi majeur pour la société que l'union
nvenable des sexes. Cet objet a souvent fixé
ttention des législateurs, et le mariage a été
fendu dans le cas de certaines maladies ou
défectuosités personnelles. On peut même
ter un exemple où la communauté entière a
is fait et cause, parce que le prince qui en
oit le chef avoit fait un mauvais choix dont
levoit vraisemblablement résulter que la race
yale dégénéreroit. L'histoire nous apprend
e les Lacédémoniens condamnèrent leur roi
chidamus, pour avoir épousé une femme
ble et trop petite, « parce que, lui dirent-ils,
lieu de créer une race de héros, vous met-
z sur le trône une postérité d'imbécilles».
e sais que tout ce qui pourroit tendre à gêner
iberté des individus dans leurs arrangemens
mariage, seroit regardé comme opposé à la
stitution de l'Angleterre. Et d'ailleurs n'est-
as étrange que des lois puissent être néces-
saires pour convaincre les hommes que la
té et la conformation sont, ou devroient être,
x considérations puissantes dans le choix
ne femme. Toute la nature animée proclame
ute voix que chaque être produit son sem-
le; et quoiqu'une femme mal-saine, petite
contrefaite, puisse devenir mère, ce n'est

souvent qu'au péril de sa vie, et toujours avec la certitude de transmettre quelqu'une de ses infirmités à son innocent et malheureux enfant.

Mais l'hérédité des infirmités et de la difformité des parens sont de ces maux que les remontrances et le raisonnement ne sont pas capables de détourner. L'avarice et l'orgueil rendent sourd à la voix de la raison, et font dédaigner les convenances les plus desirables. Je bornerai donc mes observations à ces maux auxquels on peut croire qu'il y a quelque remède, parce qu'ils naissent plutôt d'erreur et de folie, que de dépravation et d'une cruelle perversité.

Il semble qu'il n'y a pas de femme enceinte qui n'ait le desir naturel de mettre au monde des enfans beaux, sains et robustes. Cependant Locke n'hésite pas d'affirmer que si la conformation des enfans qu'elles portent dans leur sein dépendoit d'elles, on ne verroit par-tout que difformité. Heureusement le fœtus se trouve en de meilleures mains, et sous la garde tutélaire de la nature. Mais quoiqu'il ne puisse être moulé de nouveau, altéré dans sa forme ou défiguré au gré de l'imagination et du caprice de la mère, il n'en a pas moins à redouter de son ignorance, de sa folie ou de sa mauvaise

onduite. Je crois avoir suffisamment démontré ans le chapitre où j'ai traité des précautions ue les femmes enceintes doivent prendre, que fœtus peut non seulement être gêné dans son accroissement, mais encore être marqué et ontrefait par une trop forte compression de la atrice ; par les corps et ceintures, ou tout ce ui est aussi mal-adroitement imaginé pour rrer les femmes. C'est en vain que la nature pris soin de ménager à l'embryon la facilité augmenter par degrés, si ses vues bienfaintes se trouvent contrariées par la folie avec quelle la mère qui le porte dans son sein se rre dans ses vêtemens.

Toute tentative faite pour corriger la forme un enfant après sa naissance, pour donner à tête et à ses membres une conformation nvenable, et pour le défendre contre les aclens, est, ainsi que je l'ai observé précédemment, encore plus dangereuse. Le pire des cidens qui pourroient lui arriver, est beaucoup oins alarmant que les conséquences certaines soins aussi mal entendus, de corrections ssi présomptueuses. L'enfant devient magre, rabougri, contrefait, malade ; et quoie jeté peut-être « dans le plus heureux moule la nature », il ne peut manquer d'être

défiguré, perdu par la main mal-adroite de l'homme.

J'ai déjà fait connoître les effets funestes qui résultent de l'imprudence qu'on a de pétrir à la naissance d'un enfant, les os si tendres de son crâne, de les tenir gênés, ou de les couvrir trop chaudement. J'ai montré combien la souplesse de ces os a été admirablement établie pour qu'ils pussent céder aux obstacles, rendre facile et sûre la délivrance de la mère, et reprendre ensuite d'eux-mêmes leur place et leur forme naturelle, dans le cas où ils auroient été comprimés pendant le travail. J'ai insisté également sur l'importance de ne les couvrir que d'un bonnet léger et clair, afin que l'air pût agir librement sur le crâne, pour le rendre dur et compacte, et par conséquent plus capable de défendre le cerveau contre le froid ou les accidens externes. Mais tant que les sages-femmes et les nourrices pourront impunément suivre un plan contraire, nous n'aurons aucun sujet de nous étonner de ce qu'il se rencontre tant d'exemples de convulsions dans le premier âge, d'idiotisme, de têtes mal faites, infirmes, ou susceptible de s'enrhumer à la moindre exposition à l'air.

J'ai appuyé avec la même force sur le danger

l'usage des ligatures, ou de tout vêtement
ui peut gêner toute autre partie du corps dé-
at d'un enfant. Je n'ai pas exagéré ce danger,
je n'ai rien dit qui ne fût le résultat d'une
servation fréquente. Je n'ai pas vu un seul
emple d'un enfant qui ait acquis la taille et
vigueur naturelles, après avoir été dans le
emier âge confiné cruellement dans des langes
dans des vêtemens trop serrés. Et comment
a seroit-il possible? lorsque l'action du cœur,
poumons, des artères et de tous les organes
la vie se trouve gênée et affoiblie, que la
culation du sang n'est pas libre, que la sé-
tion des humeurs est empêchée; enfin, lors-
l'impatience de la contrainte porte l'enfant
onsumer toutes ses forces en efforts conti-
ls, mais impuissans, pour rompre ses liens.
omme je savois que les objets extérieurs
oient plus naturellement faire quelque im-
ssion sur mes lecteurs du sexe, que des ar-
nens tirés de la structure du corps humain,
ne suis efforcé d'attirer leur attention sur les
its des animaux, dont plusieurs, tels que les
nes chats, les jeunes chiens, etc., quoique
délicats quand ils viennent au monde,
it jamais besoin d'être fortifiés, maintenus
s une forme convenable, ou garantis contre

les accidens par le moyen des bandages serrés. Les enfans ne demandent pas davantage à être ainsi défendus contre le danger. Pour répondre aux puériles objections des mères et des nourrices, fondées sur la différence d'agilité entre les petits chats et les enfans, on est convenu que les derniers sont sans doute plus lourds que les autres, mais qu'aussi ils sont plus foibles dans la même proportion. Ils sont incapables de se remuer avec assez de force pour se faire du mal; et lorsque leurs membres prennent une mauvaise position, le mal-aise qu'ils éprouvent les engage bientôt à en changer. N'est-il pas absurde de leur occasionner une douleur réelle, en employant d'incommodes ligatures, dans la vue de les préserver de meurtrissures imaginaires, et de contrefaire réellement leurs corps délicats en les serrant dans une presse, dans la crainte qu'ils ne devinssent contrefaits, si on leur laissoit la liberté de se mouvoir?

Pendant que je m'occupois à écrire, l'automne passé, cette partie de mon ouvrage, je ne pus m'empêcher d'être frappé d'un fait qui s'y rapporte directement, et qui chaque jour se présentoit à ma vue. Plus de trois cents têtes de bétail paissoient dans un champ sous mes fenêtres. Tous ces animaux étoient pres-

ue de la même taille, bien conformés, vigou-
·ux, et sans la moindre marque de foiblesse
ı de difformité : ils n'avoient pas été enfermés
rsqu'ils étoient petits, dans des langes étroits
gênans, arrêtés dans leur accroissement par
s soins mal entendus. C'étoient réellement
s enfans de la nature, nourris et élevés con-
rmément à ses lois. Quel contraste doulou-
ux ils m'offroient lorsque je les comparois
ec les hommes, ces nourrissons de l'art, ces
es de tailles et de formes si différentes ; les
s voûtés, les autres à jambes torses ; ceux-ci
iteux, ceux-là noués, rabougris, contrefaits,
e je voyois souvent passer dans le même
amp !

Si l'on prétendoit qu'une comparaison tirée
spèces si différentes de la nôtre ne peut rien
nclure, on n'a qu'à considérer ce qui a lieu
z les nations sauvages. On sait que les
nmes y sont tous grands, robustes et bien
portionnés. Il est si rare et si extraordinaire
trouver parmi elles un exemple du con-
re, qu'on a cru vulgairement qu'ils fai-
nt mourir tous leurs enfans malingres et
trefaits. Le fait est qu'ils n'en ont pas
cette espèce, parce qu'ils ne contrarient pas
desseins de la nature, et ne désobéissent

point à ses règles dans leur manière de les élever.

L'anecdote suivante, relative au président de l'académie royale de peinture (*le célèbre Raynolds*), donnera une idée plus précise de la perfection des formes des sauvages du nord de l'Amérique, que toutes les relations des voyageurs. Ce peintre, si digne d'admiration, étoit né dans cette partie du monde : ayant donné dans sa jeunesse des preuves très fortes d'un talent rare, il fut envoyé en Italie, qui étoit alors la grande école des arts d'imitation. On dit qu'en voyant pour la première fois l'Apollon du Belvédère, il s'écria, *oh! le beau sauvage mohawk!* Il n'est presque personne qui ne sache que l'Apollon du Belvédère (1) est un des plus beaux et des plus parfaits morceaux de sculpture qui existent.

Je dois ne pas omettre de citer ici ce que rapporte Buffon de la manière des autres nations non civilisées, comme nous les appelons si orgueilleusement « Les anciens Péruviens, dit-il, laissoient les bras libres aux enfans dans un maillot fort large ; lorsqu'ils les en tiroient,

---

(1) Aujourd'hui au Musée Napoléon.

les mettoient en liberté dans un trou fait en
rre et garni de linges, dans lequel ils les des-
ndoient jusqu'à la moitié du corps. De cette
çon ils avoient les bras libres, et ils pouvoient
ouvoir leur tête, et fléchir leurs corps sans
mber et sans se blesser. Dès qu'ils pouvoient
ire un pas, on leur présentoit la mamelle d'un
u *loin, comme un appât pour les obliger à*
archer. Les petits nègres sont quelquefois dans
e position bien plus fatigante pour teter; ils
ibrassent l'une des hanches de la mère avec
urs genoux et leurs pieds, et ils la serrent si
en qu'ils peuvent s'y soutenir sans le secours
s bras de la mère; ils s'attachent à la mamelle
ec leurs mains, et ils la sucent constamment
is se déranger et sans tomber, malgré les
férens mouvemens de la mère qui, pendant
temps, travaille à son ordinaire. Ces enfans
mmencent à marcher dès le second mois, ou
itôt à se traîner sur les genoux et sur les
ins; cet exercice leur donne, pour la suite,
facilité de courir dans cette situation presque
ssi vîte que s'ils étoient sur leurs pieds » (1).
Je puis ajouter à cette description très inté-

1) Hist. nat. tom. IV, in-12, pag. 192.

ressante, d'après le témoignage d'un de mes amis qui a résidé pendant plusieurs années à la côte d'Afrique, que les naturels n'habillent pas leurs enfans, et qu'ils ne leur mettent aucune espèce de ligature, mais qu'ils les posent sur *une espèce de lit de repos*, et les laissent se rouler autant qu'ils veulent. Cependant ils sont tous droits, et rarement on les voit attaqués de quelque infirmité. Une santé robuste et une bonne conformation sont le résultat de la liberté de mouvement qu'on leur a laissée dans leur enfance : tandis que parmi nous, au contraire, la contrainte, ou, ce qui est la même chose, les vêtemens trop étroits, gênent l'accroissement, déforment le corps, et le rendent à la fois petit, laid et infirme ; car il y a toujours une liaison étroite et très naturelle entre la difformité, la foiblesse et la maladie.

Plus nous examinerons l'espèce humaine dans les différentes parties du monde, et moins la principale cause de la petitesse de stature et de la difformité nous paroîtra douteuse. Nous nous convaincrons que les hommes sont rabougris ou difformes en raison de leur degré de civilisation ; que ceux qui vont presque nuds depuis leur naissance, et qui vivent dans l'état de nature, sont bien faits, forts et sains ; et

e parmi les autres qui se vantent d'un grand
inement, plus on soigne l'habillement, et
ıs on se rapproche de la stature et de la foi-
sse des pygmées.

Sterne, qui savoit si bien égayer les sujets les
ıs sérieux, se représente comme frappé de
prise en voyant un si grand nombre de nains
Paris.

e suis fâché d'observer qu'il n'est pas néces-
e d'aller jusqu'à Paris pour se convaincre
tristes effets des habillemens trop serrés,
ıe première éducation mal entendue, et
ı air renfermé et impur. Ces choses ne sont
en général beaucoup mieux ordonnées à
ıdres : il n'y a pas de ruelle étroite de cette
tale qui ne fourmille d'enfans rachitiques;
uoiqu'on ne puisse pas dire des hommes
n rencontre dans les rues que sur trois il y
pygmée, cependant on peut affirmer avec
lus grande vérité, qu'un grand nombre
ıre eux sont évidemment arrêtés dans
accroissement, et sont bien au-dessous
médiocrité autant pour la force que pour
lle. Quant aux femmes nées et élevées dans
ville, comme on y a malheureusement
d'attention, encore à leur faire porter des
ıens étroits, ou à mouler artificiellement

et à embellir leur forme pendant qu'elles sont jeunes, la grande majorité d'entre elles ne peut être que d'une très petite taille, et beaucoup ont le corps ou quelque membre contrefait.

CHAPITRE SIXIÈME.

Funestes effets de la tendresse des Parens, o de ce qu'on peut appeler une éducation tro délicate et énervée.

Je n'ai laissé échapper aucune occasion d faire connoître les maux qui doivent résulte de la négligence des mères à remplir leur de voir, et sur-tout de l'abandon de leurs enfan à la conduite de nourrices mercenaires. Je va maintenant entrer dans le détail des conse quences fâcheuses qu'entraîne l'extrême op posé. Le trop de soins agit de la même ma nière, et produit les mêmes effets que le tro peu. Un ou deux exemples choisis sur un gran nombre qui se sont offerts à moi dans le cou de ma pratique, suffiront pour prouver vérité de cette assertion.

La grande règle de vie que la raison et l'e

ience commandent de concert, c'est de suivre tout un juste milieu, de se tenir toujours dement loin des extrêmes dangereux, et de endre garde en voulant éviter un défaut ou e folie, de ne pas tomber dans le défaut ou folie contraire. Les mères sont trop portées ublier cette admirable leçon dans la manière nt elles nourrissent et élèvent leurs enfans: es semblent ignorer le milieu convenable re la cruelle négligence et l'indifférence d'un é, et les funestes excès de l'inquiétude et la tendresse de l'autre. En se laissant aller x fortes impulsions d'une affection naturelle, es sont ordinairement entraînées trop loin, et t autant de mal à leurs enfans par une ten-sse aveugle que par une insensibilité totale. Loin de moi l'idée d'attaquer cette louable dresse des mères, sans laquelle la race hu-ine seroit bientôt éteinte. Tout ce que je irerois, ce seroit de les voir la subordonner peu plus au contrôle de la raison. Je voudrois e la plus aimable de toutes les passions, l'a-ur maternel, ne tendît qu'à affermir la santé a fortifier la constitution des enfans, et non à altérer l'une et l'autre par une mollesse p efféminée. La tendresse poussée au delà bornes, cesse d'être tendresse; ce n'est plus

qu'une aveugle préoccupation qui nuit toujours à celui qui en est l'objet, et qui le détruit souvent. Les mères ne devroient jamais oublier la fable de ce singe qui dans un moment d'alarme, saisit un de ses petits, et l'embrassa si fortement dans le dessein de le sauver, qu'il l'étouffa. Image pleine de justesse des enfans gâtés, si souvent tués à force de tendresse!

La nature prévoyante a pensé à l'état de l'enfance en donnant pour elle aux mères un attachement aussi fort. Un enfant vient au monde dépendant principalement des soins de sa mère pour la conservation de son existence. Elle veille en tremblant sur tous ses besoins. Chaque tendre service qu'elle lui rend accroît son inquiète sollicitude, jusqu'à ce qu'enfin il gagne en entier son affection, et qu'elle n'ait plus d'autre desir que de le rendre heureux. N'est-il pas déplorable qu'elle se trompe si souvent sur les moyens?

Et en vérité il ne peut pas y avoir une plus grande erreur que d'imaginer qu'une tendresse excessive ou une trop grande délicatesse de traitement puissent être favorables à la santé, à l'accroissement, et au bonheur présent ou futur d'un enfant. Elles doivent avoir un effet tout contraire. En prétendant satisfaire les

soins réels de la nature ; elles en créent des
lliers d'artificiels : loin de préserver l'enfant
la douleur et des maladies, elles l'y rendent
us sujet ; et il est en même temps moins en
ut de les supporter ; enfin, au lieu d'assurer
n bonheur, elles ne peuvent que le rendre
sérable à toutes les époques de son existence ;
les infirmités du corps et de l'esprit qu'il
ra contractées dès le berceau, le suivront
stinément et sans remède jusqu'au tombeau.
L'écrivain que j'ai cité au sujet de l'allaite-
nt, n'est pas moins énergique dans sa cen-
e de la tendresse maternelle (1). Il assure que
narche évidente de la nature est également
connue par la femme qui abandonne le soin
son enfant à une mercenaire, ou qui, en
utres termes, néglige ses devoirs de mère ;
elle qui se fait une idée trop exagérée de ses
oirs. « Qui fait de son enfant une idole, qui
rrit sa foiblesse pour l'empêcher de la sentir,
ui, espérant le soustraire aux lois de la na-
e, écarte de lui des atteintes pénibles, sans
ger combien, pour quelques incommodités
t elle le préserve un moment, elle accumule
loin d'accidens et de périls sur sa tête, et

) Emile, tom. I.

combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits.

» Elle exerce continuellement les enfans; elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute espèce; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine et douleur. Les dents qui percent leur donnent la fièvre; des coliques aiguës leur donnent des convulsions; de longues toux les tourmentent; la pléthôre corrompt leur sang; des levains divers y fermentent et causent des éruptions périlleuses. Presque tout le premier âge est maladie et danger. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces, et sitôt qu'il peut user de la vie le principe en devient plus assuré ».

« Voilà, ajoute-t-il, la loi de la nature; pourquoi la contrariez vous? ne voyez-vous pas qu'en pensant la corriger vous détruisez son ouvrage, vous empêchez l'effet de ses soins! Faire au dehors ce qu'elle fait au dedans, c'est selon vous, redoubler le danger; et au contraire c'est y faire diversion, c'est l'exténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne passe pas la mesure de leurs forces on risque moins à les employer qu'à les ména-

. Exercez-les donc aux intempéries des sai-
s, des climats, des élémens; à la faim, à la
f, à la fatigue ».

Comme cet écrivain philosophe ne doutoit pas
la dernière partie de son avis n'excitât toutes
craintes, toutes les alarmes des mères tendres,
pris quelques peines pour les convaincre
on pouvoit le suivre avec une parfaite sécu-
. Il observe très-justement « qu'avant que
bitude du corps soit acquise on lui donne
e qu'on veut sans danger : mais que quand
fois il est dans sa consistance, toute altéra-
lui devient périlleuse. Un enfant supportera
changemens que ne supporteroit pas un
me fait; les fibres du premier, molles et
ibles, prennent sans effort le pli qu'on leur
ne; celles de l'homme plus endurcies, ne
gent plus qu'avec violence le pli qu'elles
reçu. On peut donc, conclut-il, rendre
enfant robuste, sans exposer sa vie et sa
é; et quand il y auroit quelque risque, en-
ne faudroit-il pas balancer. Puisque ce
des risques inséparables de la vie humaine,
-on mieux faire que de les rejeter sur le
os de sa durée où ils sont le moins désa-
ageux? (1)

(1) Emile, tom. I, liv. 1, pag. 39.

L'habitude de voir les objets diminue la surprise qu'ils nous causent, autrement il y a peu de traits de la folie humaine qui nous étonnât davantage, que l'exemple d'une mère tendre qui dans la vue d'exempter son enfant d'un peu de peine ou d'incommodité pendant sa jeunesse, multiplie les maux qu'il souffrira lorsqu'il sera parvenu à l'âge mûr. Etrange entêtement, que celui qui porte à sacrifier l'homme à l'enfant, et par un excès de sollicitude pour la première ou les deux premières années de son existence, en fait abréger la durée naturelle, et en remplit le court espace de foiblesse, d'irritabilité et de maladie! Eut-on jamais l'idée d'élever un jeune chêne dans une serre chaude, pour le transplanter ensuite sur une montagne exposée à tous les frimas? et le nourrisson qui sort malingre et énervé de dessus les genoux de la mollesse, peut-il être bien propre à supporter les accidens d'un monde orageux et plein d'écueils?

Comme des exemples remarquables font souvent quelque impression là où le raisonnement est inutile, je prie qu'on me permette de rapporter ici l'histoire d'un jeune homme que j'ai soigné dans le premier temps de ma pratique, et qui périt victime de l'excessive

ıdresse d'une mère trop foible : elle n'avoit
·œur que le bonheur et la santé de son fils,
cependant elle fut, bien sans le vouloir sans
ute, la cause *innocente*, mais aussi la cause
ıique de la destruction de l'un et de l'autre.
le donna naissance au relâchement et à la
blesse, par les soins mal entendus qu'elle
it pour écarter la peine; et les moyens dont
e se servit pour prolonger, ainsi qu'elle l'es-
roit, la vie de son fils unique, non seulement
abrégèrent la durée, mais empêchèrent qu'il
pût en jouir. Quoiqu'il ne fût enterré qu'à
ıgt-un ans, on peut dire qu'il mourut au
rceau, car la vie, comme on l'a justement
finie (1), ne consiste pas simplement dans
respiration, mais dans l'emploi convenable
nos organes, de nos sens, de nos facultés,
de toutes les parties de notre corps qui con-
buent à nous donner la conscience de notre
istence. Le récit suivant prouvera complète-
ent que le jeune homme dont il est ici question
connut jamais cette sorte d'existence.

Edward Watkinson étoit le fils unique d'un
clésiastique de campagne, de mœurs douces,
instruit, mais d'un caractère foible. Sa mère,

(1) Rousseau, Emile, liv. 2.

fille d'un négociant de Londres, avoit été élevée avec une excessive délicatesse. Elle se conduisit naturellement de la même manière avec son enfant, et son mari qui la chérissoit, céda à l'influence de la même foiblesse. Beaucoup d'enfans sont gâtés par l'indulgence d'un seul parent ; mais dans l'exemple dont il est question, l'un et l'autre concourent à produire le même effet.

Pendant ses premières années, monsieur Neddy (1) fut regardé comme un garçon qui promettoit. Quand je le vis pour la première fois, il avoit environ dix-huit ans ; mais à en juger par sa mine, on lui en auroit donné au moins quatre-vingts. Sa figure pâle, alongée, étoit sillonnée de rides profondes ; ses yeux étoient enfoncés dans leurs cavités ; toutes ses dents étoient tombées ; son nez et son menton se joignoient presque ; sa poitrine étroite étoit proéminente ; son corps en double ; ses jambes ressembloient à des fuseaux ; ses mains et ses doigts approchoient de la forme des griffes d'un oiseau ; toute sa personne, enfin, offroit le spectacle, vraiment digne de pitié, d'un vieillard

(1) Edouard.

e le poids des ans et des infirmités entraî-
ient dans le tombeau.

C'étoit en été que je lui rendis ma première
site; je le trouvai enveloppé dans des vête-
ens qui eussent suffi pour faire supporter un
ver de Laponie, et si fort embéguiné qu'on
yoit à peine le bout de son nez. Il portoit
usieurs paires de bas; ses gants étoient dou-
s, et montoient jusqu'à ses coudes, et pour
ettre le comble à la manière absurde dont
étoit vêtu, il portoit un corps étroitement
é. Quoiqu'il fût ainsi armé de toutes pièces,
ne sortoit que très rarement de la maison de
père, excepté pendant la canicule, et
lloit alors pas plus loin que l'église qui n'en
it qu'à quarante pas: c'est, je crois, la plus
nde excursion qu'il ait jamais faite, et cette
reprise extraordinaire étoit toujours accom-
gnée de soins particuliers et de surcroît de
cautions contre le froid.

On peut dire que l'œil de ses parens veilloit
lui nuit et jour; car il dormoit dans le
me lit qu'eux, et jamais on ne l'avoit laissé
icher seul, de peur qu'il ne jetât ses cou-
tures, ou qu'il n'eût besoin de quelque
ours immédiat. Le père et la mère n'eurent
une seule fois l'idée que tous les incon-

véniens qu'ils redoutoient si fort, ne pouvoient pas être la moitié si pernicieux que l'atmosphère relâchante, d'un lit chaud, entouré de rideaux fermés avec soin, et imprégnés des exhalaisons mal-saines de leurs corps et de leurs poumons.

Ses alimens et sa boisson étoient de la plus mauvaise qualité; il les prenoit toujours chauds, et par poids et mesures. Lorsque je recommandai un régime plus nourrissant et un peu de bon vin, on me dit que ce qu'il avoit bu de plus fort étoit de l'eau de poulet, et qu'on n'osoit pas se hasarder à lui donner du vin et de la viande, de peur de la fièvre. De sorte que ce pauvre jeune homme étoit presque réduit à l'état d'un squelette, parce qu'on avoit la sotte crainte qu'il ne contractât une maladie dont il n'étoit pas susceptible: la nature étoit trop foible chez lui pour lui donner, même pour un moment, la chaleur de la fièvre. Son visage avoit la blancheur d'un poulet flambé; toutes ses forces vitales languissoient, et son organe même ressembloit plutôt au cri d'un oiseau, qu'à la voix d'un homme.

Lorsque je parlai d'exercice, on me répondit qu'il se promenoit dans la salle toutes les fois qu'il faisoit beau, et qu'on supposoit que c'étoit

ez pour quelqu'un d'aussi délicat. Je con-
llai le cheval; la mère fut effrayée au nom
il de ce dangereux animal: cependant comme
lui dis que j'étois redevable de la fermeté et
la vigueur de ma constitution à l'usage où
ois de monter chaque jour à cheval, elle
nmença à se persuader que cet exercice
ivoit avoir quelque avantage, et elle con-
tit à acheter un petit cheval; mais quoi-
on l'eût choisi le plus pacifique possible,
nère n'en étoit pas moins alarmée, et lors-
on plaçoit M. Neddy sur le petit cheval,
ne lui en confioit pas les rênes: elles étoient
nises entre les mains d'une servante qui gui-
t le cheval autour du verger. Le prudent
alier se tenoit avec les deux mains au pom-
au de la selle; tandis que son père d'un côté
a mère de l'autre, l'accompagnoient en lui
ant les jambes avec soin, de peur qu'il ne
jeté à terre par quelque écart imprévu de
fougueux coursier. Ce spectacle étoit trop
cule pour ne pas exciter les plaisanteries
voisins, et elles mirent bientôt fin aux
rcices équestres de M. Neddy.

a timidité d'un jeune homme ainsi élevé,
plus facile à concevoir qu'à décrire. Crai-
nt tout, l'animal le moins dangereux auroit

fait fuir celui-ci, comme s'il eût été poursuivi par un lion ou par un tigre. Sa foiblesse à cet égard étoit connue aux petits garçons du village, et ils ne manquoient pas, lorsqu'ils le voyoient regarder à la porte de son père, de le forcer à rentrer tout effrayé, en appelant les petits cochons pour le mordre. Cette plaisanterie avoit sur lui le même effet que s'il avoit vu paroître subitement un taureau furieux.

Cette excessive foiblesse, tant d'esprit que de corps, n'empêchoit pas que M. Neddy n'eût de bons côtés. Ses parens le citoient comme un parfait modèle de moralité, et on ne pouvoit guère douter que cela ne fût vrai; mais on ne devoit pas lui en faire un grand mérite, car sa constitution n'étoit pas assez forte pour qu'il fût capable d'aucun vice. Mais ce que je ne pouvois voir sans un sentiment mêlé d'admiration et de pitié, c'est que ce jeune homme avoit de la facilité, et qu'il étoit assez instruit; chose surprenante, car le soin continuel qu'on avoit de son corps ne devoit guère lui laisser le temps d'orner son esprit.

Une nourriture mal choisie, des vêtemens étroits et gênans, le défaut d'air pur et d'exercice, font périr des milliers d'individus. Le

me homme dont il est ici question fut victime toutes ces causes réunies, et c'eût été un i miracle s'il eût survécu à leur influence mbinée. Il mourut sans pousser un soupir, sans autre indice de maladie que sa vieillesse énaturée, son corps se trouvant entièrent usé avant qu'il eût complété sa vingtième année. Sa mort fut fatale à son père à sa mère : leur vie se trouvoit étroitement à celle de leur enfant.

Le père avoit fini par appercevoir son erreur, is il étoit trop tard. Ayant lu ma Dissertan inaugurale (*de infantum vitâ conservandâ*) venoit d'être publiée en latin, il me fit peler, et me pria de faire tous mes efforts ur sauver son fils. Le pauvre jeune homme, as! étoit loin de pouvoir l'être, malgré tout n zèle; je ne pus que pressentir la certie de son sort. La médecine lui offroit aussi de ressources que de consolation à ses ens affligés. L'amertume de leur douleur gmentoit encore par les reproches qu'ils se oient à eux-mêmes; et c'est en vain que itié leur fit entendre sa voix consolatrice. père me conjura sur son lit de mort de trae ma Dissertation en anglais, convaincu elle pourroit être de la plus grande utilité.

Je me rendis à sa demande, et c'est ce qui m'a donné l'idée d'écrire ma *Médecine Domestique*, dont cet essai sur les moyens de conserver la santé des enfans forme le premier, et suivant moi, le meilleur chapitre.

La relation précédente pourra paroître romanesque à quelques lecteurs. Mais si je supposois quelqu'un capable de soupçonner ma véracité, il me seroit facile de nommer plusieurs personnes d'un caractère respectable, qui savent que loin d'en avoir exagéré les détails, il s'en faut de beaucoup que j'aie tout dit. Je pourrois aller plus loin, et soutenir, d'après des observations que je n'ai eu que trop souvent l'occasion de faire, qu'un Monsieur Neddy n'est pas un phénomène bien extraordinaire pour beaucoup d'autres familles, et que les maux qui résultent de l'extravagance des parens sont plus fréquemment substitués à leurs héritiers chéris, que le pouvoir de jouir complétement de la fortune qu'ils leur laissent.

Mais c'est plus particulièrement parmi les personnes du sexe que la tendresse maternelle exerce ses funestes ravages. Les filles restent plus longtemps que les garçons sous la conduite immédiate et presque exclusive de leurs mères; et lorsque celles-ci sont plus guidées par leur

'ection que par la raison, par l'impulsion
ın cœur tendre que par les conseils d'un
›rit éclairé, les autres se trouvent con-
mnées à la foiblesse et à l'infortune. Je
ennuierai pas mes lecteurs du sexe, en ré-
tant ici les remarques que j'ai déjà faites
: les infirmités et les défauts corporels con-
ctés par un trop grand nombre de nos
nes dames : je n'entreprendrai pas non plus
décrire la longue suite, la variété presque
nie de maladies nerveuses dont si peu
ntre elles sont exemptes ; je me bornerai
à rapporter un seul exemple des effets de
lucation trop délicate d'une jeune personne.
sera la contre-partie de l'histoire que je viens
raconter d'un jeune homme perdu par de
blables moyens.

sabelle Wilson étoit dans sa première en-
ce une fille de grande espérance, et l'objet
l'idolâtrie de sa mère. Cette bonne femme
oupçonnoit pas que la santé et la beauté se
uisent bien plus vraisemblablement qu'elles
e conservent et ne s'augmentent par des soins
rés. La délicatesse de sa chère fille étoit en
e occasion la seule idée qui la déterminoit.
e, vêtemens, exercice, tout y étoit subor-
né. Il est facile sans doute de rendre le corps

humain plus délicat : mais pour le rendre plus robuste, il faut employer des moyens bien différens. Comme l'enfant ne sembloit sujet à aucune incommodité particulière, la folle mère se glorifioit des heureux effets de ses soins, sans songer que cette taille déliée, ces membres délicats, cette douce langueur qu'elle admiroit tant, étoient des symptômes infaillibles de foiblesse et de maladie cachées.

Les progrès d'Isabelle qui surpassoit beaucoup d'autres filles du même âge, ses compagne d'école, ne flattoient pas moins cette mèr abusée. Mais à peine eut-elle atteint sa quatorzième année que la douce illusion s'évanouit et que les fonctions régulières du corps et d l'esprit de cette fille furent suspendues par un attaque de convulsion de la nature la plus extraordinaire. Je ne puis m'empêcher de fair ici une remarque qui peut être très utile dan la pratique : c'est que les attaques de convulsion quoique désignées sous différens noms, et attribuées à une grande variété de causes, peuvent être toutes rangées sous la dénomination géné rale d'*affections nerveuses*, et sont presque tou jours la conséquence de la mauvaise manié dont les enfans ont été nourris et conduits da le premier âge. Peu d'enfans bien soignés o

s convulsions, tandis qu'un très petit nom-
e de ceux qui le sont mal, en sont exempts;
pauvre Isabelle Wilson se trouvoit dans
te dernière classe.

Lorsqu'on m'appela pour cette jeune per-
nne qui avoit alors seize ans, on m'informa
e depuis trois ans elle étoit sujette à des con-
lsions; qu'elle avoit fait beaucoup de re-
des par le conseil de divers médecins, mais
ns en avoir éprouvé aucun bien. La personne
i me donnoit ce détail s'exprima de manière
ne faire croire que la malade avoit ordinai-
nent plusieurs attaques de suite. Mais je
couvris bientôt que ce n'étoit réellement
'une seule attaque qui se présentoit sous
ux formes ou dans deux états différens qui
oient constamment succédés de la même
nière depuis le commencement de la ma-
ie.

Afin de donner une idée précise de cette es-
ce singulière de convulsion, j'appellerai son
emier état actif, et le second passif. Dans le
emier, la jeune personne s'agitoit de la ma-
re la plus violente, sautant, jetant les bras
tous côtés, et les frappant contre tout ce
'elle pouvoit atteindre. Elle faisoit en même
nps une sorte de bruit qui consistoit en trois

notes, ce qui ressembloit plus au cri d'une bête féroce qu'aux sons d'une voix humaine.

A ces agitations extraordinaires succédoit un spasme général, et chacun de ses membres devenoit roide et inflexible, comme s'il eût été subitement pétrifié. On eût dit d'une statue de marbre de Paros. Elle restoit quelquefois pendant une heure, quelquefois pendant deux, souvent pendant trois ou quatre dans cet état de rigidité; et dès qu'il cessoit elle recommençoit le cri et les mouvemens que j'ai décrits tout à l'heure.

L'état de convulsion active ne duroit jamais aussi long temps que celui de roideur; mais c'étoit le seul temps où l'on pût parvenir à lui faire avaler quelque chose. Comme elle ne vouloit recevoir aucune espèce de substance solide dans sa bouche, le peu de nourriture qu'elle prenoit lui étoit donné sous une forme fluide et consistoit principalement en petite bière, et en vin avec de l'eau; ses selles et ses urines étoient infiniment peu considérables et elle évacuoit sans s'en appercevoir. Un régime si peu nourrissant ne la faisoit pourtant paroître ni maigre ni défaite; elle avoit au contraire passablement d'embonpoint, et sa contenance, quoique inanimée, n'étoit pas désa

able. Sa figure étoit extrêmement jolie ; la
aladie ne sembloit pas avoir arrêté sa crois-
nce en hauteur, quoiqu'elle l'eût empêchée
prendre du corps et de la force ; elle étoit
s mince, mais aussi grande que la plupart
s jeunes personnes du même âge. Telles
oient les particularités les plus frappantes
sa situation lorsque je lui fis ma première
ite.

Comme tous ses mouvemens volontaires
ient suspendus, et que les involontaires
ls avoient lieu, je pensai qu'en excitant
premiers, je pourrois supprimer les derniers
avoient si long temps agité le systême. Mais
nt d'avoir recours aux stimulans, le ton
surance avec lequel j'avois souvent entendu
ler par des médecins renommés, des remèdes
dins et des anti-spasmodiques, m'engagea à
essayer d'abord. Mais cet essai, quoique fait
ne manière convenable, et continué assez
g temps, ne fut suivi d'aucun succès; et je
observer ici que quarante ans de plus de
ique ne m'ont pas fait trouver que l'effet
anti-spasmodiques répondît, dans ce cas, à
rande réputation dont ils ont joui pendant
g temps en médecine. Je sais que la méthode
naire, lorsque les mouvemens du systême

paroissoient intervertis, étoit d'employer ce genre de remèdes, afin de rétablir la régularité, et de faire cesser le spasme supposé. Je suis loin d'être disposé à révoquer en doute la véracité des rapports favorables faits par d'autres sur le résultat de leurs essais. Je ne fais que dire ce qui m'est arrivé. Le mauvais succès de mes épreuves a tout à fait détruit ma confiance dans cette méthode.

N'ayant pas réussi par le moyen que je viens de dire avoir employé d'abord, bien plus d'après l'autorité des autres que d'après mon propre jugement, je me décidai à essayer l'effet de l'irritation sur les parties les plus sensibles, que je fis frotter très souvent avec de l'æther et d'autres esprits volatils. Je prescrivis en même temps l'usage intérieur des toniques, particulièrement du vin chalybé, et de la teinture de quinquina composée (1). Les apparences devinrent bientôt favorables; mais comme le change

(1) Je supprime ici le détail des doses et des effets, quoique l'usage soit de le donner dans ces sortes de citations. Ce ne sont pas des instructions pour le traitement des maladies que j'écris; ce sont seulement des conseils que je donne aux mères pour l'éducation de leurs enfans.

ent en mieux étoit lent, quelqu'un conseilla
x parens d'essayer les bains froids, et cette
prudence faillit à détruire sans remède leurs
us ardens desirs, et mes espérances.

Le lecteur saura que l'extrême singularité
la maladie de la jeune personne avoit fait
ître dans l'imagination de tous les paysans
voisinage, les idées les plus extravagantes et
plus superstitieuses. L'opinion générale
it que la maladie étoit causée par le démon,
que la fille étoit certainement possédée. Les
s disoient qu'il falloit la jeter à l'eau, très
urés qu'elle surnageroit; d'autres préten-
ient que si on la mettoit sur le feu, elle s'en-
roit certainement par la cheminée. Un brave
itaine de cavalerie, homme plus hardi
intelligent, avoit déclaré qu'il étoit prêt à
isser l'esprit malin en tirant un coup de
il à la fille, pourvu que les parens le lui
missent. La mère qui ne manquoit pas de
i sens, quoique dans l'éducation de sa fille
eût laissé sa tendresse l'emporter sur son
ement, ne voulut écouter aucune de ces
urdes propositions; mais elle céda aux im-
tunités d'un ami qui lui avoit peint avec
deur et d'une manière plausible les effets
rveilleux du bain froid.

5

Une seule immersion convainquit les parens de leur dangereuse erreur. Tous les symptômes s'aggravèrent de la manière la plus alarmante. La durée de l'état de rigidité du corps s'étendit, de quelques heures, à onze jours entiers. On l'auroit même enterrée, si je n'avois positivement défendu à la mère de le permettre sans mon consentement, quoi qu'il pût arriver. Lorsque cette dernière attaque eut lieu, j'étois en voyage dans une partie éloignée de la contrée. On me dit à mon retour que ma malade étoit morte, mais qu'on n'avoit pas voulu l'enterrer avant que je l'eusse vue; quand j'y allai, je ne trouvai, ainsi qu'on me l'avoit annoncé, que l'apparence d'un cadavre; cependant en examinant le corps je crus remarquer un peu de chaleur vers la région du cœur, ce qui me confirma dans le projet que j'avois de tout tenter pour la rappeler à la vie. Il se passa beaucoup de temps avant qu'elle donnât aucun symptôme d'existence; à la fin, elle poussa son cri accoutumé, et commença à agiter ses bras comme elle le faisoit ordinairement.

Un succès aussi heureux engagea les parens à suivre désormais implicitement tous mes avis, et à ne m'opposer aucun nouvel obstacle pour la guérison de leur fille. J'eus de nouveau re-

ours aux toniques dont j'ai parlé, et je fis
onner à la malade les alimens qu'il étoit pos-
ble de lui faire avaler. La violence des mou-
emens convulsifs diminua peu à peu, et la
urée de l'état de rigidité devint de plus en plus
ourte, jusqu'à ce qu'enfin, au bout de six
ois environ, le tout cessa, et les mouvemens
guliers et naturels du système se rétablirent.
L'état de l'esprit de cette jeune personne fut,
nsi que celui de son corps, dans le cours de
convalescence, aussi extraordinaire que sa
aladie. Il est ordinaire à tous ceux qui ont
s attaques de convulsions de ne pas se rap-
ler ce qui s'est passé pendant l'accès. Isabelle,
n seulement n'avoit aucune idée de la durée
sa longue attaque, et de tout ce qui étoit
rivé pendant ce temps, mais la maladie avoit
core effacé de sa mémoire le souvenir de tous
événemens qui avoient précédé cette épo-
e, et même les traces de tout ce qu'elle
oit appris depuis sa naissance jusqu'au temps
elle avoit commencé à avoir des convul-
ns. J'ai, à la vérité, eu l'exemple d'une seule
aque de convulsion de vingt-quatre heures de
rée, qui détruisit toutes les facultés et pro-
isit une imbécillité absolue. Mais ici c'étoit
re chose : les facultés intellectuelles dont

l'usage avoit été totalement suspendu pendant quatre ans, n'étoient pas détruites, mais réduites à l'état où elles sont dans l'enfance; et quoique dépourvues de connoissances, elles se trouvoient aussi susceptibles que jamais d'en acquérir.

La même chose eut lieu relativement à la faculté de parler, et de se servir de ses bras et de ses jambes; la malade à l'époque de sa guérison se trouva à cet égard tout aussi peu avancée qu'à l'instant même de sa naissance. C'étoit la chose la plus curieuse de l'entendre bégayer pendant quelques mois le petit langage d'un enfant, et de suivre ses progrès dans l'imitation des sons et l'usage de la parole. Dès qu'elle put soutenir une conversation, on lui dit combien de temps elle avoit été malade; elle fut très étonnée, et ne pouvoit le croire. On lui montra des cahiers qu'elle avoit écrits à l'école; elle dit qu'il étoit impossible que cela fût, et soutint qu'on vouloit se moquer d'elle. Elle finit avec le temps à s'en rapporter au témoignage des autres; mais elle n'eut jamais la conscience de sa première existence.

Ses nouveaux essais pour marcher furent aussi singuliers que ceux qu'elle faisoit pour parler, et elle fut presque aussi long temps à

ecouvrer l'usage parfait de ses jambes que
elui de sa langue ; et même lorsqu'elle eut
acquis un degré considérable de force, elle
étoit si mal-adroite à marcher qu'il falloit la
conduire par les bras comme un enfant. Toutes
es fois que j'allois la voir, je voulois qu'elle
e promenât avec moi dans le jardin, mais
'avois beaucoup de peine à l'empêcher de tomber. Nous plaignons souvent la foiblesse de
'enfance : cependant si nous venions au monde
out formés, nous serions aussi long temps que
es enfans à apprendre à marcher, et nos preniers essais seroient infiniment plus dangereux.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de plus
ongs détails sur la manière dont cette jeune
ersonne parvint à l'entier rétablissement de
a santé, et au parfait usage de toutes ses faultés physiques et morales. Ce but important
ut atteint par un mode de traitement entièement opposé à l'éducation énervée qui avoit
ausé ses longues souffrances, et à laquelle,
eureusement pour elle, on ne revint pas.
'engage les parens sensibles à réfléchir sur cet
xemple. J'observe encore qu'il doit empêcher
 trop se hâter d'enterrer les personnes qui
euvent paroître être expirées pendant une
taque de convulsions. On devroit toujours

attendre des preuves non douteuses de la mort, et tenter jusque là tous les moyens imaginables de les rappeler à la vie. De très longues apparences peuvent, ainsi qu'on vient de le voir, être trompeuses, et les étincelles cachées de la vie peuvent se rallumer au moment où on l'espère le moins.

Indépendamment de l'exemple extraordinaire de cette *ré-animation*, comme on pe ıt l'appeler, j'ai entendu citer celui d'une jeune dame en Hollande qui fut rendue à ses amis désolés, après avoir été pendant neuf jours dans un état de mort apparente. La veille du jour où l'on devoit l'enterrer, son médecin vint la voir pour la dernière fois; mais ayant cru appercevoir quelques symptômes de vie, il renouvela ses efforts, qui jusque là avoient été vains, et il eut le bonheur de réussir. Le cas présent différoit de celui que j'ai rapporté en un point très remarquable : on m'a assuré que la dame Hollandaise eut pendant tout le temps que dura son état de mort apparente, la conscience entière de son existence, quoiqu'elle fût incapable de se remuer et de parler. Toute sa frayeur étoit d'être enterrée vivante.

CHAPITRE SEPTIÈME.

)es occupations nuisibles à l'accroissement et à la santé des Enfans.

QUOIQUE mes remarques sur l'air et sur l'exer-ce me dispensent d'entrer dans des détails très endus sur les occupations qui s'opposent à ce ı'on ait la jouissance complète de deux choses ıssi essentielles, cependant l'examen de quel-ıes cas particuliers peut avoir son utilité. Les ıfans des riches et ceux des pauvres sont égale-ent sacrifiés aux fausses vues de leurs parens; s premiers sont renfermés dans leur maison à l'école, dans le but de leur faire acquérir ıelques connoissances peu importantes, et n fait trop tôt travailler les autres à gagner ır vie. Mais il y a une grande différence tre eux, et l'erreur qui résulte du caprice ou la mode dans le premier cas, est infiniment oins pardonnable que celle qu'occasionne op souvent le besoin dans le second.

Il est singulier que des mères qui occupent premiers rangs de la société, et qui doivent oir éprouvé, ou fréquemment observé les

effets *énervans* des méthodes d'éducation à la mode, persistent à vouloir que leurs filles restent assises pendant des heures entières devant un métier de broderie, ou occupées à coudre des ouvrages de fantaisie, toujours inutiles, et qui ne peuvent que faire un tort irréparable à leur santé et à leur beauté. La position même dans laquelle elles travaillent, tend non seulement à contourner leurs membres et leurs corps flexibles, mais encore à empêcher l'action des principaux organes de la vie, qui demandent, sur toutes choses, que la poitrine soit libre et développée pour pouvoir remplir aisément leurs fonctions respectives. Je ne puis trop le répéter, les difformités personnelles, la pâleur, les maux de tête et d'estomac, la perte d'appétit, les indigestions, la consomption, et une infinité d'autres ennemis de la jeunesse et de la beauté, sont les conséquences certaines de ce qu'on reste trop long temps assis ou dans une attitude courbée. Ce que tant de jeunes dames éprouvent à une époque critique de la vie, ainsi que les dangers plus grands encore qui les attendent souvent lorsqu'elles deviennent femmes et mères, provient principalement des mêmes causes, du *confinement* que nécessitent les occupations sédentaires auxquelles

lles sont employées de bonne heure, et du éfaut d'un exercice fréquent au grand air.

Enchaîner les mouvemens des enfans aussitôt u'ils ont l'usage de leurs membres, c'est une pposition barbare à la nature, et le faire sous rétexte de la corriger, c'est insulter au bon ens. Peut-être est-ce la manière d'élever des iarionettes énervées, mais jamais on ne forera ainsi des hommes ou des femmes accomlis. J'ai vu souvent avec un sensible chagrin, e pauvres petites créatures de dix ou douze ns, et même plus jeunes, montrées par leurs arens insensés comme des prodiges de savoir, u distinguées par leurs progrès extraordinaires ans les langues, l'élocution, la musique, le essin, ou même quelque connoissance frivole. es efforts prématurés que font ces enfans puisent leurs facultés intellectuelles comme urs forces physiques, et arrêtent ainsi le éveloppement des unes et des autres. Je ne étends pas empêcher d'introduire de bonne eure la jeunesse dans la société des muses et s graces; mais je voudrois aussi qu'elle fît la ur à la déesse de la santé, et qu'elle employât ie partie considérable de son temps, au moins cette époque, à sauter et à courir.

Je m'écarterois de l'objet immédiat de cet

ouvrage, si je disois autre chose relativement aux études des jeunes garçons, si ce n'est qu'on devroit mettre de plus fréquens intervalles qu'on ne le fait maintenant entre leurs heures d'étude, et leur permettre de se livrer à des exercices actifs pendant ces momens de récréation. Mais l'éducation des femmes, qui semble entièrement calculée sur une fausse base, demande une plus grande réforme. Je laisse à d'autres la partie morale de cet ouvrage, et je me borne à considérer ce sujet sous le point de vue médical. Je vois avec peine que l'on altère la santé par une application sérieuse à des objets de très peu de conséquence, tandis qu'on néglige les qualités les plus importantes. On devroit élever toutes les filles comme devant un jour être épouses et mères; autrement quelques talens qu'elles aient d'ailleurs, elles seront tout à fait incapables de remplir les devoirs sur l'accomplissement desquels sont fondés l'attachement des maris, le bien-être des enfans, et le bonheur personnel des mères. Comment celle qui est foible et languissante peut-elle se flatter d'élever des enfans actifs et vigoureux? et si elle ignore comment il convient de les traiter, ne faudra-t-il pas qu'elle ait recours à des mercenaires, et qu'elle

nfie entièrement à leurs soins, à leur adresse,
eur fidélité, les plus chers intérêts de la vie?
Il n'est pas rare de voir des femmes, qu'on
garde comme bien élevées, tellement igno-
ıtes, lorsqu'elles viennent à avoir des enfans,
tout ce que devroit savoir une mère, que le
uveau-né lui-même en sait tout autant à cet
rd que celle qui lui a donné le jour. Si le
ıps que ces sortes de personnes ont perdu à
rendre des choses qui ne leur seront jamais
es, eût été employé par elles sous les yeux
ne matrône intelligente à s'instruire des
tus domestiques et de l'art d'élever les en-
, elles se seroient pour la suite assuré l'at-
ement de leurs maris; elles auroient pu
re leurs fils et leurs filles des membres
s de la société, et elles-mêmes auroient
'exemple et l'ornement de leur sexe.
u'un jeune homme soit destiné à l'armée
ı la marine, on l'envoie à l'académie,
s'y instruire dans la partie des sciences
ı croit nécessaires à son avancement. Mais
eune femme, dont le rôle est plus diffi-
remplir, n'a pas les mêmes facilités pour
endre. On suppose qu'elle n'a aucun be-
d'instruction provisoire; que l'aide de la
e est tout ce qu'il lui faut pour la mettre

en état de remplir ses devoirs lorsqu'elle sera
mère. Si elle vivoit dans l'état de nature,
cette idée ne seroit pas très fausse; mais dans
la société tout est artificiel, et doit s'apprendre
comme un art.

Cependant celui dont il est ici question ne
peut s'enseigner ni dans les livres, ni en con-
versant. Ces deux moyens peuvent être utiles,
mais ne suffisent pas pour faire une nourric
accomplie; et dans le fait la pratique seule peu
former ce premier des talens, et si cette pratiqu
ne s'acquiert pas sous la direction de quelqu
matrône expérimentée, il en coûtera la vie
plusieurs individus pour l'apprendre de tou
autre manière. Une mère commettra beaucou
de bévues, comme cela arrive à la plupa
d'entre elles, et tuera plusieurs enfans ava
d'en pouvoir élever un. A la fin, peut-être, e
réussira. C'est ainsi que l'on trouve beauco
de gens riches, qui ayant eu plusieurs enfa
meurent sans en laisser aucun, ou qui n
laissent qu'un pour jouir de leur grande fortu

Les choses de pratique sont toujours ce
qu'on apprend le plus difficilement, pa
qu'on ne peut les apprendre que par l'obs
vation et l'expérience. C'est ainsi que j'ai
une mère qui avoit eu dix-huit enfans, for

ıe de ses filles par la seule force de l'exemple de l'imitation. Quand cette fille auroit étudié n art sous les plus habiles maîtres, et qu'elle ıroit lu les meilleurs ouvrages qu'on ait jamais rit sur ce sujet, elle n'auroit pas pu pratiquer qu'elle faisoit avec la plus grande facilité, ur l'avoir vu réussir si souvent sous la direc-n de sa mère.

La conséquence de ceci est très simple : c'est c les talens de peu de valeur ou de simple nement ne devroient pas être assidûment ltivés aux dépens de la santé, ou faire né-ger des choses de la plus grande importance; qu'une grande partie du temps perdu incon-érément par les jeunes dames à des ouvrages fantaisie, ou à apprendre à peindre, à des-er ou à jouer de quelque instrument, (ce n'aura jamais pour elles une véritable uti-, ou qui tout au plus leur procurera une isfaction momentanée) auroit été beaucoup ux employé à des leçons pratiques sur les oirs des épouses et des mères qu'elles seront ntôt appelées à remplir, et dont l'ignorance r coûtera beaucoup de larmes et de regrets.

l'égard du second mal dont j'ai parlé au nmencement de ce chapitre, et qui est l'effet la pauvreté, mal qui consiste à employer

de jeunes enfans à des occupations sédentaires et mal-saines, pour leur faire gagner de quoi vivre, soit qu'on l'envisage avec les yeux de l'humanité ou avec ceux de la politique, il ne peut que faire naître les plus douloureuses réflexions. Il empoisonne pour les parens la source des plus doux plaisirs; et des efforts foibles et prématurés qui énervent l'enfant, font perdre à la société les utiles services de l'homme. C'est en vain que nous cherchons en automne des fruits mûrs sur l'arbre dont les boutons se sont trop promptement épanouis au printemps. Jamais non plus on ne verra devenir fort et actif le jeune cheval qu'on a trop tôt soumis à un travail pénible.

En touchant ce sujet dans le premier chapitre de ma *Médecine Domestique*, j'ai cru ne pouvoir pas donner une plus forte preuve de la vérité de ce que j'avançois : que le tempérament des enfans se détruit par ces efforts prématurés pour gagner leur vie, que le nombre immense de rachitiques, de scrofuleux et de nains qui fourmillent dans toutes nos villes de manufactures. Là les enfans souffrent cruellement, dès les premiers momens de leur vie, du manque de nourriture et d'exercice convenables, pendant que leurs mères misérables sont

cupées à d'autres travaux. La première chose, esque aussitôt qu'ils connoissent l'usage de ırs bras et de leurs jambes, est de les em- oyer à quelques travaux subalternes ou pré- ratoires des manufactures, travaux infini- ent préjudiciables à la santé et à l'accroisse- ent, parce qu'ils exigent une réclusion habi- elle au lieu d'un exercice actif. Bien peu de infortunés parviennent à la maturité, et un ucoup plus petit nombre encore acquièrent orce de l'homme. La plupart périssent très nes, et les autres sont foibles et maladifs ıdant toute leur vie, de sorte que l'impuis- ce de travailler dans un âge avancé est la séquence assurée du triste avantage qu'ils de gagner quelque chose dès leur plus tendre ınce.

Iais il est une autre classe de victimes dé- ées plus dignes encore de pitié que celles t je viens de parler. Ce sont les enfans qui ent en apprentissage chez les ramoneurs. Je bien trompé, ou il n'y a pas dans le monde er de créature plus misérable et plus juste- t à plaindre que le jeune garçon qui, en l terre, est forcé de ramoner les cheminées. ıoitié nud dans le froid le plus rigoureux, ieds coupés par la glace, les jambes ployées,

le corps en double, il se traîne dans les rues dès la pointe du jour. En cet état il est obligé de grimper dans ces passages sales et dégoûtans, dont plusieurs sont à peine assez larges pour qu'un chat puisse s'y glisser. Souvent, pour le forcer de surmonter la terreur qui doit le saisir dans ses premiers essais, son maître barbare allume de la paille mouillée dans le foyer, ce qui ne laisse au malheureux enfant que l'alternative d'être inévitablement suffoqué, ou de monter à l'instant au haut de la cheminée. J'ai été moi-même témoin de quelque chose de plus cruel encore : j'ai vu plus d'une fois de ces petits ramoneurs forcés, pendant que la cheminée étoit pleine de feu, de descendre par le tuyau, comme un paquet de haillons mouillés, pour éteindre la flamme.

Le 22 octobre dernier, le jour même où j'en étois arrivé à cette partie de mon sujet, on jugeoit aux assises de Westminster une accusation de cruauté commise contre un jeune ramoneur. La malheureuse victime avoit été attirée dans la maison d'une femme qui étoit à la tête d'une de ces horribles entreprises, sous la promesse de n'être employé qu'à faire des commissions. Mais il n'y fut pas long temps sans qu'on le forçât d'apprendre le *commerce*

omme on dit à Londres. On jugea qu'il avoit
esoin de quelques leçons domestiques pour le
éparer à paroître en public. Comme le mal-
ureux n'étoit pas en état de grimper aussi
te qu'on l'exigeoit, le chef le déshabilloit,
le poursuivoit, dans cet état d'entière nudité;
n le battant avec des verges de bouleau. Son
orps, ses bras, ses jambes étoient grièvement
eurtris par les coups qu'il avoit reçus. Ce
étoit pas tout : quoique par suite des essais
ultipliés qu'il avoit faits, ses coudes et ses
noux fussent blessés, cependant lorsque le
uvre enfant ne grimpoit pas assez vîte, son
uel instructeur l'aiguillonnoit, pendant qu'il
oit dans la cheminée, au moyen d'une aiguille
ée au bout d'un bâton, et dont il lui piquoit
s cuisses et les bras.

Il fut aussi prouvé, dans le cours des débats
'occasionna cette procédure, qu'on apprend
grimper aux malheureux enfans de cette
sse dans le portique de l'église de Saint-
orges, où, au péril de leur vie, ils sont
ligés de monter le long d'une muraille per-
ndiculaire. J'ai toujours aimé à voir la jus-
e tempérée par la clémence, sur-tout lors-
e la punition est à la discrétion du juge ou
magistrat; mais lorsqu'un accusé a été con-

vaincu d'actions aussi atroces, je ne puis pas m'empêcher de trouver qu'on l'a traité, avec beaucoup trop d'indulgence, en ne le condamnant qu'à six mois d'emprisonnement; et ce qui m'afflige sur-tout, c'est de penser qu'on puisse tolérer une profession quelconque qui exige un apprentissage aussi barbare.

On me dira peut-être que des enfans ainsi élevés sont nécessaires. Je le nie positivement. On nettoie les cheminées, sans ces moyens cruels et dangereux, non seulement dans plusieurs contrées du continent, mais même dans quelques parties de notre île, où les maisons sont beaucoup plus élevées qu'à Londres. Dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne, par exemple, une botte de bruyère ou de genêt suffit pour remplir le même objet, à meilleur marché, et mieux. Un homme se place au haut de la cheminée, et un second en bas; au moyen d'une corde dont chacun tient une extrémité, la botte de bruyère est tirée par eux du haut en bas, jusqu'à ce que la cheminée soit parfaitement nettoyée. Le peu de peine et de dépense qu'il en coûte pour cette opération est ce qui doit le plus fortement engager à la renouveler assez souvent pour prévenir toute possibilité que le feu prenne dans une cheminée,

'eut-on dire cela de Londres, où chaque année vie de plusieurs centaines d'individus est crifiée à la méthode la plus barbare de pré-enir le danger? Combien on trouveroit que est à tort qu'on vante les grandes améliora-ons qui ont lieu dans la capitale de l'empire ritannique, si l'on vouloit se donner la peine e remarquer que cette ville est en arrière de us d'un siècle relativement au plus petit vil-ge du royaume, en presque tout ce qui con-erne la conservation de la vie des hommes!

J'ai souvent entendu arguer de la nécessité our justifier ce qui se fait de mal. Mais jamais tte excuse ne m'a paru plus absurde que dans qui est relatif au ramonage des cheminées par s enfans. L'expérience prouve clairement 'elles peuvent l'être mieux sans leur moyen. ntinuera-t-on, au mépris de la raison et de umanité, une pratique qu'elles proscrivent alement? L'abolition de la traite des nègres devenue dans ces derniers temps un sujet s populaire parmi nous, et la cause des pau-es Africains a été plaidée avec une extrême aleur dans notre sénat. Mais tandis que notre gueil est flatté par l'idée de secourir des es-ves qui vivent loin de nous, nous laissons rmi nous une classe de nos compatriotes dans

4

un esclavage infiniment plus dur, et dans une bien plus grande misère! Cela ressemble un peu à la chimère à la mode d'une philantropie universelle, qui prétend être très sensible aux maux des Hottentots qui vivent si loin de nous, mais qui dans la réalité n'a d'autre effet que d'endurcir le cœur contre le spectacle d'une misère infiniment plus affreuse que l'on peut voir dans nos rues mêmes.

Mon digne ami, Jonas Hanway, qui vécu et mourut en faisant du bien, se servit de toute son influence pour améliorer le sort des infortunés dont je m'occupe, et il y réussit en partie. Mais il est des usages qu'on ne corrige entièrement qu'en les abolissant tout à fait. Tant que des enfans seront forcés de monter dans les cheminées, quelques loix qu'on fasse pour leur soulagement, ils seront misérables. Il faudroit couper l'arbre dans sa racine, en rendant une loi qui défendît cette pratique. C'est le seul remède qui convienne à ce mal.

Si M. Hanway avoit considéré la chose sous ce point de vue, il avoit assez de courage et de persévérance pour en être venu à bout, et pour obtenir un acte du parlement pour le soulagement réel et complet des êtres les plus à plaindre qui existent sur la surface de la terre. Mais i

›rna sa bienfaisance à un adoucissement par-
el de leur misère, parce qu'il n'avoit jamais
naginé que ces *garçons grimpans*, comme il
s appelle, fussent entièrement inutiles. Com-
ien il est malheureux qu'il n'ait pas porté ses
ues un peu plus loin, car alors il n'auroit pas
é satisfait qu'il n'eût obtenu leur totale éman-
pation d'un esclavage si barbare et si peu
écessaire !

La situation de ces enfans du malheur s'est
ıcore empirée depuis la mort de milady
ontague, qui rendoit heureux, du moins
ıur un jour dans le cours d'une longue et
ıuloureuse année, ceux qui pouvoient aller
ez elle. J'ai souvent desiré de la voir em-
›yer en leur faveur ses talens si connus : ils
ıuroient pas pu avoir un plus habile ni un
eilleur avocat. L'amabilité de son caractère
roit ajouté à la force des productions tou-
antes de sa plume, et elle auroit peut-être
gagé la législature à interposer son autorité
ur la suppression d'une profession à la fois
destructive et si dégradante pour l'espèce
maine.

Mais sans doute il y a assez d'humanité chez les
embres des deux chambres du parlement, pour
engager à prendre ce sujet en considération,

sans qu'il soit besoin d'émouvoir leur sensibilit
par autre chose que par le simple récit des faits

J'aurois beaucoup à ajouter, si je voulois fini
le triste tableau de l'infortune des jeunes ramo
neurs. Mais c'est assez pour moi d'en avoi
tracé l'esquisse principale, dans l'espoir qu
quelque personne, moins occupée d'autre
choses, se décidera à y mettre les couleurs qu
lui manquent. Je ne dois cependant pas omettre
avant de finir le récit des maux de ces pauvre
enfans, de parler de la malignité des maladie
dont ils sont presque sûrs d'être attaqués, pou
peu qu'ils vivent assez pour cela. Non seule
ment ils sont contrefaits, rabougris, mai
comme leurs pores sont obstrués, et que l
surface de leur corps est revêtue d'un sale en
duit composé de sueur, de suie, etc., ils son
sujets à diverses maladies inconnues au rest
des hommes.

Je me contenterai de donner un seul exem
ple d'une de ces maladies, que ceux qui e
sont attaqués nomment *les verrues de la sui*
mais à laquelle feu le docteur Pott a donné
avec beaucoup de raison, le nom de *cancer d*
ramoneurs. Suivant la description qu'il en donne
c'est un ulcère rongeant et dégoûtant, dont le
bords sont élevés et durs; rapide dans ses pro

rès, douloureux à toutes ses époques, il ne eut qu'avoir très certainement un effet desructeur. Cet auteur regarde l'extirpation au noyen d'un instrument tranchant, et à la prenière apparence, et la soustraction immédiate e la partie affectée, comme la seule chance u'il y ait pour arrêter la maladie, et en préenir les funestes résultats. La réflexion qu'il uit à ce sujet fait autant d'honneur à son cœur u'à son jugement. « La destinée de cette spèce d'hommes, dit-il, semble singulièreient cruelle. Dans leur enfance ils sont le lus souvent traités avec beaucoup de brutaté, et on les laisse presque mourir de faim de froid. On les force de monter dans des ieminées étroites et quelquefois très chaudes, i ils sont meurtris, brûlés et presque suffoés; et lorsqu'ils parviennent à la puberté, deviennent particulièrement sujets à la madie la plus dégoûtante, la plus douloureuse la plus fatale ».

CHAPITRE HUITIÈME.

Des Accidens.

Beaucoup d'enfans s'estropient et deviennen boiteux ou manchots, beaucoup même perdent la vie par des accidens dus à l'insouciance ou à la négligence des mères et des nourrices. Jamais on ne devroit laisser un enfant seu dans un endroit dangereux, ni dans une situation où il puisse être exposé à deux élémen aussi destructeurs que le feu et l'eau. Tous le jours nous entendons dire que des enfans on péri brûlés par le feu qui a pris à leurs vêtemens; on voit même de grandes personne perdre la vie par des accidens semblables.

Des événemens aussi affligeans ont souven lieu même sous les yeux de la mère; et c qu'il y a d'étonnant, c'est que leur fréquenc ne serve de rien pour apprendre aux femmes la méthode la plus sûre pour éteindre l feu. Dans l'effroi que leur causent cet accide et les cris de celui qui en est victime, elles perdent la tête, et courent pour arracher les vêtemens enflammés. Mais avant qu'elles aient p

réussir, le mal est fait. Au lieu de chercher enlever les vêtemens, il faudroit les presser utour du corps, et les envelopper de la pre-nière chose qu'on trouveroit sous la main, ce ui, supprimant l'air, étoufferoit aussitôt la amme. C'est l'action de l'air qui l'entretient et n augmente la violence. Un tapis, un drap, oute étoffe serrée l'éteindra à l'instant. Les mes à l'habillement desquelles le feu prend facilement, devroient, lorsque cet accident ur arrive, avoir recours à ce moyen, et se uver elles-mêmes, au lieu de fuir en courant ors de la chambre, soufflant la flamme, pous-nt des cris inutiles pour appeler du secours ui vient trop tard pour les délivrer des tour-ens et de la mort.

Les papiers publics nous donnent fréquem-ent des détails d'accidens arrivés à des per-nnes qui, en courant ainsi, ont non seule-ent accéléré leur propre destruction, mais llement encore effrayé les autres, qu'elles les it rendues tout à fait incapables de leur onner le moindre secours. J'ai eu très récem-ent occasion d'observer moi-même un cas esque semblable. Une très belle femme, dont s vêtemens étoient en flammes, avoit fui dans rue, sans que personne eût encore osé l'ap-

procher. Un cocher de fiacre la voyant dans cette situation, sauta de son siége, et, l'enveloppant de son manteau, il éteignit la flamme. Sa vie fut sauvée, mais aucun remède ne fut capable d'effacer les cruels ravages du feu sur sa personne. Elle perdit l'usage d'une partie de ses membres, et fut défigurée de la manière la plus horrible. Peu de personnes ignorent ce qu'il faut faire pour éteindre la flamme; mais on manque de présence d'esprit et de courage dans le moment d'un danger subit, et il en résulte des conséquences déplorables.

J'admire la philosophie pratique des bonnes habitantes du nord de l'Angleterre, qui s'occupent à filer du lin. S'il arrive par hasard que la filasse qui est autour de leurs quenouilles prenne feu, elles l'enveloppent à l'instant avec leur tablier, et il est tout de suite éteint. Mais si c'étoit à un être vivant, et sur-tout à un enfant chéri que le feu eût pris, je crains bien que peu de mères fussent assez courageuses pour agir de la même manière; et ce ne sont pas les femmes seules qui, dans ces circonstances, manquent de résolution. J'ai connu un père qui, voyant brûler sa fille chérie, resta stupéfié, et sans être capable de rien faire assez tôt pour la secourir. Ses facultés physiques et

orales suspendues par cet accident, il resta mme une statue dans le moment le plus ngereux de cette alarmante catastrophe. Il a plus, j'ai connu des enfans qu'on a portés milieu de la rue, afin que l'air pût éteindre flamme.

Il doit être assez évident, d'après ce que j'ai des soins excessifs dans le traitement des fans, que je ne demande pas que les mères les nourrices s'inquiètent plus qu'il ne faut ur des bagatelles. Mais on ne peut prendre p de précautions contre tout danger capa- d'occasionner un mal irréparable. Je desi- ois donc que la partie supérieure de l'ha- ement des enfans qui peuvent marcher, d'étoffes de laine, qui prennent moins fa- ment feu que celles qui sont faites de lin de coton. Je voudrois aussi qu'on inspirât onne heure aux enfans la crainte du feu, e pense que le meilleur moyen d'imprimer s leur esprit l'idée du danger de s'en trop rocher, c'est de les laisser se brûler les doigts rement, mais assez pour en ressentir quel- douleur; cela auroit un effet plus sûr que es les défenses possibles.

orsque les enfans ont froid, ils sont très és à se tenir tout près du feu; et non

seulement ils courent ainsi le risque d'êtr
brûlés, mais aussi celui de s'occasionner de
panaris et d'autres maux inflammatoires dar
les extrémités. Je ne voudrois cependant pa
que les mères ou les nourrices poussassent,
cet égard, les précautions trop loin. Les batte
mens douloureux que ces derniers maux occa
sionnent dans la partie affectée, engageron
plus efficacement les enfans à les éviter qu
tout ce qu'on pourroit leur dire; et lorsqu'un
fois ils les auront éprouvés, peu de mots sero
plus que suffisans pour leur en rappeler
cause. Ils prendront aisément l'habitude
frotter leurs mains, et de courir plutôt que
s'approcher du feu après avoir été au froid.

J'ai toujours vu avec plaisir des gardes-f
en fer fixés autour des foyers dans les char
bres des nourrices et dans toutes celles où
enfans ont accès. Ceux en fil de fer ou
laiton, de deux ou trois pieds de hauteur,
dont on fait beaucoup d'usage, aujourd'h
même dans les sallons, valent encore mieu
Ils sont excellens pour garantir du dan
auquel les grandes personnes, particulièrem
les dames, aussi-bien que les enfans étour
peuvent être exposés lorsqu'ils se tiennent,
assis, soit debout, auprès du feu.

Les enfans aiment beaucoup à faire rôtir dans le feu des châtaignes, des pommes de terre, ou d'autres choses semblables. J'ai connu une dame qui avoit manqué perdre la vie par un accident arrivé dans une circonstance de cette espèce. Un petit garçon furetoit dans le feu pour y chercher une pomme de terre qu'il y avoit mise. Le feu prit à ses habits, et quoique sa mère fût à côté de lui, il fut horriblement brûlé. La mère nourrissoit un autre enfant qu'elle tenoit alors dans ses bras, ce qui lui laissoit moins de liberté pour secourir l'autre. L'effet du choc qu'elle éprouva fut sérieusement alarmant : son lait se tarit. Il survint une fièvre dont la violence laissa pendant trois semaines peu d'espérance de la sauver. Elle eut, à cette époque, une attaque de convulsion du genre de celles qui précèdent souvent l'éruption de la petite vérole dans les enfans, et qui sont loin d'être un symptôme défavorable. La crise de cette dame fut également salutaire ; elle diminua la force de la fièvre, et la dame alla tous les jours de mieux en mieux. Elle fut suivie, dans cette maladie, par mon excellent ami feu le docteur John Gregory, et par moi, et tous les deux nous avions désespéré de sa guérison.

Les accidens qu'occasionne l'eau bouillante

sont encore plus nombreux. Les enfans courent un danger continuel dans les endroits où l'on fait la cuisine, et dans les classes moyennes et inférieures, la cuisine et la chambre des enfans sont une même chose. Un petit garçon, le plus bel enfant que j'aie jamais vu, perdit la vie de cette manière; il jouoit au milieu de la cuisine : une marmite pleine de nourriture pour des animaux domestiques, et qu'on venoit de retirer du feu, se trouva dans son chemin. Il tomba en arrière, et fut tellement brulé qu'en dépit de tous mes efforts il périt.

On ne devroit jamais rien mettre à la portée d'un enfant; autrement il est presque sûr qu'il renversera sur lui tout ce qu'on y laissera; et dans ce cas, il peut être assez brûlé pour en mourir avant qu'on ait eu le temps de le déshabiller. Les enfans sont encore enclins à tout porter à leur bouche, et il suffit d'une très petite quantité de liquide bouillant dans l'estomac pour causer la mort. Il n'y a pas long-temps qu'un événement de ce genre est arrivé. Un enfant ayant mis le robinet d'une bouilloire dans sa bouche, avala un peu d'eau bouillante, et en mourut presque à l'instant même. J'ai eu connoissance d'exemples sans nombre d'enfans qui ayant renversé des plats pleins d'alimens chauds, en ont été hor-

iblement brûlés. Les viandes et toutes les ubstances solides, lorsqu'elles sont brûlantes, ont plus dangereuses que les fluides, parce u'elles adhèrent davantage à la peau.

Peut-être n'y a-t-il pas de mort plus cruelle ue celle qui est occasionnée par la brûlure. Lorsqu'elle est prompte ce n'est rien ; mais uand elle traîne, elle est plus terrible qu'on e peut l'imaginer. Nous pouvons seulement ous en former une idée imparfaite par la ouleur cuisante que nous éprouvons par des rûlures dont l'effet n'est pas mortel. J'ai traité n homme dont la moitié de la peau avoit été haudée en tombant dans une chaudière bouillnte. Il guérit ; mais sa douleur étoit si grande, ue toutes les fois qu'on le pansoit, il demanoit avec instance qu'on le tuât.

Quoique les accidens causés par l'eau froide ient moins fréquens que ceux du feu, dans le emier âge, cependant on doit prendre contre x toutes les précautions raisonnables. Les fans qui ne se doutent nullement du danger cet élément, sont quelquefois morts avant voir l'idée de celui auquel ils s'exposoient. voit souvent près des maisons des puits et pièces d'eau ouverts, et sans rien qui en fende l'approche, tellement qu'on diroit qu'ils

sont placés comme des piéges pour tromper et détruire ceux qui ne sont pas sur leurs gardes. Ne sait-on donc pas que les enfans aiment à regarder dans l'eau, sur-tout lorsqu'ils y peuvent voir leur image? et est-il si rare, lorsqu'ils se regardent dans ce miroir liquide, de les y voir tomber et s'y noyer? Je frémis encore quand je pense à un puits qui se trouvoit dans le jardin de mon père, sans la moindre barrière pour en éloigner suffisamment les enfans. J'ai mille fois joué sur le bord de cet abîme, et je ne conçois pas comment il a pu arriver que j'ai évité de faire un faux pas qui m'y auroit entraîné. C'est une foible précaution contre le danger des puits ouverts, des mares, des étangs et des cavités de cette espèce, de dire à un enfant de prendre garde d'y tomber. Le poëte Gay dans sa fable de la vieille poule et du jeune coq, dont la morale est, que *si nous faisons quelque défense à notre enfant, nous serons bientôt convaincus de cette vérité : que nous descendons tous d'Eve*, nous donne une idée très juste de l'effet que peuvent produire ces défenses insensées.

Mais ce n'est pas seulement dans les cours et dans les jardins que les enfans peuvent être très exposés par le moindre faux pas. Ils cou

ent souvent presque autant de danger dans la naison même, par des chutes dans diverses ituations. Par exemple, il faut que des enfans oient doués d'un degré de prudence bien upérieur à leur âge, pour éviter de tomber lans ces escaliers roides et obscurs qu'on trouve lans toutes les vieilles maisons, particulièreaent dans cette partie de Londres qu'on nomme a *Cité*; et lorsqu'ils ont le malheur d'y faire n faux pas, ils roulent souvent depuis le haut usqu'en bas. Comme ils sont ordinairement fort égers, il arrive rarement qu'ils se cassent un ras ou une jambe, et l'on fait peu d'attention à . chute dans le premier moment. Mais s'il ne aroît pas en résulter beaucoup de mal pour nstant, il en reste souvent le germe de malaes futures. L'organisation délicate du cerveau eut recevoir un choc dangereux, et il y a lieu e croire que l'hydrocéphale interne est queluefois la conséquence de meurtrissures, de oups ou d'autres accidens arrivés à la tête. ai perdu un garçon qui promettoit beaucoup, ar une affection du cerveau causée, à ce que crois, par une chute qu'il avoit faite de dessus 1 buffet de cuisine.

Tous les enfans aiment à grimper, à monter ır les chaises, sur les tables, etc. S'ils en tom-

bent, leur chute est plus dangereuse que les mères et les nourrices ne peuvent l'imaginer. La tête des enfans est grosse, et comme elle est spécifiquement plus pesante que le corps, c'est là partie qui porte le plus ordinairement à terre, ce qui cause un ébranlement dans le cerveau dont il peut résulter de funestes conséquences. Tous les meubles de la chambre des enfans devroient être bas, pour prévenir à la fois le desir de grimper et le danger de tomber. Il faudroit aussi que les tables qu'on y met n'eussent pas de coins, car ces saillies aiguës occasionnent un grand nombre d'accidens. On a vu précédemment que j'ai beaucoup insisté pour qu'on ne contrariât pas l'inquiète activité des enfans, laquelle a une si grande influence sur leur santé et leur développement; mais jusqu'à ce qu'ils aient acquis assez de raison et d'expérience pour se conduire, c'est aux parens à veiller à ce qu'ils ne s'exercent que dans des endroits où ils n'ont aucun risque à courir.

Les nourrices doivent aussi, par la même raison, ne jamais laisser d'arme meurtrière à la portée des enfans. Les instrumens aigus et les couteaux, avec lesquels ils peuvent se blesser, sont des jouets très déplacés. Je me rappelle pourtant d'avoir lu dans une gazette, que plu-

ieurs enfans durent un jour la vie à ce que e plus petit d'entre eux qui étoit encore au berceau, tenoit un couteau dans sa main. Cela eut lieu près d'une de ces grandes forêts du ontinent, d'où des loups affamés sortent souvent pour aller chercher leur proie. La femme l'un paysan dont la chaumière étoit dans le oisinage de cette forêt, étoit sortie pour quelue affaire, et avoit laissé un enfant au berceau, ous la garde de trois ou quatre autres enfans, ont l'un donna un couteau à celui qui étoit au erceau, pour l'amuser. Pendant l'absence de la ière, un loup poussé par la faim, se jeta dans la haumière, et la première chose qu'il saisit fut bras de l'enfant qui le tenoit étendu : le couau avec lequel il jouoit entra dans le gosier l'animal avide, et le tua. Comme dans notre eureuse île les femmes n'ont pas besoin d'arer leurs enfans contre cette espèce d'ennemis, ne suppose pas qu'elles puissent être tentées, ns l'espoir de les entendre citer comme des ros, de leur confier des armes, bien plus pables de les blesser que de les défendre.

Mais revenons à des précautions plus séeuses et plus nécessaires. Il arrive très sount de funestes accidens qu'on pourroit aiséent prévenir. On entend dire tous les jours

que des enfans sont tombés de quelque fenêtre et se sont tués : de semblables événemens ne doivent avoir lieu que parce qu'on a négligé les précautions nécessaires ; quelques barreaux fixés en travers dans les fenêtres de la chambre des enfans, ou des appartemens élevés où on les laisse jouer, suffiroient pour prévenir ces malheurs. Cependant quelque simple que soit l remède, il n'est que trop souvent négligé. Combien de fois n'ai-je pas vu avec effroi, des enfans pendus en dehors des fenêtres, dans un danger imminent, et sans que personne dans l'intérieur de la maison fît attention à eux ! A Londres, cela arrive sur-tout aux enfans des pauvres qui occupent communément les étages supérieurs, et dont les fenêtres sont rarement, ou jamais défendues par des barres. En tenant ces fenêtres constamment fermées, on empêche le renouvellement de l'air si nécessaire à la santé et même à l'existence ; tandis que d'un autre côté, si on les ouvre, quand elles manquent de la défense que je recommande, c'est exposer à un danger certain les étourdis et les imprudens. Au moindre bruit qui s'entend dans la rue, les enfans courent à la croisée, et il arrive souvent que leur curiosité les engageant à avancer la tête en dehors pour mieux voir, ils tombent et s'écrasent sur le pavé.

Dans mes précédentes remarques sur les amacs ou lits suspendus, j'ai eu principalement à cœur de montrer combien leur mouement doux est plus sûr, et plus propre à enormir que les secousses violentes et dangeeuses d'un berceau. J'ai maintenant à faire ne observation d'une plus grande étendue ır les lits en général, c'est qu'ils sont souvent nestes aux enfans, au lieu de leur procurer n repos facile et sans danger. Il n'arrive que op souvent que les mères et les nourrices font oucher leurs nourrissons dans leur lit pendant nuit entière, méthode toujours affoiblissante our eux, et dont le triste résultat est quelefois que ces enfans sont étouffés. En France ı en Hollande, je ne suis pas bien sûr dans quel de ces deux pays, il existe une loi qui fend de faire coucher un enfant avec sa ère ou sa nourrice. Nous n'avons pas cette i en Angleterre; mais la tendresse et l'atten- on maternelle devroient y suppléer, d'autant ı'il n'est ni rare, ni extraordinaire d'entendre re qu'unenfant a été étouffé par une grande rsonne qui, en dormant, a roulé accidenllement sur lui, ou l'a trop pressé.

L'usage des lits qui se relèvent pendant le ur, et font armoire, n'est ni moins perni-

cieux, ni moins périlleux. Il empêche qu ces lits ne puissent être aérés, et rendent l matelas et les couvertures humides et ma sains. Les enfans peuvent même y être tu par inadvertance. Une domestique, la mè elle-même peut, dans un moment où elle e pressée, relever le lit sans examiner si l'enfa s'y trouve ou non; et celui-ci, qui ne peut faire entendre dans cette situation, est étouf avant qu'on se soit apperçu de la méprise. L larmes sont vaines pour réparer ce qu'un pe de précaution auroit prévenu, ou ce qui n seroit jamais arrivé dans un lit convenable.

Les enfans suffoqués de cette manière, ain que ceux qui sont étouffés par accident, pour roient quelquefois être rappelés à la vie. C pendant, je ne me souviens pas qu'il y a d'autre exemple de ce fait que celui rapport dans ma Médecine Domestique, quoiqu'il doiv être aussi possible que le rappel à la vie de noyés, de ceux qui ont des attaques de convul sions, ou divers autres accidens accompagné de la suspension ou de l'extinction apparent de toutes les facultés vitales; mais je me dis penserai de suggérer l'usage de remèdes trè précaires pour des maux si faciles à préveni d'une manière certaine.

Je n'aurois jamais fini, si je voulois entrer ıns le détail particulier de tous les dangers ıxquels les enfans sont exposés dans nos rues, ınt par le défaut d'une bonne police, que par la égligence de leurs parens. Peut-être aurai-je, uelque jour, occasion de m'étendre sur l'importance et la nécessité de la première. Je ne eux ici que fixer l'attention des mères sur s dangers qui attendent les enfans à presque us les pas qu'ils font, lorsqu'on les laisse cour seuls, ou qu'on les confie à de jeunes pernnes qui n'ont ni la force, ni l'expérience ffisante pour les protéger. Je suis toujours quiet, lorsque je vois des enfans portés par s petites filles qui ont à peine la force de les ıtenir, ou conduits par d'autres dont l'étourrie est plutôt faite pour les plonger dans le nger que pour les en tenir éloignés. La oitié au moins des accidens qui arrivent aux fans, soit dans leur maison, soit dehors, ıt dus à la folie, à la cruauté, j'ai presque à la criminelle barbarie avec laquelle on ındonne un enfant au soin d'un autre, qui, oiqu'un peu plus âgé, n'a pas moins besoin -même de la surveillance de sa mère ou de nourrice.

Je le demande à tout père qui a de la sensi-

bilité et du bon sens, ne doit-on pas regard
comme une sorte de meurtre de laisser un
petite fille de sept ou huit ans porter un enfa
dans ses bras, ou en conduire de plus jeun
qu'elle dans une ville comme Londres, où d
charrettes et des voitures de toute espèce rou
lent dans tous les sens, où l'on ne voit q
chevaux qui galopent, que bœufs furieu
que l'on conduit, que gens en foule qui
précipitent de tous côtés sans aucune atte
tion? Est-il surprenant qu'on entende di
tous les jours qu'une voiture a passé sur
corps d'un enfant, qu'il a eu les bras ou l
jambes cassés, la tête écrasée, le corps mis
pièces, au milieu des dangers auxquels on l
expose si inconsidérément? Les auteurs imm
diats de ces malheurs méritent presque toujou
d'être pendus, je l'avoue; mais cela n'empêc
pas que je doute qu'un jury pût acquitter l
pères négligens de toute participation dans
crime.

Que les mères me permettent donc de l
conjurer particulièrement de ne jamais lais
aller leurs jeunes enfans seuls dans les ru
et de ne jamais s'en rapporter à la protecti
que celui qui est un peu plus grand peut don
au plus petit. Elles doivent aussi leur appr

re à connoître le danger aussitôt qu'ils sont
ı état de s'en former une idée, et leur en-
igner à éviter les ennemis sans nombre qui
s assiégent de toutes parts, et qui trop sou-
ent sont funestes à leur âge. Une bonne police
réviendroit sûrement une grande partie de
es désastres; mais aucune loi ne peut jamais
emplacer l'attention d'une mère à veiller sur
santé et la sûreté de ses enfans.

CHAPITRE NEUVIEME.

es Hôpitaux pour les enfans trouvés, et des autres institutions en faveur des enfans pauvres ou abandonnés.

ES détails étendus dans lesquels je suis entré
r les qualités convenables aux mères, et sur
ırs devoirs indispensables, me donnent quel-
e espoir que mes remarques sur ces impor-
ıs objets ne seront pas sans utilité pour la
sse moyenne de la société, non plus que
ur les rangs plus élevés. Mais il est affligeant
ur moi de penser qu'il existe un très grand
mbre de pauvres femmes qui ont moins besoin
'on leur apprenne leur devoir que d'être

mises en état de le remplir. Elles emploieroie volontiers tout leur temps et tous leurs soins élever leurs enfans; mais manquant du néce saire, elles sont forcées de s'occuper autremen Elles voient leurs enfans languir; mais la crain de la famine est un objet encore plus inquiétan Elles ne sont pas mortes à l'impulsion des affe tions naturelles; mais leur ardeur est bient refroidie dans leur cœur par le sentiment de misère. La main glaciale de la pauvreté co dense les sources du bonheur maternel, et s souffle desséchant flétrit une partie des fleu précieuses de la vie humaine.

S'il est vrai qu'aucun pays du monde com ne se distingue autant que l'Angleterre par s établissemens de charité, il ne l'est pas moi que la vanité a plus lieu de s'en applaudir q la raison. Car, quelque mortifiant que soit c aveu, il faut convenir qu'il n'y a pas de pa non plus où l'on abuse davantage de la ch rité, et où elle soit plus mal entendue. Lorsq je jette les yeux sur l'hopital des enfans trouv à Londres, sur cet édifice qui ressemble plut à un palais qu'à une maison destinée à nourr de pauvres enfans; lorsque je considère quell sommes immenses on a dépensées pour le bât quelles sommes plus considérables encore o

, et sont journellement employées aux rties les plus pompeuses et les moins utiles cet établissement, je ne puis m'empêcher de écrier avec la Rochefoucauld, que *la vertu la charité n'iroient jamais si loin, si l'orgueil marchoit pas de compagnie avec elles.*

[l est réellement déplorable que l'exécu- n des projets approuvés et favorisés par le iple anglais pour le soulagement des mal- ireux, des vieillards, comme des enfans, it jamais pu avoir lieu sans entraîner l'éta- sement de superbes édifices, des spécula- ıs lucratives, et une foule de charges et nployés qui se disputent les fonds, et di- iuent considérablement l'utilité que le lic en retireroit sans cela. Le faux emploi, issipation des contributions destinées à des vres de charité, ne sont pas les seuls vices on ait à reprendre dans l'administration de pital des enfans trouvés. Jamais aucune itution ne put réclamer à plus juste titre secours des personnes humaines et bien- ıntes; jamais non plus aucune ne fut sou- ıe avec plus de libéralité; malheureuse- ıt, par suite d'ignorance et d'inexpérience, de sauver les enfans, elle n'a que trop vent hâté le moment de leur mort.

La première idée d'un hôpital pour les enfa
trouvés étoit certainement très plausible. S
objet apparent étoit d'arracher à la misère e
la destruction des victimes innocentes qui
trouvoient condamnées par l'abandon de le
parens. On conserveroit ainsi à la société bea
coup d'individus précieux, et ce seroit pour
mères infortunées une ressource qui détruir
ou diminueroit au moins considérablem
toute tentation de se porter aux actes les p
dénaturés. Les prudes, les faux dévots,
hypocrites pouvoient, il est vrai, condam
un établissement qui semble encourager l'un
illicite des sexes; mais l'humanité ne peut jam
regarder comme un crime la conservation d
individu.

Une entreprise d'une utilité si spécieuse ne p
voit pas manquer d'obtenir les secours les p
généreux. Indépendamment de toutes les con
butions particulières, le parlement affecta p
l'exécution d'un projet si louable, une som
annuelle de soixante mille livres sterling (p
de 1500000 francs) pendant plusieurs ann
Bientôt, ainsi que je l'ai dit, un palais, au
d'un hospice pour des enfans à la mame
se trouva érigé. Les portes en furent ouve
aux enfans abandonnés qu'on y apporta

outes parts, non pas pour y être nourris et
levés, mais pour être envoyés dans les con-
rées éloignées, transport qui coûta la vie à un
ombre infini de ces malheureux. Ce n'est
oint un apperçu vague et imaginaire que je
onne ici, je rapporte ce que j'ai vérifié moi-
nême lorsque j'étois médecin d'une dépen-
ance très considérable de l'hôpital des enfans
rouvés. J'ai parlé ailleurs de la mortalité
u'occasionnoit parmi ceux qui avoient sur-
écu aux fatigues du voyage, l'usage mal en-
endu des remèdes. J'ai détaillé les moyens
ont je me servis pour arrêter ces ravages
ffligeans, pendant que les nourrices et les
nfans restèrent sous mon inspection et mon
ontrôle. Mais mes remontrances pour em-
êcher qu'on les enlevât trop tôt à ces nour-
rices, qu'on les entassât dans des hôpitaux,
u'on les confinât dans des écoles, ou qu'on
s occupât à des travaux mal-sains, furent
ns effet. On me dit qu'on ne pouvoit s'écarter
es réglemens et des usages établis dans l'hô-
ital, quoique leur effet évident fût de détruire
santé, et d'affoiblir les facultés physiques
morales des infortunées victimes.

J'ai souvent vu avec indignation les rapports
ompeurs du grand nombre d'enfans qu'on

T

dit avoir été reçus et élevés dans ces endroi
Je ne doute pas que si l'on pouvoit dresser u
liste exacte de tous ceux qui ont péri par d
déplacemens hors de saison, un mauvais tra
tement, des soins mal entendus, par des m
ladies qu'occasionne un *confinement* prém
turé dans les écoles, par les maladies cont
gieuses des hôpitaux, et enfin par ce que j'ap
pelle des occupations meurtrières, il ser
démontré que de tous les enfans qu'on y reçoi
il n'y en a pas un sur dix qui vive assez pou
devenir un membre utile de la société.

Indépendamment les maux que je viens d'i
diquer, il y a une erreur fondamentale dans
plan lui-même, non seulement de l'hôpital d
enfans trouvés, mais encore de tous les établi
semens charitables faits, soit par les paroisses
soit autrement pour l'éducation et l'entretien d
pauvres enfans. Tout projet qui tend à sépa
rer une mère de son enfant, quelque uti
qu'il soit en apparence, est mauvais, et l'o
peut être sûr qu'en dernier résultat il occasio
nera du mal. C'est violer les lois de la natur
et on ne le fait jamais impunément; c'est bris
les premiers et les plus forts liens de la sociét
la tendresse paternelle et la piété filiale; c'e
tenter perversement d'effacer et de détruire

plus doux sentiment du cœur, l'amour maternel, sans lequel l'espèce humaine n'existeroit pas long-temps. La nature entière indique la mère comme devant être la nourrice de toute créature qui reçoit la vie, et aucune institution ne peut la remplacer. Ceux qui le tentent sont bientôt convaincus de leur témérité et de leur folie.

Je lus, il y a quelques années, une lettre adressée à milord Fitz William, alors vice-roi d'Irlande, au sujet des écoles protestantes de charité dans ce pays. Comme les sentimens de l'auteur sont d'accord avcç les miens sur beaucoup de points, et particulièrement par rapport aux effets pernicieux qu'on produit en séparant les enfans de leur mère pour les élever, je les rapporterai ici dans ses propres termes. Quelques personnes trouveront peut être son langage trop fort; mais la nature du sujet demandoit la plus grande énergie.

« Je vous supplie, milord, de prendre la peine de lire dans le premier almanach, ce qui a rapport à cette institution toujoûrs si mal entendue; chaque ligne, j'ose le croire, doit la faire réprouver par un bon esprit. Les enfans, dans ce système dénaturé, sont tous envoyés dans des écoles éloignées de leur première demeure,

c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'on les arra-
che à toutes les jouissances que procure le to
paternel. C'est ce qu'on peut appeler un
charité qui entraîne l'extinction de toute
les charités ; *il faut que tous les sentimen*
de la nature s'effacent chez ces enfans, pou
qu'ils puissent devenir les nourrissons de l'Éta
Bannis de la contrée qui les vit naître, on le
transporte dans quelque partie éloignée d
royaume ; où toutes les traces, tous les liens d
parenté sont perdus et détruits, toutes les ha-
bitudes du cœur étouffées dès le berceau ; d
sorte que lorsqu'ils entrent dans le monde, i
ne connoissent pas l'endroit où ils ont reçu
jour, la mère qui les a portés dans son sein,
le sang qui coule dans leurs veines. Cela n
rappelle ce que disoit Logan, ce chef indie
dont la famille entière avoit été massacrée :
ne reste pas une goutte de mon sang dans
veines d'une seule créature vivante ».

L'auteur de la lettre prend ici occasion
parler au cœur, ainsi qu'au jugement. Il em-
ploie toutes les ressources d'une éloquence p
thétique et forte de raisons. « C'est, dit-il,
sentiment aussi triste, aussi désolant qui d
glacer le cœur d'un jeune orphelin, et qui,
isolant tout à fait ses affections, doit agir d'u

manière bien plus dangereuse qu'utile sur la ociété. Les liens du sang agissent comme une spèce de conscience extérieure sur la conduite les hommes, et les détournent des grands crimes, par la crainte des malheurs qui rejailliroient sur leurs parens. Il y a un orgueil de famille, un honneur domestique, même dans les classes les plus pauvres de la société qui est le gardien et fait la sûreté du moindre ménage. Il en est comme la divinité tutélaire. Les grands ussi en ressentent l'influence. *S'il n'avoit pas essemblé à mon père lorsqu'il dormoit*, s'écrie ady Macbeth, *c'étoit fait de lui, je l'aurois tué.* Le souvenir de l'aspect de son père étoit la eule conscience qui lui restât, et il se plaça ntre elle et le meurtre qu'elle alloit commettre. Mais les réglemens des écoles de charité tuent outes les idées de morale domestique qui ont de l'influence sur le caractère et la conduite, et ne sont pas en état de les remplacer par aucun principe d'action plus élevé et plus noble : la politique qui les a dictés a formé, je le crains, beaucoup de victimes pour les lois, quoiqu'elle ne se proposât que de faire des prosélytes pour la religion ».

Quoique l'objet dont traite cette lettre n'y oit considéré que moralement, cependant je

n'ai pu résister à la tentation de donner un court extrait d'un morceau aussi éloquent, et je ne pense pas qu'aucun de mes lecteurs puisse être fâché de l'avoir parcouru. On trouvera encore moins étrange que j'aie rapporté l'opinion de l'auteur sur les moyens les plus propres à remédier au mal, d'autant que les traits principaux de son plan de réforme se rapportent exactement à ce que j'ai recommandé il y a plus de trente ans. J'exprimois alors toute la peine que j'éprouvois de ce que les mères étoient obligées de négliger leurs enfans pour pouvoir se procurer le nécessaire. J'observois que, dans ce cas, c'étoit l'intérêt aussi-bien que le devoir du public de venir à leur secours. Mais j'affirmois en même temps qu'il seroit mille fois plus avantageux pour l'Etat de donner aux pauvres les moyens d'élever eux-mêmes leurs enfans, que d'établir, pour cette éducation, tous les hôpitaux imaginables. J'ajoutois, en faisant imprimer de nouveau ces remarques, que si l'on faisoit en sorte que l'intérêt des pauvres fût de conserver leurs enfans en vie, on verroit mourir très peu de ceux-ci, et qu'un léger encouragement pécuniaire accordé tous les ans à chaque famille indigente pour tout enfant qu'elle auroit en vie à la fin de l'année, en

auveroit un plus grand nombre que si tous les
evenus de la couronne étoient employés en
iôpitaux pour cet objet.

J'ai vu avec grand plaisir aussi que le même
crivain raisonnoit de la même manière sur
es millions qui ont été dépensés uniquement,
lit-il, *pour créer des enfans trouvés*, tandis que
ı dixième partie de cet argent bien employé,
ût été infiniment plus utile à la société. La
ıanière dont il conviendroit d'employer les
onds destinés aux charités, consisteroit prin-
ipalement à accorder des récompenses aux
arens qui auroient montré le plus de zèle et
'intelligence dans l'éducation de leurs enfans.
)e sorte que quoique nous ayons examiné sous
ifférens points de vue l'abus d'une partie si
nportante des charités publiques, les mêmes
ıoyens que j'ai conseillés pour sauver la vie
t fortifier la santé des enfans, lui ont paru
re les plus propres à favoriser le développe-
ıent de leurs facultés morales et intellec-
ıelles.

Il faut que les préjugés en faveur des an-
ennes institutions soient bien forts, s'ils peu-
ent résister à la plus claire évidence des faits,
aux conséquences naturelles des argumens
s plus concluans. Par exemple, dans la ques-

tion qui nous occupe, et qui consiste à déterminer de quelle manière le public ou l'Etat peuvent le mieux contribuer à l'éducation des pauvres enfans, on supposeroit qu'il n'est pas nécessaire d'en appeler à l'expérience, ni de se mettre en grand frais de raisonnement pour démontrer combien il est mal entendu de séparer les enfans de leurs mères. La nature formé la chaîne qui les lie, et il seroit à desirer qu'on ne la rompît jamais. J'ai montré comment la vie de la mère et de l'enfant sont liées l'une à l'autre pendant la grossesse, et même après la délivrance. En les séparant on expose l'existence de tous les deux. Ils sont également nécessaires à leur bien-être mutuel, et plus on les laisse ensemble, plus ils sentent leurs devoirs réciproques, devoirs dont l'accomplissement tend éminemment à augmenter l'étendue de la felicité humaine.

Mais comment espérer que les inspecteurs des pauvres, dont la plupart sont des hommes insensibles et bornés qui mettent plus de mérite à épargner un shelling à leur paroisse qu'à conserver cinquante individus à la société, puissent faire la moindre attention à cette doctrine? De temps en temps on entend dire que quelqu'un de ces êtres inhumains a été traîné

vant les tribunaux pour y être examiné sur cruauté envers des femmes enceintes. Mais ı ne tient aucun compte, et peut-être il roit impossible d'avoir connoissance du nom-e immense d'enfans qui sont arrachés des as de leurs malheureuses mères, pour être ortés dans nos hospices de paroisses, où ils sont ndamnés à une mort prématurée, ou à des firmités certaines, et à une longue misère. 'étalage d'humanité qu'offrent quelques-uns ces lieux, n'est propre qu'à exciter en nous ne plus forte indignation. C'est une toile lé-re derrière laquelle l'œil pénétrant voit fa-lement écrit en lettres de sang : *Ici*, *sous le asque de la charité*, *la barbarie immole des fans.*

Ne sommes-nous pas toujours révoltés de ouveau quand nous lisons ou que nous en-ndons rapporter les détails de la politique humaine des Chinois, chez lesquels l'autorité la loi et la force de l'exemple encouragent s pères avares ou misérables à faire périr s enfans du sexe, pour éviter les frais de leur ducation? et y a-t-il un seul père et une seule ière dans la Grande-Bretagne dont la voix e se joindroit pas au cri général contre l'acte u parlement qui commanderoit de noyer im-

médiatement tous les enfans qu'on porte aux maisons de travail des paroisses? Cependant l'humanité elle-même doit convaincre qu'une mort prompte est infiniment préférable à une existence traînée dans un état de peine et de misère, de souffrance continuelle et de maladie. Je n'hésite donc pas à affirmer qu'une politique semblable à celle de la Chine, ou un acte du parlement du genre de celui dont je viens de parler, seroit dans le fait un acte de charité en comparaison de la méthode actuelle de *prendre soin*, comme cela se dit faussement des pauvres enfans qui tombent à la charge des paroisses, méthode la plus inhumaine, la plus barbare, la plus détestable qu'il soit possible d'imaginer.

Feu Jonas Hanway n'avoit rien négligé pour approfondir le mal jusque dans sa racine. Il n'avoit épargné ni temps, ni peines, ni dépenses pour se procurer les renseignemens les plus étendus sur ce sujet avant de publier son *Plaidoyer pour appeler la compassion sur les enfans des pauvres* (plea for mercy to the children of the poor). Dans cet ouvrage il pose en fait, et comme le résultat de ses recherches et de ses calculs, que sur soixante-dix enfans remis à la charge des paroisses, il

en a jamais eu plus d'UN qui soit parvenu l'âge mûr, et que rarement celui-là même devenu un membre utile de la société. ıtre plusieurs exemples horribles qu'il cite, fait mention d'une note qu'il a relevée sur livres d'une certaine paroisse où les noms quelques-unes des nourrices étoient inscrits ec cette apostille : *nourrice excellente pour r les enfans (excellent killing nurse).* Ce noignage de leur habileté dans le meurtre, it aux yeux des inspecteurs qui les avoient ouvées, la plus forte recommandation pour employer de préférence.

e suis loin de vouloir étendre à tous les ninistrateurs des établissemens pour les paus, l'accusation d'infanticide. J'en connois sieurs qui sont bons et sensibles, et qui oient tout ce qu'ils pourroient pour favoriser out que doivent se proposer la véritable cha- et l'intérêt bien entendu de l'humanité, s'ils toient liés, dans leur emploi, par les réglens établis. Cette partie de l'institution qui relative à l'allaitement et à l'éducation des ans étant radicalement défectueuse, tout èle qu'y peut mettre un individu pendant temps qu'il est en charge, ne peut servir à pallier momentanément un mal incurable

par sa nature. Ce n'est pas une réforme par-
tielle, c'est un changement absolu de système
qui, dans ce cas, peut avoir un effet avan-
tageux.

Les défenseurs des hôpitaux pour les enfans
trouvés croiront peut-être que la censure même
que je fais des établissemens des paroisses en
faveur des enfans des pauvres, tend à justifier
leur opinion. Ils pourront dire que le but de
leur charité n'est pas de séparer les enfans de
leur mère, mais de prendre soin de ceux dont
des mères cruelles et dénaturées se sont séparées
elles-mêmes. J'ai applaudi précédemment
comme je le devois, à l'esprit de ces institutions
et à leur objet avoué. Mais j'ai gémi sur les
abus qui s'y introduisent, ou plutôt qui sont liés
inséparablement à l'exécution de semblables
plans. Leur tendance évidente et leur effet
positif a toujours été de *créer des enfans trouvés*,
d'encourager l'abandon des enfans que beau-
coup de parens n'auroient jamais voulu mettre
dans ces endroits, si la cruelle nécessité ne les
y eût portés, en même temps qu'ils avoient le
vain espoir que les malheureuses créatures
seroient soignées convenablement. J'ai fait
voir ce que sont ces soins; j'ai fait voir quelle
effrayante mortalité en est la suite, et combien

sont par conséquent peu propres à pro-
uire l'effet qu'on s'en propose.

Je ne voudrois pas cependant qu'on suppri-
ât entièrement les hôpitaux d'enfans trouvés.
ais je voudrois d'abord qu'on essayât de les
ndre moins nécessaires, au moyen d'une mé-
ode que j'expliquerai dans le chapitre suivant,
dont le grand objet seroit d'ôter aux mères
digentes toute tentation d'abandonner leurs
ıfans. Mais comme le besoin n'est pas la seule
use qui puisse porter les mères à détruire leurs
ıfans, il est bon qu'il y ait un asile toujours
ıvert pour y sauver ces victimes, et pour pré-
nir des crimes aussi dénaturés. Si le plan que
viens d'indiquer s'exécutoit entièrement, le
ombre des enfans trouvés de la dernière es-
ce seroit toujours peu considérable, et n'exi-
roit ni établissemens très coûteux, ni su-
rbes édifices, ni charges à appointemens ou
spéculations lucratives. Tout cela seroit inu-
le, ou ne pourroit avoir lieu. Deux ou trois
mmissaires, sans émolumens, et guidés seu-
ment par des motifs d'humanité et de charité,
ffiroient pour recevoir l'argent, et pour l'em-
loyer d'après des instructions bien calculées
mûrement considérées. Les abus actuels sont
ès grands, très notoires; mais la réforme en

est très facile, si des hommes habiles et vertueux vouloient l'entreprendre, et y persévérer avec zèle. Je suppose qu'ils eussent en même temps assez de caractère pour mépriser les suggestions perverses de l'ignorance, du préjugé, de l'envie, de la malignité, de l'intérêt sordide et de la vanité trompée.

Les observations qui précèdent ne concernent, et je l'ai fait à dessein, qu'une partie de nos établissemens les plus populaires destinés à nourrir et à élever les enfans. Le détail de toutes les entreprises auxquelles, dans les environs de Londres seulement, on a donné le nom d'institutions de charité, me conduiroit trop loin. Les premiers ont du moins le mérite d'être faits dans des intentions louables. Mais la plupart des autres sont fondés sur la fraude, et n'ont d'autre but que d'enrichir quelque artificieux faiseur de projets aux dépens de la crédulité publique. Cette crédulité est une mine inépuisable pour tout homme en état d'inventer quelque remède empirique, quelque nouvelle doctrine, ou quelque plan spécieux de charité. Des laquais se sont fait charlatans; des porteurs de charbon sont devenus les défenseurs de doctrines nouvelles; des escrocs ont mis au jour des projets de bienfaisance, et les uns et les

tres ont eu des succès égaux et brillans. Mais victimes des derniers sont les plus dignes de mpassion, puisque ce sont des enfans paues, innocens et sans appui, au lieu que les pes que font les autres étant des gens d'un e mûr, et qui doivent avoir de l'expérience, peuvent prétendre à aucune pitié, lorsqu'ils uffrent que des imposteurs ignorans et audaux se jouent aux dépens de leurs bourses, leurs corps, et même de leurs ames.

CHAPITRE DIXIÈME.

quisse d'un plan pour la conservation et l'amélioration de l'espèce humaine.

faudroit écrire un volume considérable, si n vouloit discuter ce sujet avec une étendue pportionnée à son importance. Mon intention de n'en toucher que quelques points princiux, dans l'unique vue d'attirer une attention is générale sur une matière qui, quoique du s haut intérêt, n'a, jusqu'à présent, été que s légèrement considérée. Je ne m'arrêterai à prouver ces vérités, qui sont évidentes ur ceux qui même n'ont qu'une intelli-

gence ordinaire : que les ressources et la stabilité des Etats dépendent du nombre, de la vigueur et de l'industrie de leurs sujets, et qu'au contraire par-tout où l'on met peu d'importance à l'augmentation de la population, au développement, à la santé, à la vie de l'homme, l'édifice politique, quelque brillant qu'il soit en apparence, repose sur un fondement vicieux, et doit, tôt ou tard, s'écrouler dans un abîme creusé par sa propre inhumanité. Ces vérités n'ont besoin que d'être énoncées pour être senties par toute personne qui pense; mais il peut y avoir une grande diversité d'opinions sur les conséquences qu'on en tire pour la pratique. Le plan que je vais proposer, soit qu'on l'approuve ou non, peut produire au moins un bon effet, celui d'exercer le talent des autres, et peut-être aussi qu'il servira à diriger la charité publique et particulière vers une fin plus utile que celle où elle tend maintenant.

Je n'ai pas besoin, je pense, de battre de nouveau le terrain que j'ai déjà battu, et de répéter les argumens dont je me suis servi pour prouver qu'il n'y a aucune loi de la nature aussi puissante, aussi sacrée que celle qui ordonne à toute mère de nourrir elle-même

enfant. Leur bien à tous deux dépend de
complissement fidèle de ce devoir. Toute
ative pour détourner le lait de ses conduits
urels met la vie de la mère en danger ; et la
une ne sauroit procurer ; l'art ne peut ima-
r une nourriture aussi-bien adaptée à la
stitution de l'enfant, que les sucs mêmes
t il est composé et qui l'ont nourri si long-
ps dans la matrice. Il est également impos-
de suppléer les tendres soins, et l'attention
tigable d'une mère : les personnes riches
se confient à des mercenaires, se convain-
nt, par une malheureuse expérience, que
noitié de leurs enfans périt en bas âge. Est-il
c étonnant que ceux qui tombent à la
rge des paroisses, ou qui sont placés dans des
itaux, soient exposés à une beaucoup plus
de mortalité, lorsqu'il est évident que dans
endroits aucun individu n'a d'intérêt à leur
servation ? J'ai dit, avec vérité, comme
chose dont j'avois eu personnellement con-
sance, que sur dix enfans trouvés il en
uroit neuf avant de parvenir à l'âge mûr, et
roît, d'après le rapport de M. Hanway ;
port dont l'exactitude ne peut être soup-
née, qu'il périt de, même avant le temps ;
ante-neuf enfans sur soixante-dix qui en-

trent dans les maisons de charité des paroisses. Peut-on en conscience regarder comme charitable la persévérance dans des mesures aussi destructives de la population du pays ?

J'ai suggéré plus haut ce qui me paroissoit pouvoir le mieux suppléer à un hôpital pour les enfans trouvés, en ne considérant cet établissement que sous le rapport de la conservation des enfans qui pourroient autrement périr par négligence, et de ceux que la main du sort a privés de leurs mères dans les premiers jours de leur vie. La situation des pauvres orphelins et des enfans abandonnés étant la même, quoique par des causes différentes, il faut bien qu'ils soient élevés par des étrangers. La seule chose à faire dans ces inévitables écarts de la nature, c'est de placer ces enfans entre les mains des nourrices d'un caractère irréprochable, dans une partie saine de la campagne, et de ne les retirer que lorsqu'ils sont assez grands pour entrer en apprentissage. Cette dernière condition suffira seule pour engager les nourrices à faire tous leurs efforts pour conserver des enfans qui doivent, s'ils vivent et se conduisent bien, rester avec elles jusqu'à ce qu'ils aient quatorze ans; c'est le seul moyen de faire prendre, avec le temps, à une étrangère un amour vraiment maternel pour celui qu'elle

nourrit; c'est aussi le seul pour que l'enfant acquière un bon tempérament, et cette sorte de première éducation qui convient le mieux aux occupations de la campagne.

Quant à ce qui concerne le soulagement des pauvres femmes qui peuvent être exposées pendant leur grossesse à des malheurs sans nombre, et qui, après leurs couches, peuvent souvent être forcées de se séparer de leurs enfans, je ne conseillerai pour cet objet, ni les hôpitaux publics, ni les maisons de travail des paroisses. Ces asiles ne sont guère autre chose que des relais sur le chemin qui conduit au tombeau. Je voudrois qu'à la place il y eût un fonds institué pour donner, à domicile, aux mères indigentes tous les secours et les soulagemens dont elles peuvent avoir besoin pendant leur grossesse et leurs couches, et même pour les mettre en état de nourrir et d'élever elles-mêmes leurs enfans. Ce moyen sauveroit la vie à plus d'individus que toutes les institutions de charité existantes aujourd'hui dans ce pays : il coûteroit la moitié moins, et conserveroit aux mères le cœur de leurs enfans.

On ne peut penser, sans une profonde affliction, au nombre immense d'enfans qui périssent parce que leurs mères ont manqué d'un

foible secours au moment du besoin. Combien de ces infortunées languissent dans l'obscurité avec leurs enfans, et se consument en vains efforts pour les faire subsister! La crainte des mauvais traitemens, des maladies, de la mort, et, ce qui est encore plus terrible pour un cœur délicat, la crainte de l'opprobre, les empêche d'avoir recours aux hôpitaux et aux maisons de travail. Leurs gémissemens ne sont pas entendus; personne n'a pitié de leur misère, et elles descendent dans le tombeau en silence et sans être apperçues.

Combien d'autres, non moins tendrement attachées à leurs enfans, sont réduites par la misère la plus affreuse à les abandonner aux soins précaires d'autres nourrices, pour louer leur propre sein, et leur attention, distraite par la douleur, à des étrangers! Lorsqu'une mère abandonne son enfant pour allaiter celui d'une autre femme, un des deux nourrissons doit presque certainement périr, et il n'est pas rare de les voir tous les deux partager le même sort.

Il est une autre classe d'êtres vraiment dignes de pitié, quoique regardés trop communément avec une cruelle indifférence ou même avec mépris. Ce sont ces pauvres femmes que nous voyons tous les jours mendier avec

leux, trois ou même un plus grand nombre l'enfans, dont l'existence dépend d'une ressource aussi précaire. Tant qu'elles peuvent coucher le long des haies, et se procurer quelques restes, elles vivent encore; mais qu'un iyver trop sévère vienne les surprendre lorsqu'elles ne trouvent plus d'abri qu'en se collant contre les rochers, elles et leurs enfans sont perdus. Peut-être plusieurs de ces petits infortunés doivent la vie à des hommes qui ont combattu pour leur pays; et il est assez vraisemblable qu'on les a *chassés* de l'asile qu'ils habitoient, *afin qu'ils ne devinssent pas à charge à la paroisse.*

La charité publique et particulière peut-elle être mieux employée qu'à conserver tant de bras à l'Etat? et comment peut-on les conserver? Ce n'est pas en arrachant les pauvres enfans des mains de leurs mères, pour les envoyer dans des hôpitaux et des maisons de travail, et les confier à des nourrices *excellentes tueuses d'enfans*; mais en mettant leurs mères en état de les nourrir, suivant le vœu de la nature, et rendant ainsi la fécondité, non pas comme à présent la malédiction du pauvre, mais la source des plus doux plaisirs, et le plus grand des bienfaits. Une très petite partie des

sommes énormes levées dans ce royaume sous le titre de taxe des pauvres, et par des contributions volontaires, suffiroit de reste pour former le fonds que je propose ; et je suis convaincu que la sagesse et l'humanité du parlement et du gouvernement ne sauroient s'occuper plus utilement qu'à préparer et à réaliser soit ce projet, soit tout autre plan préférable, pour sauver la vie à un aussi grand nombre de victimes.

La vanité, ainsi que je l'ai remarqué, entre pour beaucoup dans la création et le maintien des maisons de charité : sans cela, l'homme riche et celui qui a vraiment de l'humanité s'appercevroient sans peine que les idées que je donne ici conduisent à leur faire faire un emploi bien plus utile, bien plus charitable de leur superflu. J'ose même espérer que plusieurs dames assez heureuses pour avoir de la fortune, et sensibles au plaisir de faire un bien réel, se décideront sur ce que je dis, à donner à de pauvres femmes les moyens de nourrir et d'élever leurs enfans dans leurs chaumières, sans qu'il soit besoin, pour cela, qu'on lise sur la porte quelques-unes de ces inscriptions qui contiennent de vains complimens destinés à flatter l'orgueil d'une patrone ou d'une fondatrice. La vue d'une jeune famille, qui vous doit la santé et même l'existence, n'est-elle pas

ille fois plus satisfaisante pour le cœur
umain que la sotte ostentation d'une charité
ublique ?

Ce seroit vouloir très mal à propos paroître
outer du bon sens et de la sensibilité de mes
ecteurs, que de m'arrêter plus long temps sur
e sujet. Mais plusieurs d'entre eux pourront
egarder comme un peu romanesque la se-
onde partie de mon plan, telle qu'elle est
xprimée dans le titre de ce chapitre, et dont
objet est l'*amélioration de l'espèce humaine.*
Cependant, je me flatte d'être en état de
rouver qu'il n'y a dans cette idée rien qui
essemble à une théorie imaginaire et impra-
icable, et que le perfectionnement et la con-
ervation de l'espèce humaine peuvent être
pérés par les mêmes moyens, c'est à dire,
ar des secours donnés à propos aux mères, et
ar des encouragemens convenables.

J'ai donné dans le premier chapitre de cet
uvrage quelques idées sur l'attention nécessaire
lans le choix réciproque des époux, afin que
es enfans qui proviennent d'eux puissent être
ains et vigoureux. J'ai regretté en même temps
ue les impulsions d'une inclination naturelle
ussent trop souvent contrariées dans les so-

ciétés civilisées par ces deux viles passions l'avarice et un faux orgueil. J'ai aussi fait remarquer que dans certaines circontances les mariages avoient été défendus par les législateurs de différens pays; et quoiqu'il fût difficile d'établir et de faire exécuter un systême régulier de lois qui régleroient l'union des sexes, quoique ces sortes de restrictions légales fussent incompatibles avec la liberté des individus dans un gouvernement libre comme le nôtre, cependant tout Etat a du moins le pouvoir d'encourager l'éducation de beaux enfans, en accordant des récompenses et des pensions aux mères, récompenses qui seroient proportionnées à l'âge, au nombre et à l'état de santé de leurs enfans. L'espoir d'une récompense généreuse et honorable à la fin de chaque année engageroit les mères à employer toute leur adresse, à ne négliger aucun effort pour élever une famille saine et nombreuse. Il en résulteroit une émulation générale; et dans la lutte vertueuse qui s'éleveroit entre les mères, ce seroit à qui auroit les plus beaux enfans. Le nom de Cornélie, cette fameuse mère romaine, ne resteroit plus seul dans les fastes de l'affection maternelle; et les femmes anglaises, lorsqu'on

ur demanderoit à voir leurs joyaux ou leurs
lus beaux ornemens, ouvriroient l'apparte-
ient de leurs enfans, et présenteroient à l'ad-
iiration du spectateur étonné la plus char-
iante famille.

Et que l'on ne m'objecte pas frivolement
u'une bonne mère n'a pas besoin d'autre
iguillon que l'affection naturelle pour avoir
oin de son enfant; qu'aucun autre ne peut
voir sur elle un effet aussi puissant. Les
emmes indigentes sont forcées par la misère
négliger leurs enfans pour pouvoir gagner
n morceau de pain. Leur situation exige donc
es secours actuels et l'assurance d'une ré-
ompense future, non pas simplement pour
es encourager, mais dans le fait pour les
nettre en état de donner plus de temps et
'attention à cet objet important. Je dois donc
ffirmer de nouveau qu'il est impossible d'em-
loyer une portion des revenus publics et des
ontributions volontaires de charité, à rien de
lus utile que seroit l'établissement d'un fonds
le secours et d'un encouragement pour ces
nères. Les heureux effets de ce plan surpas-
eroient de beaucoup tout ce qu'on peut ima-
giner ou calculer. La population du pays s'aug-

menteroit avec une inconcevable rapidité. Au lieu de nains, d'êtres difformes ou infirmes qu'enlève une mort prématurée, la nouvelle génération se distingueroit par sa santé, sa beauté, sa vigueur; et bientôt il s'éleveroit une race d'hommes robustes et courageux, qui paieroient, avec usure, par les services qu'ils rendroient à l'Etat, les sommes employées pour les faire nourrir et élever. Je ne connois pas une seule institution sur la terre qui pût réunir, d'une manière plus heureuse, l'humanité avec une politique éclairée.

On a éprouvé l'effet des primes dans un grand nombre de cas. Tels, par exemple, que la culture du chanvre, du lin, des pommes de terre, et de divers autres végétaux, le plantage des arbres, l'éducation et le perfectionnement des troupeaux. Ne doit-on pas s'étonner avec justice qu'on n'ait jamais rien essayé dans ce genre pour l'amélioration des qualités physiques et morales des individus de l'espèce humaine? La plante la plus délicate n'est pas, nous le savons, plus susceptible d'altérer sa forme ou sa figure quelconque que l'homme ne l'est dans son enfance. Nous n'ignorons pas que la figure et la force de celui-ci pourroient gagner en mieux

si-bien que celle de tout autre animal, si
ı vouloit employer des méthodes convenables
ur arriver à un but aussi desirable. Cependant
nélioration de l'espèce humaine est seule
gligée, tandis que tous les efforts de l'esprit
ıt employés, toutes les ressources qu'offre la
hesse sont épuisées en essais pour perfec-
nner les races des chevaux, des bœufs et des
ɔutons! Je n'ai jamais rencontré qu'un seul
mme qui se soit occupé sérieusement de cet
jet. Son plan auroit été bon, s'il avoit eu des
ɔyens suffisans pour le mettre à exécution.
proposoit d'acheter une petite île, et d'y éta-
r autant d'habitans des deux sexes qu'elle en
urroit nourrir avec aisance. Il auroit eu la
rintendance de leur régime diététique, de
ırs occupations, de leurs mariages, et de la
nduite de leurs enfans, afin de s'assurer par
xpérience du point auquel le perfectionne-
ent de la race humaine peut être porté. Ce
ojet étoit digne d'un esprit éclairé. Si tous les
opriétaires du royaume pensoient comme la
rsonne dont il est ici question, si nos campa-
ıards titrés (country squires) en particulier
ɔuvoient être engagés à donner la moitié autant
attention aux races humaines qu'à celles de

leurs chiens, de leurs chevaux et de leurs bes-
tiaux, les progrès de l'espèce humaine vers l
perfection deviendroient plus rapides et plu
étonnans que l'abâtardissement dont on s
plaint si constamment d'âge en âge.

Mais cette amélioration progressive d
l'homme ne se borneroit pas au physique seule-
ment, elle s'étendroit encore au moral. Tout c
qui se fait de grand et de bon dans l'âge mûr es
l'effet nécessaire des premières impressions; c
qui peut donner ces premières impressions, s
ce n'est les mères qui sont les plus intéressé
dans les conséquences? Leurs instructions, leu
exemples ont une influence durable, et so
plus propres à former les mœurs que tout
l'éloquence de la chaire, les efforts des pré-
cepteurs, ou le pouvoir coërcitif des magistra
civils, qui peuvent bien punir les crimes, mai
non pas faire germer les vertus. Si celles-ci n
sont pas semées dans l'enfance, elles n'auron
jamais de racines profondes; et par-tout o
elles ne croîtront pas, on verra lever tous le
vices avec la plus funeste vigueur.

En considérant cet objet sous ce point de vu
il me seroit facile de trouver des milliers d'ar-
gumens pour prouver de plus en plus l'impor-

ce politique du plan que j'ai indiqué. Mais
eule intention que j'aie eue a été de montrer
la santé, l'accroissement, la beauté et la
ueur du corps devoient être le résultat le
s probable des soins bien dirigés et conve-
lement encouragés, des mères pour l'édu-
on physique de leurs enfans. D'autres au-
rs ont traité, avec étendue, de la culture
cœur et de l'esprit, et tous ont reconnu
la première et la principale partie de cette
ture étoit du domaine des mères. L'écrivain
quent que j'ai souvent cité, et qui a pris
lques peines pour éclaircir ce point, sou-
it, avec beaucoup de justesse, que si la partie
'éducation du premier âge qui nous importe
plus, avoit été dévolue aux pères, l'Auteur
la nature leur auroit donné du lait pour la
urriture de leurs enfans. C'est dans la même
nion que j'ai adressé aux femmes les avis
contient ce petit ouvrage; et comme Rous-
u a très ingénieusement comparé l'homme
is sa première jeunesse à un arbrisseau ex-
é, sur le grand chemin de la vie, à une infi-
é d'accidens, je me joins à lui pour conjurer
mère tendre et prévoyante de préserver
brisseau naissant du choc des opinions hu-

maines, et pour lui crier, en me servant de mêmes paroles : « Cultivez, arrosez la jeun plante avant qu'elle meure : ses fruits feron un jour vos délices. Formez de bonne heu une enceinte autour de l'ame de votre enfan un autre en peut marquer le circuit, ma vous seule y devez poser la barrière.

FIN.

APPENDIX.

LORSQUE je commençai à m'occuper de la
remière éducation des enfans, une brochure
ubliée sur ce sujet par feu le docteur Cadogan
ie tomba entre les mains. Je la lus avec beau-
oup de plaisir, mais bientôt après je la perdis :
quoique je l'aie cherchée depuis pendant plus
e quarante ans, ce n'est que tout récemment
ue j'en ai enfin découvert un exemplaire, ce
ui me fait supposer qu'elle n'est plus dans le
ommerce. Desirant de conserver un morceau
ussi précieux, j'en vais insérer la principale
artie dans cet Appendix. Ce fragment ajou-
era, je l'espère, à l'utilité de mon ouvrage,
servira à donner plus de poids à mon opinion
ur la manière dont les mères doivent se con-
uire.

« Le soin d'allaiter et d'élever les enfans,
t l'ingénieux écrivain que je transcris, a,
uivant moi, été trop long temps malheureu-
ment abandonné à des femmes auxquelles
n ne peut pas supposer les connoissances né-

cessaires pour bien remplir cette tâche importante, quoiqu'elles la regardent comme étant proprement de leur domaine. Les connoissances dont je veux parler ici sont des connoissances philosophiques de la nature, qui ne peuvent s'acquérir que par l'expérience et des observations éclairées, et dont par conséquent les ignorans ne sont pas susceptibles. Ces femmes se prévalent de l'exemple de leurs bisaïeules, lesquelles, dans des temps dépourvus de lumière, avoient été instruites par des médecins qui étoient dans l'erreur sur beaucoup de points, ainsi que le démontrent nos découvertes modernes. Leurs raisonnemens hypothétiques les conduisoient à des opinions bizarres; et en s'égarant de la manière la plus étrange, ils trompoient le peuple, en lui faisant croire qu'il existoit je ne sais quelles vertus extraordinaires et inconcevables dans telle ou telle herbe, telle ou telle racine, telle ou telle drogue, et même dans certaines cérémonies ou pratiques superstitieuses: idées qui, n'ayant aucun fondement naturel, ne peuvent être regardées que comme l'effet de l'ignorance, ou comme des moyens employés, par des charlatans adroits, pour en imposer à la crédulité. La médecine a fait des progrès considérables

puis cent ans. En observant, en suivant la ture avec plus de soin, on a fait plusieurs couvertes utiles qui ont aidé à rendre raison, me manière simple, de choses qui semient auparavant mystérieuses et magiques, qui ont par conséquent rendu la pratique de rt plus conforme au bon sens et à la raison. la étant ainsi, il y a tout lieu de craindre e les nourrices qui conservent encore un and nombre de ces préjugés traditionels, ne trompent essentiellement dans leur méthode conduire les enfans en général, et qu'imanant que la nature a laissé beaucoup à faire leurs soins et à leur adresse, elles ne fasnt souvent beaucoup de mal avec l'inten- on de faire du bien. C'est ce dont je veux sayer de les convaincre en leur montrant la anière dont j'imagine que les enfans doivent re vêtus et nourris, et comment, en général, s doivent être traités. Ma méthode, à moi, tend épargner beaucoup de soins aux nourrices, ndis que les enfans y trouveront infiniment lus d'aisance, d'agrément et de sûreté.

. . . .

» Lorsqu'un écrivain prend sur lui de conedire des opinions reçues et des préjugés conncrés par le temps, on a droit d'attendre qu'il

donnera des preuves évidentes de ce qu'il avance. J'ai dit qu'en général le traitement des enfans est mauvais, contraire à la raison et à la nature. C'est une vérité que démontre, en grande partie, la seule inspection de nos familles du premier rang, composées la plupart d'hommes foibles et valétudinaires, rendus tels par le vice de leur première éducation, et par les mauvaises habitudes qu'ils ont contractées dans l'enfance. Mais pour en être pleinement convaincu, on n'a qu'à ouvrir les registres de mortalité : là on verra que près de la moitié des noms qui remplissent ces listes funèbres appartiennent à des enfans morts avant leur cinquième année : de sorte que la moitié des individus qui viennent au monde, périt avant d'avoir pu y être d'aucune utilité, et sans avoir joui de la vie. C'est un fait qui me paroît mériter la plus sérieuse attention, et pourtant je ne sache pas qu'aucun homme de sens et à vues générales s'en soit occupé (1), malgré la maxime qui est dans la bouche de tout le monde, qu'une population très nombreuse fait la plus grande force et le meilleur appui d'un Etat. La méthode

(1) Il faut se souvenir que ceci a été écrit il y a plus de cinquante ans.

cheuse à laquelle je crois devoir attribuer une
ande partie du mal est trop commune et trop
anifeste pour fixer l'attention des hommes
ivoles, ou des esprits spéculatifs qui ne s'inté-
ssent qu'à ce qui est rare et recherché. Quant
la classe laborieuse, elle n'est jamais frappée
ır ce qu'elle voit tous les jours, lorsque son
térêt immédiat ne semble pas en dépendre.
lle se résigne, sans examen, à un mal qu'elle
oit inséparable de la nature. Mais dans le cas
tuel où le mal ne vient que des erreurs de
nduite, et peut être susceptible de remède,
est ridicule de l'attribuer à la nature, et de
pposer que les enfans sont plus sujets aux
aladies et à la mort que les grandes personnes;
s supportent au contraire beaucoup mieux
douleur et les maladies, sur-tout les fièvres,
cela par la même raison qui fait qu'un foible
seau souffre moins de la tempête qu'un chêne
goureux. Tout le monde sait que la petite
role, par exemple, leur est bien moins sou-
nt funeste qu'aux adultes. Voyez les autres
oductions de la nature, elles sont d'autant
ıs vigoureuses, leur état est d'autant plus
orissant qu'elles ont quitté depuis moins de
mps la matrice qui les contenoit. Il est vrai
ıe dans leur jeunesse elles sont plus sensibles

aux accidens, mais aussi les accidens seuls peuvent les détruire. Vit-on jamais un agneau, un oiseau ou un arbre périr parce qu'il étoit jeune? Ils sont sous la tutelle immédiate de la nature qui ne s'égare point: c'est pourquoi on les voit prospérer. Les mères, les nourrices ne devroient-elles donc pas non seulement défendre avec attention les enfans de tout mal mais encore se bien assurer si les soins mêmes qu'elles leur donnent ne sont pas le plus grand mal que les innocentes créatures puissent recevoir?

» Dans les classes inférieures de la société principalement à la campagne, les maladies et la mortalité sont moins fréquentes, tant chez les adultes que chez leurs enfans. La santé et la fécondité sont le partage du pauvre, c'est-à-dire, de celui qui travaille. Le manque de superfluités le retient davantage dans les limites de la nature; il jouit de biens auxquels il n'est pas sensible, et dont il ignore la cause. La mère qui n'a que des haillons pour couvrir à moitié son enfant, et qui peut à peine lui procurer d'autre nourriture que le lait de son sein, le voit s'élever sain et robuste, et bientôt en état de pourvoir lui-même à sa subsistance, tandis que foible et dégénéré, l'héritier d'une famille

iche dont il est la seule espérance, traîne une
ie languissante, étouffé sous le poids de ses vê-
emens recherchés, détestant, repoussant les
nets délicats qu'on lui prodigue, jusqu'à ce
u'enfin il meure victime de la tendresse et
es soins mal entendus de ses parens. Ma pra-
ique m'a fréquemment offert des exemples
rappans de cette dernière espèce; et j'ai en-
endu souvent des mères dire avec inquiétude:
pauvre enfant n'a pas un seul jour de santé;
rejette tout ce qu'il prend, et il ne cesse de
rier. Les causes de ces vomissemens, de ces
ris, auxquels on ne fait pas assez attention,
e sont pas équivoques. N'est-il pas évident
ue si un enfant décharge son estomac plu-
ieurs fois par jour, c'est qu'il a été surchargé,
t que si la gêne qu'il éprouve dans des vête-
nens trop serrés, le fait crier, c'est que ces
êtemens le blessent? Tant que dure sa force
aturelle (car tout enfant naît avec plus de
igueur qu'on ne le croit communément) il se
laint et crie jusqu'à ce qu'il se soit débarrassé
lu poids qui surcharge son estomac; mais il
cquiert de l'embonpoint, c'est-à-dire, qu'il
levient très gras, bouffi, et enflé outre mesure,
emblable à un agneau qu'on engraisse; mais
peu à peu la même cause subsistant, ses forces

s'épuisent, et il n'en a plus assez pour rendre les alimens surabondans qu'il a pris. Incapable alors de crier, il languit et paroît tranquille: malheureusement son mal est inconnu, et l'on continue à l'étouffer dans son maillot, et à le gorger de nourriture, jusqu'à ce qu'après avoir été tourmenté de coliques, de médecines, etc. il succombe sous le double fardeau, et périt dans quelque attaque de convulsion, exempt du moins de toute souffrance ultérieure. L'agneau auquel je l'ai comparé auroit le même sort, s'il n'étoit pas immolé dès qu'on l'a tout à fait engraissé.

» Il semble qu'il ne devroit pas être besoin d'autres preuves du vice de la manière actuelle d'élever les enfans, que les accidens nombreux qui l'accompagnent, la mortalité d'une si grande quantité de ces innocentes créatures, et l'état valétudinaire de ceux qui survivent.....

».... . En général on surcharge les enfans de vêtemens et de nourriture, et ils ne sont ni vêtus, ni nourris convenablement : c'est à ces deux causes que j'attribue presque toutes leurs maladies. Je veux entrer à cet égard dans quelques détails. Une première et grande erreur que l'on commet, vient de l'idée qu'un enfant ne sauroit être tenu trop chaudement:

ı conséquence de ce préjugé on l'étouffe à
›rce de langes, de drapeaux, de brassières,
: corsets, etc. qui, réunis, pèsent presque
ıtant que lui, de sorte qu'il ne sé passe pas
ı mois avant que l'enfant devienne assez
:licat, assez frileux, pour ne pouvoir pas
ıpporter l'air extérieur; et si par hasard on
ıblie de fermer assez vîte, soit une porte,
ıit une fenêtre de l'appartement étouffé où
trouve la mère, l'air frais qui s'y introduit
:casionne quelquefois à elle et à son enfant
ı catarre incurable. Ce qu'il y a de pis, c'est
ı'à la fin du premier mois, si les choses sem-
ent bien aller, on transporte le malheureux
ıfant, qu'on peut comparer à une plante de
rre chaude, dans la campagne, pour y être
›urri dans quelque chaumière ouverte à tous
s vents, et exposée à toutes les intempéries
:s saisons. Faut-il s'étonner si par la suite on
: le voit plus prospérer? On devroit savoir
ı'un enfant ne peut être tenu à un air trop
ais, ni vêtu trop à l'aise; il a moins besoin
être très couvert qu'une grande personne,
ant naturellement plus de chaleur, comme
ı peut s'en convaincre au moyen du thermo-
ètre, et il supporteroit en conséquence mieux
ıe quelque adulte que ce soit la rigueur d'une

nuit d'hyver. Il y a beaucoup d'exemples, tant anciens que modernes, d'enfans exposés et abandonnés, qui ont vécu pendant plusieurs jours. C'étoit la coutume dans l'antiquité et chez différens peuples, d'exposer tous ceux dont les parens ne vouloient pas avoir la charge, ceux qui étoient nés difformes, ou sous de mauvaises étoiles. L'on sait aussi combien d'enfans trouvés on relève dans les rues de Londres : ces exemples peuvent servir à faire voir que la nature a donné aux enfans la force de supporter même de très grands maux, lorsque les soins mal entendus de leurs nourrices ne les ont pas encore rendus foibles et valétudinaires. Le mal que font le poids et la chaleur des vêtemens n'est pas le seul qu'ils occasionnent. Ils sont si étroits, les enfans y sont tellement gênés, que leurs viscères n'ont pas la place nécessaire pour faire leurs fonctions, ni leurs membres la liberté de se mouvoir avec l'aisance convenable. Il en résulte des suites très funestes ; car des membres dont on ne fait pas usage ne peuvent jamais être forts, et des corps aussi tendres ne sont pas capables de souffrir une compression considérable ; la circulation que celle-ci gêne dans quelque partie, doit produire dans d'au-

res des protubérances contre nature, d'autant plus que les fibres des enfans se distendent avec une extrême facilité. C'est de cette cause, sans doute, que proviennent la plupart des difformités que l'on rencontre si fréquemment, principalement parmi les femmes, qui, à cet égard, sont encore plus maltraitées que les hommes.

» Si les nourrices étoient susceptibles de faire des observations justes, elles pourroient voir et remarquer le contentement particulier qu'éprouve un enfant qu'on vient de déshabiller, et qu'il témoigne avec toute l'énergie dont il est capable. Combien cette liberté lui est agréable ! comme il jouit avec délices du peu de minutes pendant lesquelles on lui laisse le libre usage de ses jambes et de ses bras ! Mais son bonheur est de courte durée, et bientôt, malgré ses cris et ses gémissemens, on le remet dans son maillot.

» Le vêtement suivant est celui que je crois devoir conseiller pour les enfans : un petit corsage de flanelle, sans manche, fait pour aller à sa taille, et pour être attaché un peu lâche par derrière, et auquel on coudra un cotillon; par dessus ce premier vêtement, une espèce de robe de la même étoffe, ou de toute

autre étoffe claire, légère et souple. Le cotillon doit être un peu plus court que l'enfant, la robe de quelques pouces plus longue. Il ne faut sur la tête qu'un seul bonnet qu'on peut doubler, si l'on craint qu'il ne soit pas assez chaud : ce que j'entends dire, c'est qu'il faut que la coiffure soit faite de manière qu'on puisse la poser tout à la fois, sans attacher, sans serrer la tête. Il n'y a rien à changer à l'usage quant au linge. Je regarde ce vêtement comme tout à fait suffisant pendant le jour. Il faut rejeter tous ces langes, ces bandages, ces corsets, et ces autres inventions si ridiculement employées pour renfermer la tête, ou pour soutenir le corps : comme si la nature, la prévoyante nature avoit formé son principal ouvrage, l'homme, et l'avoit fini avec si peu de soin qu'il eût besoin de ces vains secours pour devenir parfait ! Les bas et les souliers gênent les enfans sans aucune utilité, indépendamment de ce qu'ils tiennent leurs jambes humides et mal-propres, à moins qu'on ne les change à toute heure. Il arrive souvent aussi que les souliers serrent et blessent leurs pieds. Un enfant se tiendroit beaucoup mieux et apprendroit infiniment plutôt à marcher sans eux. Je ne crois pas qu'ils puissent en avoir

esoin avant le temps où ils sortent et courent
ans la boue. Pendant la nuit, une chemise de
anelle claire, large et aisée suffit aux enfans.
On la met, on l'ôte sans peine, sans les tour-
menter. Ils y jouissent du libre usage de leurs
membres et de leurs facultés qui se développent
insi bien plus vîte. La liberté que leur laisse
e simple et agréable vêtement, est cause qu'ils
ont toujours gais et contens. Je voudrois qu'on
employât dès le moment de leur naissance,
qu'on ne le quittât, pour leur en faire pren-
re un plus élégant, plus conforme à la mode,
u'à la fin de leur troisième année. Mais je de-
rerois que l'on renonçât entièrement à l'usage
es corps, non pas tant parce que je ne trouve
ucune beauté réelle dans une taille en pain de
ucre, que parce que je crains qu'on ne se
rocure souvent cette forme qu'aux dépens de
. santé et de la vigueur du corps. Il existe une
pinion assez bizarre à l'occasion du linge blanc
u'on donne aux enfans, et de la propreté dans
quelle on peut les entretenir. Quelques per-
onnes imaginent que le linge blanc et les vête-
ens qui ont été lavés attirent les sucs nour-
ciers, et s'en chargent aux dépens de la force
es petites créatures. Pour moi, je ne vois pas
u'ils fassent autre chose que s'imbiber d'une

partie de l'humeur qui s'échappe de leurs corps. Mais quand le préjugé seroit fondé, cette propriété du linge blanc seroit encore utile, car on fait toujours prendre trop de nourriture aux enfans. Je pense donc qu'on ne peut les changer trop souvent, et je desirerois qu'on les nettoyât tous les jours. On préviendroit ainsi la mauvaise odeur et la mal-propreté qui non seulement sont dégoûtantes, mais dont l'effet est très nuisible au tempérament délicat de l'enfance.

» Un point beaucoup plus important que le vêtement des enfans, c'est de ne leur donner que des alimens convenables. On doit avoir très grand soin de ne point se tromper sur cet article essentiel, et de ne leur faire prendre que ce qui est salubre et bon pour eux, et en quantité proportionnée à leurs besoins, c'est-à-dire, de ne dépasser en rien la quantité nécessaire à l'entretien de leurs forces et à leur accroissement. Conformons nous, à cet égard, aux indications de la nature. En la suivant au lieu de prétendre la diriger, il est impossible de s'égarer, tandis qu'en ne la prenant pas pour modèle unique de conduite dans la première éducation, l'art ne peut produire que des effets funestes. Dans la manière actuelle de diriger

s femmes en couche, leur lait paroît rarement
vant le troisième jour; de sorte qu'on diroit
ue la nature n'a ménagé aucune nourriture à
enfant qui vient de naître, et fondé sur cette
pparence, on pourroit croire que le nouveau
é peut s'en passer pendant un jour et demi ou
eux jours : et en effet, si les femmes n'avoient
éellement pas plutôt du lait, ce seroit une
reuve suffisante que les enfans seroient aussi
ong temps sans avoir besoin d'aucune nourri-
ure. Il est même certain qu'ils n'en ont pas
mmédiatement besoin; car à leur naissance
eur corps est plein de sang, leur estomac d'ex-
rémens, leur appétit n'est pas éveillé, et leurs
ens ne sont pas développés; ils demandent
uelque temps d'abstinence et de repos, pour
e remettre des fatigues qu'ils ont éprouvées en
venant au monde, et pour laisser s'établir la
circulation dans les nouveaux canaux où coule
le sang, ce qui leur donne toujours un peu de
fièvre. Quelque étrange que cela puisse paroî-
tre, je suis convaincu qu'il vaudroit mieux que
l'enfant fût privé de nourriture pendant tout
le temps dont j'ai parlé, que de prendre celle
qu'on lui donne généralement; car il dormiroit
la plus grande partie du temps, et lorsque le
lait auroit remonté, éprouvant beaucoup de

besoin, il teteroit avec une ardeur qui est souvent nécessaire, attendu qu'il est rare que le lait coule d'abord facilement. Mais ce n'est qu'une fausse apparence qui peut faire croire que la nature n'a pris aucune précaution pour que l'enfant eût de la nourriture préparée pour ces premiers temps. Elle n'a pas voulu qu'il s'en passât alors, et ne nous a pas laissé la charge d'y pourvoir artificiellement; et si ses vues sont contrariées, s'il s'élève des difficultés, la faute en est entièrement à notre mauvaise conduite. Dès que l'enfant est au monde on le sépare de sa mère, et on ne le laisse pas teter avant que le lait vienne de lui-même; mais on lui fait prendre quelque aliment extraordinaire, et qui ne sauroit lui convenir, ou bien on lui fait teter quelque autre femme dont le lait coulant avec abondance arrive en trop grande quantité dans la bouche du nouveau né qui ne sait pas encore avaler, et lui donne la toux ou le hoquet; tandis que d'un autre côté la mère qui n'est pas tetée est tourmentée par la surabondance de son lait; d'où il résulte deux grands maux: la santé de l'enfant est altérée, et la vie de la mère en péril; ou au moins son rétablissement se trouve retardé par ce qu'on nomme la fièvre de lait: fièvre que l'on a regardé comme natu-

elle, mais qui ne l'est réellement pas, étant niquement occasionnée par cette conduite ıal entendue.

» L'expérience m'a convaincu qu'il ne sur-iendroit pas de fièvre de lait, si l'on se condui-it comme il faut. On ne doit donner à un ıfant nouveau-né aucune nourriture quel-onque avant qu'il ait faim, et il est impossible ı'il ait faim immédiatement après sa nais-nce. Mais dès que le besoin s'annonce, il faut mettre au sein de la mère; après un petit ombre d'essais, il tetera avec assez de force our attirer peu à peu le lait, et le faire couler quantité proportionnée à ce que demande n estomac, et à la difficulté d'avaler que lui onne le défaut d'usage. De cette manière l'en-nt se procure la meilleure nourriture possible, ı même temps qu'il ouvre un libre passage au it, et dégage le sein de la mère avant qu'il it surchargé par un poids trop considérable dangereux. La fièvre alors ne peut avoir lieu; r ce qui l'occasionne, c'est la distension pénible s veines lactées des seins, lorsqu'on a l'im-udence de l'y laisser accumuler. Afin d'é-ırcir davantage ce point, qu'on me permette ntrer dans quelques détails sur ce qui doit oir lieu naturellement lorsqu'une femme

jeune et vigoureuse met au monde son premier enfant, et qu'on n'a pas contrarié les opérations de la nature par quelque absurde pratique. Dans ce cas que je choisis de préférence, l'accouchement, qui, en général, est pénible, seroit peut-être aussi un peu difficile; mais peu de minutes après la délivrance, la mère et l'enfant, s'ils n'avoient éprouvé aucun accident, tomberoient dans un doux sommeil qui dureroit six ou sept heures, après lequel ils s'éveilleroient, la première reposée et rafraîchie, si on ne lui auroit pas imprudemment fait prendre quelques-uns de ces opiats qui sont de vrais poisons, et le second avec le besoin de prendre de la nourriture. Alors il convient de donner à la mère un bouillon léger avec un peu de pain, ou toute autre nourriture de facile digestion, et de mettre ensuite immédiatement l'enfant au sein. En une heure ou deux le lait doit infailliblement couler; et si l'on ne donne rien autre chose à l'enfant, il s'élevera sain et robuste, tandis que la mère sera parfaitement rétablie en peu de jours. Tel est le cours constant de la nature auquel on fait très peu d'attention, et sur lequel on ne se règle jamais: l'usage général au contraire est, aussitôt qu'un enfant

est né, de lui faire avaler de force, soit un morceau de beurre et de sucre, soit de l'huile, de la panade, ou quelque autre chose aussi mauvaise pour lui : et c'est ainsi qu'en prenant une fausse route, on met dès la première heure l'enfant en danger de tomber malade. Dans quelques endroits on est dans l'usage de faire avaler au nouveau né un petit morceau de cochon de lait, dans l'idée, à ce qu'il paroît, de l'empècher d'être marqué par suite des *envies* de la mère. On a débité, on a cru beaucoup de sottises relativement aux *envies* des femmes; elles sont aussi fausses que contraires à la nature. Il seroit à desirer que cette matière fût un peu mieux approfondie pour l'honneur du sexe auquel on attribue un grand nombre d'imperfections dont je suis persuadé qu'il est exempt.

» On me demandera peut-être ce qu'il faut faire avec un enfant né malade, qui, au lieu de dormir, ne cesse de crier dès qu'il est au monde, et ne peut que très difficilement être calmé, quelques moyens que l'on emploie? La première chose que je recommande, c'est d'avoir grand soin qu'il ne soit pas gêné dans ses vêtemens, ou plutôt que son seul vêtement soit une flanelle, dans lequel on l'enveloppe sans le

serrer; et si malgré cette précaution il continue à crier, il faut le mettre au sein de la mère. Alors il peut arriver qu'il attire immédiatement le lait, et ce seroit pour lui le meilleur remède dans cette circonstance; ou, s'il ne le fait pas couler, il est possible qu'il s'appaise en tenant le sein. Il n'est pas douteux qu'il ne soit infiniment préférable de le calmer sans nourriture quelconque, qu'en lui en faisant prendre : n'est-il pas absurde en effet de donner des alimens à un enfant parce qu'il est malade ? on peut ainsi l'empêcher de crier pendant quelque temps, mais à coup sûr on empire son état. Il peut arriver quelquefois que l'enfant soit si malade qu'il ne veuille pas même prendre le sein; dans ce cas, qui doit être très rare, on lui fera prendre d'heure en heure, et jusqu'à ce qu'elle opère, un peu de la potion dont je donnerai plus loin la recette, et qui est destinée aux enfans qu'on est obligé de nourrir sans les faire teter. On essaiera ensuite de lui faire teter la mère, dont le lait est à la fois pour lui le meilleur des remèdes et des alimens.

» Lorsque la mère nourrit elle-même son enfant, ce qui, à peu d'exceptions près, est toujours préférable pour l'un et pour l'autre,

e lait qu'elle lui donne a des qualités si sa-
ntaires, si appropriées à son état, toutefois
c'est une femme modérée, et qui prenne
e l'exercice, qu'il est presque impossible qu'il
e profite pas ; et dans la plupart des maladies
erveuses hystériques, la mère qui avant ses
ouches étoit foible et valétudinaire, rétablit,
n nourrissant, sa santé ainsi que celle de son
nfant. Je pense en conséquence que toute
emme en état de nourrir, dont le lait n'est
as évidemment détourné de son cours, ou
icié, doit allaiter elle-même son enfant. Il
l'est démontré qu'en détournant le lait dont
a plupart des jeunes femmes ont une grande
bondance, on occasionne des effets funestes:
n met ainsi quelquefois la vie en danger, et
ès souvent on seme le germe de maladies
ncurables. Les raisons que l'on donne de cet
sage sont très frivoles, et fondées sur de faux
rincipes. Quelques femmes, dit-on, sont trop
oibles pour fournir aux besoins de leur en-
ant, et ne peuvent le faire qu'aux dépens de
eur propre substance. C'est une grande erreur,
ar la cause la plus générale de la plupart des
naladies n'est pas, comme on le suppose dans
e cas-ci, le défaut de nourriture, mais au
ontraire trop de plénitude, une trop grande

redondance d'humeurs : bonnes dans le prin-cipe, mais étant en plus grande quantité qu le corps n'en sauroit consumer ou employer elles croupissent, s'altèrent; leur masse en-tière se corrompt, et produit un grand nombr de maladies. C'est ce que confirme la pratiqu générale des médecins, qui appliquent des vé sicatoires, font des cautères, des sétons, etc. afi de donner une issue aux humeurs surabon dantes. Je voudrois qu'on examinât sérieuse ment si, en rejetant dans la masse des hu meurs un poids aussi considérable qu'est l premier lait de la femme, on ne s'expose pa à rendre ses maux incurables, au lieu de re médier à la foiblesse de sa constitution. L premier lait de la mère est purgatif, et fai évacuer à l'enfant les excrémens accumulé dans ses intestins ; on ne peut donc pas l'e priver sans lui faire un mal évident. Peu peu ses propriétés changent; il devient moin purgatif et plus nourrissant. C'est en mêm temps pour l'enfant le meilleur aliment, celu qu'il aime le mieux, et le seul qu'on devroi lui donner pendant quelque temps. Si j'e étois cru, aucun enfant ne prendroit de potio quelconque avant d'avoir teté la mère, et l lait de celle-ci seroit sa seule nourriture a

ıoins pendant les trois premiers mois : car il e peut que difficilement digérer plutôt d'au-·es alimens. J'ai vu des enfans beaux et pleins e vigueur, qui pendant dix mois ou un an voient été nourris uniquement avec le lait e la mère. C'est ce que la nature semble rescrire en ne leur donnant des dents qu'en-iron à cette époque. Il est rare que la mère 'ait pas assez de lait pour son premier en-ınt, et quelquefois elle en a plus qu'il n'en eut teter. La main bienfaisante de la Provi-ence, toujours prévoyante et jamais avare, fait couler abondamment du sein où il s'éla-ore. Avant donc de donner à l'enfant une ourriture plus substantielle, il faut attendre ue la nature le demande : le besoin doit tou-ours se faire sentir avant qu'on songe à le ıtisfaire, non seulement dans les soins jour-aliers, mais aussi dans les changemens de égime qu'exigent le développement et l'ac-roissement des forces. C'est à quoi on n'a ımais d'égard ni dans l'un, ni dans l'autre cas, t c'est une des plus grandes fautes de toutes les ourrices. La nature, non contrariée, con-uiroit ainsi tout avec sagesse et succès ; et il mble que les seuls soins qu'elle ait aban-onnés à la nourrice, consistent à tenir l'en-

fant propre et tranquille, à lui faire prendre de l'exercice en le remuant doucement, à jouer avec lui, et à l'entretenir en bonne humeur.

» Lorsque le temps est venu où l'enfant a besoin d'une nourriture plus solide, nous devons chercher celle qui lui convient le mieux, et ne lui en donner que la quantité nécessaire. Ce qui prouve évidemment que l'on se trompe beaucoup sur la nature et la quantité des alimens qu'on est dans l'usage de donner aux enfans, c'est qu'ils les rendent malades; car, suivant moi, il est impossible d'attribuer raisonnablement à une autre cause les neuf dixièmes de leurs maladies. A l'égard de la quantité, l'erreur la plus ridicule a prévalu dans la pratique ordinaire; car on suppose généralement que toutes les fois qu'un enfant crie, il a besoin de nourriture; et en conséquence on lui en donne dix ou douze fois dans les vingt-quatre heures, quelquefois plus souvent : erreur si évidente qu'il est étonnant qu'on ait pu l'adopter. Si l'on examinoit avec soin et jugement les besoins et les actions d'un enfant, on verroit qu'il ne crie jamais que parce qu'il souffre ; mais le premier sentiment de la faim n'est pas accompagné de douleur; et un enfant (je parle ici d'un enfant très jeune) annoncera par mille autres signes le besoin de

nourriture qu'il éprouve, avant d'en demander par ses cris. S'il est sain et que ses vêtemens ne le gênent pas, à peine l'entendra-t-on crier quelquefois. Les signes, les mouvemens dont je parle ne peuvent rarement être observés dans l'état actuel des choses, parce qu'il arrive rarement qu'on laisse les enfans avoir faim. Mais dans le petit, très petit nombre de ceux que j'ai eu le plaisir de voir nourris raisonnablement, auxquels on ne donnoit à teter que deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures, et qui pourtant jouissoient d'une santé parfaite, et étoient vifs et gais, j'ai toujours remarqué ces signes. Ils étoient aussi faciles à comprendre que si les enfans avoient parlé.

» Les alimens que l'on donne aux enfans sont souvent de mauvaise qualité, ou mal préparés. Leurs bouillies, leurs panades, leurs gruaux, etc. sont en général assaisonnés avec des épices, du sucre, quelquefois même avec du vin, toutes choses dont ils ne devroient jamais goûter : aucune d'elles ne nous est nécessaire ; le luxe seul en a introduit l'usage, et elles ne sont propres qu'à détruire la santé des hommes. Quant aux enfans, il ne suffit pas que leur nourriture soit simple, il faut aussi qu'elle soit légère. Beaucoup de personnes se

trompent dans l'idée qu'elles se forment de ce qui est léger; elles croient que la plupart des pâtisseries, des *poudings*, etc. ont cette qualité, c'est-à-dire, sont de facile digestion; tandis que rien n'est plus lourd dans ce sens que la farine non fermentée et les œufs durcis qui sont les principaux ingrédiens de ces sortes de préparations. Pour donner une idée claire de ce que j'entends par léger, je dirai que c'est toute substance qui se divise aisément et qui est soluble dans l'eau chaude. Le pain bien fait est la chose la plus légère que je connoisse. Au moyen d'une fermentation suffisante, dans laquelle consiste tout l'art du boulanger, les parties visqueuses de la farine se trouvent assez séparées et atténuées pour donner au pain les qualités dont je parle, et en faire l'aliment le plus convenable pour les petits enfans: le lait de vache est également simple et léger, et par conséquent il est très bon pour eux; mais on le prépare mal; on ne devroit pas le faire bouillir, parce qu'on en altère ainsi le goût et les propriétés; on le rend moins doux, plus épais, plus pesant, et moins propre à se mêler et à s'assimiler au sang. Mais ce en quoi pèche principalement le régime des enfans, c'est qu'il est entièrement végétal, ce qui a l'inconvénient de faire aigrir les alimens dans leur estomac. La première

use, la cause la plus générale de toutes leurs
aladies est évidemment cette tendance à l'a-
de qu'a leur nourriture. Il n'est aucune des
réparations végétales que j'ai nommées, qui
nue dans un degré de chaleur égal à celui de
estomac d'un enfant, ne devînt aigre en très
eu d'heures; elles ne conviennent donc nulle-
ent pour former la seule nourriture à cet âge.
faudroit donc qu'une partie du régime eût
ne tendance contraire. Telle est la chair des
nimaux disposée à la putréfaction, ce qui est
irectement l'opposé de l'acide. C'est dans le
élange convenable de ces deux contraires
ont les qualités se compensent, que doit se
rouver cette salubrité de nourriture que notre
rganisation semble exiger. Nous sommes en
artie des animaux carnivores, et c'est pour
ela qu'un enfant ne doit pas être uniquement
ourri de végétaux. Le lait de la mère, lors-
u'il est parfaitement bon, paroît offrir ce
élange qui participe le plus convenablement
es propriétés animales et végétales, et dont la
onstitution de l'enfant s'accommode le mieux.
l se change promptement en sang, et ses parties
'ont besoin, pour être divisées, atténuées et
doucies, que du simple mouvement de la cir-
ulation. Je conseille donc de faire entrer pour

moitié dans le régime des enfans de léger bouillons de viande, dans lesquels on aura fai bouillir un peu de pain ou de riz; ce dernie tend moins à l'acide qu'aucun autre farineux ou préparation végétale. Ces bouillons devroien être préparés avec la viande d'animaux faits dont les sucs sont plus élaborés, sur-tout s'il n'ont pas été enfermés pour être engraissés. Le bouillon de la chair d'un jeune bœuf pris à la charrue, fait la soupe la plus saine et du meilleur goût possible. C'est par une raison semblable, je pense, que la chair des animaux sauvages a un goût plus relevé que celle des animaux apprivoisés ou domestiques, et est en conséquence plus agréable au palais des gourmands : mais ceci ne s'entend que des animaux qui vivent d'herbe ou de grain L'autre partie du régime des enfans peut consister en pain grillé bouilli dans de l'eau et presque sec, et ensuite mêlé avec du lait non bouilli (1).

(1) Les boulangers de Londres sont soupçonnés de mettre de l'alun dans leur pain, ce qui seroit très dangereux pour les enfans. On peut employer à la place différentes espèces de biscuits, ou du riz moins susceptible de s'aigrir que le pain commun dont cette propriété doit engager à ne pas trop donner aux

'et aliment, sans sucre, sans épices, sans autre
ssaisonnement quelconque, sera parfaitement
éger, très sain, et suffisamment nourrissant,
ssez semblable au lait de vache nouvellement
iré, et ayant de plus la substance et la saveur
ue le pain y ajoute. Indépendamment du lait
u'il tete, l'enfant à la mamelle doit prendre,
nais deux fois par jour seulement, d'autres
limens, savoir, une fois du bouillon, et la
econde fois du lait de vache préparé ainsi que
e viens de le dire. Son appétit déterminera la
uantité qu'il convient de lui en donner à chaque
repas. Il faut que la faim soit satisfaite, mais rien
de plus. Les enfans mangent toujours avec avidité, jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés. On fait donc
très mal de dépasser ce point, et de les gorger jusqu'à ce qu'ils rejettent, comme cela se pratique
ordinairement. Il ne faut pas les placer sur le
dos pour leur donner à manger, mais les tenir

---

enfans, sur-tout lorsqu'ils ne sont pas vigoureux. Le plus sûr et le mieux, à mon avis, est de ne leur donner aucun autre aliment que le lait de leur mère, au moins pendant les six ou huit premiers mois. Les plus beaux enfans que j'aie connus avoient été nourris de cette manière jusqu'à cet âge.

assis, afin qu'ils puissent avaler aisément, et qu'on puisse mieux s'appercevoir du moment où ils ont assez de nourriture. Lorsqu'ils ont dix mois ou un an, si leur appétit est plus grand et s'ils digèrent bien, on peut leur faire prendre un repas de plus; mais je pense que le nombre de trois repas ne doit pas être dépassé pendant tout le reste de la vie. Suivant moi, on ne devroit rien leur donner, pas même à teter pendant la nuit; on seroit sûr qu'ils auroient faim le matin. C'est ce qu'ils prennent la nuit qui les rend trop gras et bouffis. Lorsqu'on ne les accoutume pas, dès leur naissance, à recevoir de la nourriture pendant ce temps, et qu'on ne les éveille pas pour leur en donner, ils n'en demandent point; et si on les laisse tranquilles, ils contracteront, dans la première semaine, l'habitude de dormir toute ou presque toute la nuit, et ne s'éveilleront guère qu'une ou deux fois pour quelques minutes, lorsqu'ils se sentiront mouillés, et qu'ils auront besoin d'être changés. Leurs repas, et les heures mêmes où on les fait teter, doivent, à mon avis, être réglés et ne pas varier, afin de donner à l'estomac le temps de faire ses fonctions, et à l'appétit celui de revenir. L'enfant se trouveroit bien de cette habitude, et elle lui

eroit beaucoup plus agréable que celle de se voir présenter de la nourriture dans toutes les occasions où il fait le moindre cri, la moindre plainte. Cette méthode doit être continuée pendant environ douze mois, époque à laquelle, et non plutôt, on peut le sevrer, ce qui ne doit pas se faire tout à coup, mais insensiblement et par degrés, afin qu'il s'en apperçoive à peine et n'en souffre point. C'est ce à quoi on réussiroit aisément, si on ne le laissoit teter qu'à des heures réglées. Si l'on suivoit à la lettre cette méthode d'éducation, si les enfans étoient tenus proprement, qu'on les agitât d'un mouvement doux et agréable pendant un assez long temps chaque jour, et qu'on leur fît prendre l'air au dehors par tous les temps, je suis convaincu que la plupart d'entre eux se trouveroient, en six ou huit mois, sains et vigoureux, en état de se tenir debout sans assistance, de s'amuser seuls pendant une heure de suite, au grand soulagement de leurs nourrices, et enfin ils apprendroient bientôt à se servir de leurs jambes, et à manger seuls.

» On demandera peut-être si ce que je viens de dire regarde tous les enfans en général, et si ceux qui sont foibles et nés de parens valétudinaires doivent être traités de la même ma-

nière : je répondrai, qu'il n'est pas si ordinaire qu'on le croit communément de voir les enfans hériter des maladies de leurs parens ; il y a beaucoup de préjugé dans l'opinion vulgaire ; car les personnes d'une très mauvaise santé ont rarement des enfans, sur-tout lorsque l'infirmité est du côté de la femme ; et ce n'est guère que lorsqu'ils sont déjà avancés en âge, et que la saison de l'amour est à peu près passée, qu'on voit les hommes attaqués de maladies chroniques ; et sûrement il n'est pas naturel que les enfans partagent les infirmités que leurs parens ont contractées par indolence et par intempérance long temps après les avoir mis au monde. Il est rare d'entendre des personnes se plaindre de ces sortes de maladies qu'elles regardent comme héréditaires, avant un certain âge, c'est à dire, avant d'avoir été dans le cas de se les attirer par leurs excès et leurs déréglemens ; elles ne sont pas fâchées alors de rejeter leurs fautes sur leurs parens, et elles se plaignent d'en avoir reçu un mauvais tempérament, lorsque dans le fait elles en ont ruiné un qui étoit très bon. On voit très peu d'enfans attaqués de maladies de famille. Sans doute, quand on en rencontre qui sont infectés des virus scrofuleux ou vénérien, on

it croire avec fondement que le mal leur té transmis. Mais ces cas sont très rares, comparaison du grand nombre de ceux la maladie est imputée aux parens fausse-nt et sans aucun fondement, tandis qu'elle a vraie cause dans l'inconduite de ceux qui n plaignent, ou dans la mauvaise manière nt ils ont été élevés, et qui leur a fait con-icter de bonne heure des habitudes perni-euses. On peut, dans un sens, regarder mme héréditaires plusieurs maladies; telles nt peut-être toutes celles où l'organisation vicieuse, et je comprends dans ce nombre n seulement celles où il y a difformité appa-nte, mais encore tous les cas où les fibres les vaisseaux d'une partie quelconque sont us foibles à proportion que ceux du reste u corps. Alors au moindre excès, soit de ébauche, soit d'exercice, la partie foible est abord attaquée, et entraîne le dérangement u reste. Ces sortes d'infirmités peuvent avoir ur source dans celles des parens qui leur ont analogues, et résulter de la similitude des arties qui se transmet peut-être, comme la essemblance des traits du visage; mais ce-endant ces infirmités n'auroient jamais paru ans une cause immédiate qui les fait déclarer,

je veux dire, sans la violence faite au corps. La plupart des maladies ont deux causes : la première est l'état particulier des solides et des humeurs, qui dispose le corps à recevoir certaines impulsions, certains virus; la seconde est l'impulsion, ou le virus lui-même. Or, ce que j'ai voulu dire, c'est que quoique l'on puisse hériter de telle ou telle disposition à contracter telle ou telle maladie, cependant il suffit de prévenir la cause immédiate et active de la maladie pour éviter de recueillir les fruits de ce triste héritage; et il est beaucoup de cas où cela peut se faire au moyen d'une conduite raisonnable, c'est-à-dire, en prenant de l'exercice, et en ne s'écartant pas des bornes de la tempérance. Quant aux enfans on les préservera par une éducation bien entendue. Au lieu de les élever trop mollement, e d'affoiblir encore plus, comme on le fait pa les méthodes ordinaires, ceux qui ont eu l malheur de naître avec ces dispositions physi ques, que l'on suive les règles de conduite qu j'ai tracées; elles offrent, avec le lait d'un nourrice saine, les meilleurs, les seuls moyen de remédier au mal, de rétablir par degrés l tempérament des enfans, et de le rendre sai et vigoureux; et une ou deux génération

individus raisonnables et modérés suffiroient ɔur détruire entièrement tout virus, toute firmité quelconque, sans même excepter les rouelles et la démence.

» Le plan simple et naturel que j'ai tracé est jamais suivi, parce que, dans toutes les ɔnditions ; la plupart des mères ne peuvent as, ou ne veulent pas, prendre la peine d'al- iter leurs enfans, quoique ce ne soit une peine ue lorsqu'on ne suit pas une méthode conve- able ; car si on se conduisoit bien ; il n'y auroit éellement que du plaisir ; et le plaisir le plus if, pour toute femme du moins qui consen- iroit à sacrifier, pour nourrir son enfant, une ɔartie de la beauté de sa gorge ; et c'est même ncore un préjugé qui fait croire que le sein se gâte en allaitant. Sa beauté ne diminue que parce qu'il acquiert trop d'embonpoint. La crainte de voir un mari fatigué par les cris de l'enfant ne seroit plus fondée, si celui-ci étoit élevé comme il faut : car alors on le verroit toujours tranquille, de bonne humeur, riant, jouant ou endormi. Un homme de sens ne sau- roit avoir (et il faut toujours qu'il en ait d'une façon ou d'une autre) une diversion plus agréable à ses occupations, qu'un enfant tel que celui dont je parle. J'avoue que je n'ai

jamais pu me rendre raison de l'usage où l'on est généralement d'envoyer les enfans en nourrice, et de les confier à des femmes qui ne peuvent avoir, ni autant d'intelligence que les parens, ni sur-tout autant de tendresse pour ces innocentes créatures. Je n'explique pas mieux comment il se fait que des personnes de bon sens et qui ont quelque fortune puissent craindre de se donner la peine de veiller sur la santé et le bien-être de leurs enfans, et comment elles sont assez insouciantes pour les abandonner aux méthodes ordinaires, sans faire attention que c'est à peu près la même chose que si elles les livroient à une mort certaine. L'ancienne coutume de les exposer aux bêtes féroces, ou de les noyer, seroit du moins un moyen plus prompt et moins inhumain de s'en débarrasser. Il est pourtant des parens qui sont bien aises de conserver leurs enfans, mais qui s'égarent dans les soins qu'ils en prennent. C'est à ceux-là uniquement que je m'adresse. Je recommande avec instance à tout bon père de faire élever son enfant sous ses propres yeux, et d'employer ce qu'il a de jugement et de raison pour surveiller et diriger la conduite que l'on tient avec lui; qu'il ne permette pas qu'il en soit de la première

ducation de son enfant comme des mystères e la *bonne déesse* dont les hommes devoient tre exclus.

« Je conseille aussi à toute mère qui peut e faire, de nourrir elle-même son enfant, utant pour l'intérêt de celui-ci que pour le ien propre. Si elle est saine, elle fortifiera sa anté; et si elle est foible et valétudinaire, il ne faudra autre chose, presque jamais, pour la guérir. Elle ne sera pas forcée pour cela de se renfermer chez elle, ou de cesser ses occupations ordinaires : le plus souvent il suffit de donner à teter à l'enfant quatre fois dans les vingt-quatre heures, pourvu qu'on le laisse chaque fois aussi long-temps qu'il voudra teter l'un et l'autre sein. Une *bonne* raisonnable et intelligente peut être chargée du soin de lui donner d'autre nourriture, et de le garder la nuit; mais il faut qu'elle se soumette à être dirigée. Le lait d'une nourrice mercenaire ne peut convenir autant à un enfant que celui de sa mère; et quant à la méthode de nourrir sans donner le sein, je la regarde comme la plus dangereuse et la moins naturelle de toutes. J'ai même observé que sur trois enfans élevés de cette manière, il est rare qu'il en survive un seul; et en effet pour bien nourrir ainsi un

enfant, il faudroit avoir plus de connoissance de la nature et de l'économie animale qu'on n'en peut supposer à la meilleure nourrice, et aussi plus de soin et d'attention qu'on n'en donne en général aux enfans : en un mot, il faudroit toute la science d'un médecin habile »......

Le docteur Cadogan développe ici son opinion sur les précautions nécessaires dans le choix des nourrices, et il entre dans le détail des raisons qui lui font croire que les enfans confiés à ces femmes mercenaires doivent être traités un peu différemment de ceux qui sont élevés suivant le vœu de la nature, c'est-à-dire, allaités par leurs propres mères. Ce n'est pas assez, suivant lui, qu'une nourrice soit propre et bien portante ; il est encore essentiel qu'elle soit d'un âge convenable. « Choisissez de préférence, dit-il, celles qui ont entre vingt et trente ans ; elles ont plus de lait que lorsqu'elles sont plus jeunes, et elles en ont plus et de meilleur que dans un âge plus avancé. Mais ce qui, continue-t-il, est de la plus grande importance, c'est d'avoir attention au temps où elles sont accouchées, et de ne choisir, s'il est possible, que celles dont les couches ne remontent pas à plus de deux ou trois mois ». Il observe, avec raison, que « l'intention de la

ature étant que les enfans ne tetent que pen-
ant environ une année, il est rare que le lait
e la mère soit bon beaucoup plus long temps ».
Et il ajoute, avec plus de justesse encore :
« que si un enfant se trouve privé du lait de sa
nère, il est évident qu'il faut lui donner celui
qui y est le plus semblable ; c'est à dire, le plus
nouveau, comme étant le plus approprié, à
tous égards, à sa délicatesse et à son organisa-
ion » . . . .

Après avoir censuré une pratique très com-
mune parmi les femmes pauvres qui, lors-
qu'elles peuvent se procurer des nourrissons,
en allaitent successivement deux ou trois avec
le même lait, il continue ainsi : « une nourrice
doit être très attentive à son régime ; ce n'est
pas assez qu'elle ait de la sobriété, de la tempé-
rance ; il faut encore que sa nourriture consiste
en un mélange justement proportionné de
substances animales et de végétaux : elle doit
faire chaque jour un bon repas composé de
viande non salée, de légumes et d'un peu de
pain. Pour son déjeûner et son souper, elle fera
bien de ne prendre que du lait ou du bouillon
léger. Elle peut boire de la petite bière ou du
lait coupé avec de l'eau ; mais jamais sous aucun
prétexte elle ne doit se permettre ni vin, ni

3

autre boisson de cette nature, bien moins encore aucune espèce de liqueur spiritueuse. Donner de la bière forte à une nourrice, c'est la même chose que si on la faisoit boire à l'enfant, et il est aisé de sentir quelle seroit la conséquence d'une imprudence semblable » . . . . .

Avant d'entrer dans le détail qu'il a promis de donner sur la conduite à suivre à l'égard des enfans confiés à des nourrices mercenaires, cet écrivain aussi sincère que judicieux, rappelle à ses lecteurs que s'il en étoit cru, on ne consulteroit que la nature dans cette première éducation, et qu'on en écarteroit entièrement tout moyen artificiel, toute aide étrangère. « Mais, ajoute-t-il, quand on s'éloigne de cette méthode, il faut alors indispensablement avoir recours à l'art; et si l'on ne remplit pas très exactement les vues de la nature, il faut avoir du moins assez de connoissances pour ne pas s'égarer tout à fait en la contrariant, comme cela n'arrive que trop souvent. Ce que je veux dire ici, c'est que tout enfant auquel on ne fait pas teter le premier lait de la mère, doit, de quelque manière qu'on le fasse nourrir, être purgé un ou deux jours après sa naissance, et prendre ensuite pendant quelque temps des potions évacuantes; non pas des doses ordinaires de médecine qui

pèrent tout d'un coup, mais des laxatifs doux
ont on lui donne deux ou trois prises par jour,
fin de lui tenir le ventre libre pendant les neuf
remiers jours, ou même les deux premières
emaines, diminuant insensiblement les doses
lu purgatif jusqu'à ce qu'on en cesse tout à fait
'usage; en un mot il faut se conduire en admi-
nistrant ce purgatif artificiel de manière à ce
qu'il ressemble autant qu'il est possible au
naturel. Cette précaution est si essentielle, que
lorsqu'elle est négligée, on voit le corps de la
plupart des enfans se couvrir pendant le premier
mois de boutons que les nourrices appellent *la
gourme*: elles regardent cette éruption comme
naturelle, et pensent que les enfans qui en sont
exempts ne jouissent jamais d'une bonne santé.
C'est très vraisemblablement ce qui doit avoir
lieu; et il vaut mieux que ces humeurs impures
qui deviennent âcres et échauffantes en séjour-
nant trop long temps dans le corps, se dégagent
par la peau, que de ne pas se faire d'issue, ou que
de passer dans la masse du sang, ou de se jeter sur
quelque viscère, et d'y déposer le germe de
maladies sans nombre. Mais tous ces effets ne
viennent que de ce qu'on a négligé dans le
principe la méthode que je conseille. Un enfant
nourri par sa mère n'a pas à craindre d'être

tourmenté par cette humeur, à moins qu'on ne lui fasse prendre beaucoup trop d'alimens, ou qu'il ne soit tenu trop chaudement » . . . . . .

La recette suivante est celle du purgatif doux que recommande le docteur Cadogan pour les enfans qui ont été privés du lait salutaire de leurs mères :

« Prenez manne et pulpe de casse, de chacune demi-once : faites dissoudre dans environ trois onces de bouillon léger. Donnez-en à l'enfant la valeur de deux cuillerées trois fois par jour, mais ayant soin de varier les doses suivant leur effet : il faut que ce purgatif produise trois ou quatre selles dans les vingt-quatre-heures ».

Entre autres règles de conduite prescrites par ce médecin expérimenté aux nourrices mercenaires, il leur recommande particulièrement, « de tenir leurs nourrissons éveillés pendant le jour, aussi long temps qu'ils y paroissent disposés, de jouer avec eux, et de les égayer autant qu'elles le peuvent ; de ne point les bercer pour les endormir, ou pour les tenir trop long temps endormis, ce qu'elles ne font jamais que pour épargner leur temps et leur peine, au grand détriment de la santé, de la vigueur et même de l'intelligence des enfans » . . . .

ci il renvoie à ses premières observations sur
s changemens qui doivent être faits par degrés
ins le régime des enfans, lorsque le temps
st venu où il est nécessaire de leur donner
ne subsistance plus solide que le lait de la
ourrice, et il fait à cette occasion les remar-
ues suivantes :

« On peut donner à un enfant toute espèce
e fruits mûrs, soit crus, soit cuits à l'eau ou
u four, toutes sortes de racines ou de plantes
otagères. Je suis sûr que toutes ces choses sont
aines et très bonnes pour eux et pour tout le
nonde, malgré la fausse opinion où l'on est
u'elles sont venteuses, mauvaise qualité
u'elles n'ont que pour les estomacs très dé-
angés. On en peut dire autant du lait : ce-
pendant il n'est pas d'homme dont le sang ait
plus besoin d'être rafraîchi et purifié par l'usage
salutaire de cette liqueur que celui dont l'esto-
mac, habitué à ne prendre que des choses
échauffantes et de haut goût, semble au pre-
mier essai le trouver beaucoup trop froid. Il
n'est aucun de ces alimens qui, pris avec mo-
dération, ne soient aussi salubres qu'ils sont
agréables aux enfans. Quelques personnes peu-
vent croire qu'ils portent dans l'estomac des
œufs qui par la suite produiront des vers : mais,

suivant moi, cela est très peu à craindre. Je pense en effet que la plupart des choses que nous buvons et que nous mangeons peuvent également y en introduire; mais ils ne doivent pas éclore dans un corps sain dont toutes les humeurs sont douces et bonnes, et dont toutes les parties remplissent bien leurs fonctions : le fiel en particulier les feroit périr. On a éprouvé que le fiel de bœuf est un vermifuge très bon et très sûr. Je suis persuadé que nous avalons les œufs d'une grande quantité de petits animaux, qui ne peuvent jamais éclore dans notre corps, excepté lorsqu'ils trouvent un nid ou un logement dans le phlegme acide des humeurs viciées de l'estomac ou des intestins. Si ces viscères étoient vidés tous les jours, et si nos alimens de la veille se trouvoient convertis en chyle, et leur résidu entièrement évacué, aucun ver ne pourroit naître ou vivre dans nos entrailles. Aussitôt que les enfans ont des dents, c'est à dire, à six ou huit mois, on peut leur donner, petit à petit, un peu de viande; ils en sont très friands, et même beaucoup plus d'abord que de toutes les sucreries et les pâtisseries avec lesquelles on ne devroit jamais corrompre leur goût ».

Je me suis étendu ailleurs sur les funestes

fets de ces poisons agréables, et j'ose même pérer que les mères tendres et raisonnables uront quelque égard à mon avis. En réformant seul point, en renonçant entièrement à faire ntrer la pâtisserie dans le régime des enfans, n réussira à prévenir une grande partie des lus dangereuses maladies auxquelles ils soient ujets.

Les remarques précédentes, sur la nourriture onvenable aux enfans, conduisent très naurellement le docteur à parler de leurs maladies. Il expose d'abord l'absurdité des erreurs t des préjugés populaires relativement à la lentition. « On a pensé, dit-il, que l'époque où les enfans font les dents est fatale à plusieurs, et cela arrive réellement assez souvent. Mais je suis persuadé qu'on ne doit pas s'en prendre à la nature; car la dentition n'est pas une maladie, autrement nous ne pourrions pas nous bien porter avant vingt ou vingt-un ans, ou même plus tard, car nous faisons des dents pendant la plus grande partie de ce temps; et je pense que les dernières qui poussent causent plus de douleur que les autres, les os et les gencives qu'elles doivent percer étant alors plus solides et plus durs. Mais quoique la fièvre, des convulsions ou d'autres symptômes dange-

reux puissent paroître devoir accompagner cette opération de la nature, on a vu quelquefois des enfans vigoureux faire leurs dents sans aucun de ces accidens fâcheux, ce qui doit nous porter à soupçonner qu'ils ne sont pas naturels, mais qu'il faut plutôt les attribuer à l'effet d'une trop grande plénitude, ou à ce que les humeurs viciées du corps sont mises en mouvement par l'irritation que la dent occasionne en perçant la gencive. Je crois bien que cela n'arrive jamais sans quelque douleur, et même peut-être sans un peu de fièvre; mais si le sang et les humeurs sont parfaitement purs et exempts de toute acrimonie, et sans surabondance, la douleur et la fièvre seront très légères, et se passeront imperceptiblement sans aucune conséquence funeste. Le principal but de la méthode que je recommande, est d'entretenir les humeurs dans cet état; ainsi donc si elle réussit, les enfans pour lesquels on la suivra feront leurs dents avec moins de peine et de danger qu'ils n'en éprouvent généralement pendant ce travail de la nature ».

A l'appui de cette opinion, je puis assurer, d'après ma propre expérience, que je n'ai jamais vu la dentition accompagnée d'aucun accident alarmant, excepté dans les cas de

aladie antérieure, ou d'une conduite mal tendue dans la première éducation. Les fiè- es, les convulsions et les autres symptômes ngereux sont toujours, dans des cas sem- ables, la conséquence d'une extrême pléni- de dans le systême, de l'état vicié du sang et s humeurs, de quelque foiblesse constitu- onnelle, ou d'une grande irritabilité dans le stème nerveux. L'usage des hochets de corail u d'autres substances dures doit aussi, en endant les gencives calleuses, opposer un utre obstacle à la dentition, et considérable- ient augmenter la vivacité de la douleur. Mais texte du docteur Cadogan n'a pas besoin de ommentaires ; je vais donc reprendre l'extrait e cet ouvrage estimable.

« J'ai dit, continue-t-il, que la première ause, la cause la plus générale de la plupart les maladies auxquelles les enfans sont sujets, ient de ce que leur nourriture se corrompt t s'aigrit dans leur estomac. Je crois donc u'on sera bien aise de trouver ici l'indication l'un remède, ou plutôt d'un préservatif aussi imple que certain, lorsqu'il est donné à temps, t à la première apparence que l'acide est pré- lominant : ce qui est très facile à connoître par la crudité et la couleur blanche ou verte

des selles, et par les coliques et le dévoiement qui en sont l'effet. L'usage ordinaire lorsque ces symptômes paroissent, est d'ordonner les yeux d'écrevisses, ou les poudres de coquilles, qui ont, à la vérité, la propriété de se charger des acidités de l'estomac, mais avec l'inconvénient de rester fixées dans le corps et d'occasionner une constipation très pernicieuse pour les enfans, et qui force à leur donner fréquemment, soit un peu de manne, soit quelque autre purgatif doux pour les faire évacuer. Au lieu donc de ces remèdes, je crois devoir conseiller la magnésie blanche, poudre fine et insipide qui a la double propriété d'absorber les acidités encore mieux que les poudres testacées, et d'être en même temps un purgatif doux qui tient le ventre libre sans trop dévoyer. C'est le seul purgatif alkalin que je connoisse. Nos dispensaires en ont été long temps privés. J'en ai fait usage moi-même, et je les ai fait prendre à d'autres personnes, pour les aigreurs, et j'ai éprouvé que c'est le remède le meilleur et le plus efficace contre cette incommodité. On en donnera aux enfans une ou deux dragmes, par jour qu'on leur fera prendre mêlé à leurs alimens et divisé en plusieurs petites doses, jusqu'à ce que les acidités et les

mptômes qui les accompagnent aient tota-
ment disparu. J'en ai souvent vu des effets
onnans, même dans des cas où les enfans
oient déjà très malades par suite de l'exis-
nce de l'acide dans leur estomac.

» Il est toujours plus aisé de prévenir que
e guérir les maladies; et comme ni les enfans,
i même les grandes personnes ne sont jamais
ttaqués tout à coup de maladies chroniques,
ı santé déclinant toujours par degrés sensibles,
n'est pas difficile au médecin d'une habileté
ommune d'observer les premiers symptômes
lu mal, et d'en prédire les conséquences chez
ous ceux dont il connoît bien la manière de
ivre. Mais les parens et les nourrices, en gé-
néral, ne sont pas en état de faire ces obser-
vations. Je vais donc indiquer quelques signes
et symptômes certains auxquels on peut re-
connoître que la santé d'un enfant s'altère,
même avant qu'il paroisse malade. Si l'on né-
glige ces indices, le mal augmente et va de
pis en pis; bientôt il se montre avec violence,
et peut devenir incurable, si on n'y porte pas
à temps du remède, et souvent il n'en faudroit
pas d'autre, pour prévenir infailliblement des
conséquences aussi funestes, qu'un léger chan-
gement dans le régime et la manière de vivre.

» L'haleine d'un enfant est la première chose qui indique en lui une tendance à la maladie. Il ne suffit pas qu'elle ne blesse point l'odorat; il faut qu'elle soit douce et fraîche comme un bouquet de fleurs nouvellement cueillies, ou comme le lait qu'on vient de tirer à une jeune vache qui se nourrit avec les meilleures herbes du printemps; cela doit avoir lieu, et a lieu en effet chez les enfans qui jouissent d'une parfaite santé, lorsqu'ils s'éveillent le matin, tout comme dans le courant de la journée. Aussitôt donc qu'on s'apperçoit que l'haleine d'un enfant est échauffée ou forte, ou qu'elle sent l'aigre, on peut être assuré que de mauvaises digestions et une surabondance de nourriture ont vicié la masse du sang, et qu'il est temps de songer à y porter remède, et à prévenir les suites qui peuvent résulter de cet état. Diminuez la nourriture de l'enfant, et qu'il ne prenne que du lait, ou du bouillon léger pendant un ou deux jours; portez-le ou faites-le marcher un peu plus que de coutume au grand air, et faites-lui prendre un peu de magnésie, ou quelque autre remède convenable. Ce n'est pas que je veuille conseiller de contracter l'habitude de lui donner des remèdes; mais je veux dire qu'un léger purgatif ordonné à propos,

npêchera qu'on ne se trouve dans la néces-
é de prescrire plus tard beaucoup de drogues
ui n'auroient pas alors un effet aussi avan-
geux.

» Si l'on néglige ce premier symptôme qui
nonnce que la santé se dérange, l'enfant, au lieu
u sommeil paisible dont il jouit quand il se
orte bien, en aura un rempli d'agitation et
inquiétude. Des songes effrayans le poursui-
ront; on l'entendra parler, on le verra tres-
aillir; il cherchera à frapper avec les mains
u avec les pieds, ou bien il sourira, il rira même
ux éclats, comme cela arrive souvent aux en-
uns sujets aux coliques. Nos nourrices anglai-
es prétendent dans ce dernier cas que l'enfant
oit les anges et converse avec eux. Bientôt
uccédera la perte de l'appétit et de la fraî-
heur; le développement du corps sera arrêté,
es forces diminueront; la toux, l'étisie, ou
bien les coliques, les tranchées, les vers, les con-
vulsions, etc. mille maladies viendront enfin
qui demandent toute la science d'un médecin
habile; et ce sera un grand bonheur, si tous les
efforts de l'art parviennent à rendre une santé
un peu durable à l'innocente créature.

» Il est une chose encore dont j'ai oublié de
faire mention à sa véritable place, et dont en

conséquence je crois devoir parler ici ; c'est du degré d'exercice qui convient aux enfans. Ce point est plus important que tout le reste ; car s'il est négligé, tous les soins que l'on peut prendre pour leur nourriture et leurs vêtemens, n'auront pas le succès qu'on a droit d'en attendre ; tandis qu'un enfant accoutumé, par degrés, à faire beaucoup d'exercice sans se fatiguer, devient capable de souffrir, sans qu'il en résulte rien de funeste pour lui, presque toutes les erreurs que l'ignorance et l'absurdité peuvent commettre dans le choix de ses alimens et de ses habits. On doit donc faire en sorte qu'un enfant s'exerce et marche le plus promptement possible. Celui qui se porte bien peut déjà marcher seul à un an. C'est cet âge que l'on peut appeler *l'ère de sa délivrance*. Cette grande difficulté vaincue, on le verra presque toujours prospérer bien mieux que s'il continuoit à rester entre les bras de sa nourrice, et à ne pouvoir rien faire de lui-même ; et ici je dois relever une grande erreur qui consiste à croire (et cette opinion est très-commune) que c'est un très mauvais usage de faire tenir les enfans foibles sur leurs jambes, sur-tout lorsqu'elles sont un peu tortues ou contournées ; mais quiconque en fera l'expérience, éprouvera

rement que des jambes tortues deviendront, ec le temps, droites et fortes par un fréquent ercice, tandis que le défaut d'usage les rendra plus en plus défectueuses. A mesure que les rces d'un enfant s'augmentent, il faut rendre us les jours ses promenades un peu plus ngues, jusqu'à ce qu'il soit en état de faire squ'à une demi-lieue sans se reposer et sans fatiguer : pourvu qu'on le fasse promener us les jours, il parviendra aisément à ce point ant d'entrer dans sa quatrième année. On evroit obliger les *bonnes* à conduire ainsi chaue jour les enfans à cette distance. Ce seroit our eux le plus grand des plaisirs, et bien in qu'ils en fussent fatigués, on les verroit, la suite de cette promenade, céder à l'impulon de leur activité et de leur vigueur, et ourir, sauter et jouer tout le long de la jouree ; et on peut ainsi rendre vif et gai un enfant ent et triste, donner de la force et de la santé celui qui est valétudinaire, et faire contracter tous deux des habitudes salutaires.

» Il est quelques bagatelles auxquelles on evroit aussi faire attention pour l'intérêt des nfans. Par exemple, on devroit veiller à ce u'ils fussent étendus, et non ployés dans leur lit. e ne veux pas dire qu'il faut les faire tenir

roides comme une momie, mais que leurs membres doivent être libres et aisés. J'ai quelquefois vu, sur-tout en hyver, des enfans d'un ou deux ans placés au lit dans une position aussi courbée que lorsqu'ils étoient dans le sein de leur mère ; la gêne de cette posture leur occasionnoit des sueurs abondantes. On préviendra cet inconvénient en les étendant dans leur lit; le sommeil relâchant tous les muscles, les genoux se trouveront naturellement un peu ployés. On devroit aussi les habituer à se servir indifféremment des deux mains; car en se servant plutôt de l'une que de l'autre, on rend non seulement la main et le bras qu'on emploie de préférence, mais aussi le même côté du corps, plus gros que l'autre ; et c'est quelquefois une cause de difformité. Il ne seroit pas inutile non plus de les accoutumer de bonne heure à bien articuler, en prononçant distinctement les mots qu'on emploie avec eux, au lieu de se servir du langage enfantin, et de répéter de la même manière qu'eux leurs paroles inarticulées, ce qui est cause, à mon avis, que quelques-uns peuvent à peine parler intelligiblement à sept ans. Il me semble qu'on ne devroit pas craindre d'en faire trop tôt des créatures raisonnables »......

Comme cet essai étoit écrit en forme de
.tre, le docteur Cadogan le termine par une
ologie à la personne à qui il l'avoit adressé
ur le peu d'ordre avec lequel il lui avoit ex-
sé ses idées, il convient avec beaucoup de
anchise qu'il n'avoit eu « ni assez de temps
assez de patience pour s'occuper de forme
d'arrangement, ou pour s'appuyer d'argu-
ens tirés de principes physiques. Tout ce
ie j'ai eu à cœur, dit-il, c'a été d'être intel-
gible et utile, et j'ai en conséquence évité,
utant qu'il m'a été possible, tous les termes
l'art, ainsi que les citations savantes que
on fait aussi souvent par vanité et pour
ontrer de l'érudition, que pour s'appuyer
preuves....... Je n'ajouterai qu'un mot
our donner de la confiance aux personnes
ui seroient tentées de suivre la méthode que
conseille, c'est que je suis père, et que je l'ai
ratiquée moi-même avec le plus heureux
uccès ».

Dans un *Post-Scriptum* ajouté à la dixième
dition de cet ouvrage, faite en 1769, l'auteur
exprime de la manière suivante :

« Il y a déjà plus de vingt ans que cet essai
st écrit ; et si j'y ai fait de légers changemens,
e n'a été uniquement que pour éclaircir des

passages qui présentoient quelque difficulté, quelque obscurité apparente : je n'ai d'ailleurs jusqu'à ce moment trouvé aucun motif pour altérer essentiellement aucune des opinions qui y sont exposées. Mon but a été constamment d'être simple et clair. Cependant on s'y est singulièrement mépris. Quelques personnes ont trouvé étrange que cet essai ne donnât pas de remèdes pour guérir toutes les maladies des enfans, tandis qu'il a été écrit dans l'intention d'en prévenir le besoin en fortifiant leur tempérament, et en assurant leur santé ; chose bien différente (quoi qu'on en puisse croire) de la guérison des maladies. Peut-être que les enfans malades ou foibles, soit que leurs infirmités viennent de la nature, soit qu'il faille les attribuer à la manière défectueuse dont ils ont été élevés, ne peuvent pas être traités immédiatement suivant ma méthode, et doivent d'abord être guéris de leurs maladies par un médecin habile, lequel, s'il est honnête homme, ordonnera, après la cure, et pour les conserver en force et en santé, le traitement que je conseille, ou tout autre analogue. Mais je suis très convaincu qu'il se commet des erreurs importantes dans le traitement des maladies des enfans aussi-bien que dans la manière de les élever. Je dois condam-

ner sur-tout l'usage fréquent des préparations d'antimoine et de mercure, qui peuvent donner un léger soulagement actuel, en dégageant les phlegmes et les crudités, tuant les vers, etc. mais dont je suis très persuadé que l'usage fréquent décompose le sang, relâche les fibres, et détruit de toute manière le tempérament des enfans. Il semble que tout ce qu'on désire, quand on a recours à la médecine, c'est le soulagement du moment, et que ce soit aussi tout ce que se proposent ceux qui l'administrent. Bien peu de personnes ont la patience d'attendre les effets lents, mais durables d'un régime raisonnable. Il en est qui négligent les points essentiels, pour ne s'occuper que de bagatelles. Une dame, dont l'influence est très grande sur l'esprit de ses amis, me disoit, il n'y a pas long temps, avec un ton de reproche, qu'elle avoit élevé son enfant d'après les règles prescrites dans mon ouvrage, et que pourtant il étoit mort. Je lui demandai si elle l'avoit nourri elle-même? non. — S'il avoit été allaité par une autre femme? — elle l'avoit fait nourrir au biberon. — Alors, madame, vous ne pouvez pas attribuer votre malheur à mes conseils, car vous vous en êtes écartée dans le point le plus important. — Oh! monsieur, d'après

vos avis, mon enfant n'a jamais porté de bas. — Les enfans, madame, peuvent mourir, soit qu'ils portent ou non des bas ». Il est impossible de citer un exemple plus fort de la folie qu'il y a à ne faire attention qu'à des bagatelles, tandis qu'on agit d'une manière diamétralement opposée aux conseils de la raison et de l'expérience dans les choses de la plus grande importance.

FIN.

NOTES

Du Docteur MALLET, *Médecin de l'Hôtel-Dieu.*

PAGE 15. « L'habillement doit être plus aisé, et » aussi léger que le permet une chaleur conve- » nable, etc. ».

Si les femmes ont abandonné les corps de baleine, les jupons multipliés, les étoffes lourdes et pesantes, ne pouvons-nous pas dire, avec vérité, qu'elles ont passé d'un excès à l'autre ? Quel contraste en effet ne présente pas l'habillement de nos Françaises, composé d'un corset de toile, d'un simple jupon de mousseline, recouvert d'une robe semblable qui ne couvre ni les bras, ni la poitrine ! A combien de maladies cette mode funeste n'a-t-elle pas exposé toutes nos jeunes femmes? des infirmités de toutes espèces, des fluxions, des douleurs aiguës, des rhumatismes opiniâtres, des rhumes, des fluxions de poitrine, des pleurésies, des phthisies, la mort même les environne de toutes parts. Mais, nous disent-elles, c'est la mode, et rien ne résiste à l'empire de la mode: l'été, l'hyver, les froids même les plus rigoureux, enceintes ou non, la perte assurée des enfans qu'elles portent. Nulles réflexions sur cet affligeant tableau, rien ne les arrête, et, je le dis avec effroi, cette mode désastreuse ne finira que par la destruction totale de notre brillante jeunesse.

Pourquoi donc vouloir, dans un climat qu'on ap-

pelle *tempéré*, et dont cependant l'atmosphère varie continuellement, qui passe de la plus grande sécheresse à une humidité excessive, de la chaleur au froid, qui dans nos plus beaux jours, dans le printemps, dans l'été, dans l'automne, est très chaud dans la journée, et souvent très frais le soir et le matin; pourquoi donc, dis-je, vouloir être vêtues aussi légèrement que si nous habitions un pays dont la chaleur seroit douce et toujours égale?

Si nous consultons la nature, dit avec raison l'Auteur de cet Ouvrage, page 147, ne voyons-nous pas les animaux qui habitent le Nord vêtus plus chaudement que ceux qui habitent le Midi? Cette mère prévoyante n'a-t-elle pas donné aux animaux du Nord des poils plus longs, plus doux, plus touffus qu'à ceux du Midi? dans notre climat même, ne sont-ils pas plus couverts de poils pendant l'hyver?

On m'objectera sans doute que l'homme pouvant passer d'un climat à l'autre, et étant exposé journellement aux variations et aux intempéries de l'air, peut et doit être élevé, dès son enfance, à supporter sans danger le froid, le chaud, la pluie, le vent, et tous les changemens de l'atmosphère.

Ce système imaginé de nos jours par un Auteur célèbre, a eu beaucoup de partisans qui, l'ayant mal entendu, l'ont exagéré dans la pratique. Mais pour un petit nombre d'enfans dont la constitution a été assez forte pour résister aux erreurs de cette éducation, combien d'autres en ont été les victimes?

Tout nous démontre les effets bienfaisans de la chaleur; c'est elle qui développe tous les germes, qui fait croître et végéter les plantes et les arbres pendant le printemps et l'été; que de soins et de travaux pour y suppléer pendant l'hyver! des couches, des châssis, des serres chaudes pour la remplacer.

Si nous jetons un coup-d'œil sur les oiseaux, que de précautions pour procurer à leurs œufs et à leurs petits cette douce chaleur si nécessaire à leur développement! des nids artistement faits, tapissés en dedans de laine, de duvet, de leurs plumes même dont les mères se dépouillent; cette patience cette assiduité à couver les œufs jusqu'à ce qu'ils soient éclos, et les petits jusqu'à ce qu'ils aient acquis assez de force pour quitter le nid. Si nous considérons les oiseaux et les animaux qui ne couvent pas, comme l'autruche et la tortue, n'ont-ils pas la précaution d'enterrer leurs œufs dans le sable à l'exposition du soleil, pour suppléer à la chaleur maternelle dont ils sont privés?

La nature elle-même nous indique combien la chaleur est nécessaire à l'homme pour sa conservation, ce qu'elle nous démontre encore par la sensation désagréable et douloureuse que nous fait éprouver la rigueur du froid.

Suivons donc la nature, et préservons nos enfans d'un froid trop rigoureux pendant les premières années de leur vie, si nous voulons les conserver.

Page 177. « On trouvera peut-être que la chaleur » avec laquelle j'ai recommandé l'inoculation, etc. ».

Si l'Auteur de cet Ouvrage eût connu la vaccine, il n'eût pas recommandé l'inoculation avec la chaleur dont il parle.

Je n'ignore pas les avantages qu'a présenté l'inoculation lors de sa découverte, je me suis montré même un de ses partisans à la Faculté de Médecine de Paris, en 1764. Les calculs de mortalité de la petite vérole inoculée, comparés à ceux de la petite vérole naturelle, ou gagnée par contagion, ont décidé la question en faveur de l'inoculation de la manière la plus évidente, «Puisque, d'après les calculs, » dit M. de la Condamine, première partie, chapitre I, page 2, et note première, il meurt en » général de la petite vérole un septième, quelquefois un cinquième, et que le plus grand risque de » mourir de l'inoculation n'est évalué, par plus de » six mille expériences, qu'à un sur 376. »

Mais que prouvent ces calculs? sinon, qu'il y a tout à gagner pour les gouvernemens en conservant un plus grand nombre de sujets, et qu'il n'en est pas ainsi pour un père et une mère attachés à leurs enfans, qui en les faisant inoculer, ne peuvent se dissimuler qu'il est possible qu'ils soient malheureusement du nombre de ceux qui périssent des suites de l'inoculation. Je ne puis à cette occasion passer sous silence l'événement malheureux arrivé au docteur Gandoger, médecin à Nanci, homme distingué par

es connoissances profondes en médecine, et grand partisan de l'inoculation, qui inocula lui-même sa fille unique, eut le malheur de la perdre, et que le désespoir de lui avoir donné lui-même la mort, conduisit au tombeau à la fleur de l'âge.

« Mais, dit notre Auteur, page 177, c'est parce » qu'il y a bien peu d'enfans qui soient nourris sui- » vant ma méthode, que je crois utile de les mettre » en garde contre tout danger possible de gagner » accidentellement la petite vérole; il est en outre » important de pouvoir être maître du temps, du » lieu et des circonstances où l'enfant contracte cette » maladie ».

Nous ne disconvenons pas des grands avantages de l'inoculation, et il est évident que n'ayant pas d'autres moyens de nous soustraire aux ravages de la petite vérole, il étoit de la prudence et de la sagesse des médecins éclairés, de l'admettre avec toutes les précautions indiquées par tous les médecins qui ont pratiqué cette opération; mais aujourd'hui que nous connoissons les effets salutaires de la vaccine, qui nous offre un moyen sûr d'anéantir la petite vérole sans courir aucun risque, pouvons-nous balancer à rejeter l'inoculation?

(1) « C'est à l'Angleterre que nous devons la dé-

---

(1) Voyez le Rapport du Comité central de la vaccine, p. 4 et 5.

» couverte de la vaccine, ce présent si précieux pour
» l'humanité; c'est aux observations de MM. Woo-
» deville Pearson, et Simmons, publiées dans les
» journaux, que nous sommes redevables d'en avoir
» eu connoissance en France; c'est le docteur Col-
» ladon, médecin de Genève, qui a apporté le pre-
» mier du fluide vaccin à Paris ».

C'est au zèle infatigable, aux soins et aux travaux du Comité de la vaccine établi à Paris par le Gouvernement, c'est à ses observations sans nombre, recueillies de tous les côtés, c'est aux expériences multipliées pour s'assurer de l'existence de la vaccine, et de son effet préservatif de la petite vérole, que nous devons la certitude de parvenir un jour à expulser de notre patrie ce fléau terrible.

Une multitude d'enfans ont été vaccinés, et inoculés, deux mois, six mois, un an même après avoir été vaccinés, et n'ont point eu la petite vérole. Des mères qui avoient été vaccinées, qui nourrissoient des enfans couverts de petite vérole, ont échappé à la contagion.

(1) La femme du citoyen Vautier, boucher à Pantin, village situé près Paris, donnoit les soins les plus assidus à son mari qui avoit une petite vérole confluente; vers le onzième jour de la maladie de son mari, elle éprouva le mal de tête, la courbature,

---

(1) Ce fait m'est particulier.

ι fièvre pendant deux jours, le vomissement, symp-
ômes précurseurs de la petite vérole. Je lui con-
eillai de se faire vacciner promptement. Je la vaccinai
noi-même dans ces circonstances, et elle fut pré-
ervée.

Un nombre infini d'enfans qui avoient eu la petite
érole naturelle, qui portoient des marques qui ne
ermettoient pas d'en douter, ont été vaccinés sans
ue le virus vaccin se soit développé chez eux, et y
it produit aucun effet.

Malgré l'authenticité de tous ces faits, qui tous dé-
nontrent jusqu'à l'évidence l'effet préservatif et sa-
utaire de la vaccine, que de patience et de courage
ι'a-t-il pas fallu au Comité de la vaccine pour vaincre
ous les obstacles qui se sont présentés, pour détruire
'imposture, la calomnie et la mauvaise foi des anti-
vaccinateurs? Que de faits faux, absurdes, ridicules
même n'ont-ils pas avancés? Combien n'ont-ils pas
répété que des enfans vaccinés avoient contracté
la petite vérole, que plusieurs en étoient morts,
qu'un, entr'autres, avoit péri en poussant des cris
affreux, en beuglant même comme les vaches; enfin,
que plusieurs avoient éprouvé des maladies qui leur
avoient été communiquées par la vaccine? tous faits
controuvés et reconnus pour faux par les informa-
tions exactes prises par le Comité de la vaccine, et
vérifiés par plusieurs membres de ce Comité qui se
sont transportés chez les parens des malades, pour
s'assurer eux-mêmes de la vérité. Concluons donc

que si nous avons des vœux à faire, ce ne sera pas pour déterminer le Gouvernement à employer le pouvoir nécessaire pour rendre la pratique de l'inoculation générale, comme le propose le docteur *Buchan* dans sa *Médecine Domestique*, tome II, chapitre XII, page 246, ce qui ne détruiroit pas la petite vérole; mais bien pour que toutes les puissances donnent à l'opération de la vaccine toute l'étendue possible, obligent même toutes les familles à faire vacciner leurs enfans, seul moyen sûr de parvenir un jour à éteindre entièrement le germe de la petite vérole.

FIN DES NOTES.

TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de FARGE, Cloître Saint-Benoît, n°. 5[.]

ERRATA.

Page 8, ligne 28, d'une bise, *lisez* d'une brise.
51, 8, quech, *lisez* quench.
54, 27, petite nourriture, *lisez* petite quantité de nourriture.
57, 17, pour procurer la, *lisez* pour se procurer leur.
71, 12, et d'augmenter, *lisez* et à redoubler.
71, 22, et d'employer, *lisez* et à employer.
90, 17, vaisseaux lactés, *lisez* veines lactées.
93, 19, les poumons, *lisez* ses poumons.
97, 25, ne doivent, *lisez* ne devront.
154, 14, des cors sensibles et douloureux, indicateurs, *lisez* des cors, sensibles et douloureux indicateurs.
154, 25, aussi une affreuse, *lisez* une aussi affreuse.
157, 5, qui n'y ntendoient, *lisez* qui n'en savoient.
194, 26, la proportion, *lisez* la portion.
198, 23, nous nous écarterons, *lisez* nous nous écartons.
200, 14, surveiller, *lisez* veiller.
248, 22, à s'en rapporter, *lisez* par s'en rapporter.
257, 5, pratiquer. *lisez* pratiquer aussi bien.
264, 24, pour en être venu, *lisez* pour en venir.
290, 13, les maux, *lisez* des maux.
296, 6, en grand frais, *lisez* en grands frais.
306, 18, des nourrices, *lisez* de nourrices.

NOTICE

Des Livres qui se trouvent chez MÉTIER, *Libraire, rue du Pont-de-Lodi, près la rue de Thionville, à Paris.*

Le Conservateur de la Santé des Mères et des Enfans, contenant, 1°. La conduite que les femmes doivent tenir avant le mariage, pour conserver leur santé. 2°. Le régime et les précautions qu'elles doivent employer pendant et après leur grossesse. 3°. L'éducation qu'elles doivent donner à leurs enfans, pour assurer leur santé, leur force et leur beauté. Publié par *William Buchan*, M. D. du Collége Royal des médecins d'Edimbourg, sous le titre de *Conseils aux Mères sur leur santé, etc.*; faisant suite à la *Médecine Domestique* du même Auteur, suivi d'un extrait d'un ouvrage du docteur *Cadogan* sur le même sujet; traduit de l'anglais par *Thomas Duverne de Praîle*; revu et augmenté de notes, par le Docteur *Mallet*, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris. 1 vol. in-8. Prix pour Paris, 4 fr. 50 c.; franc de port par la poste, 6 fr.

L'Art du Distillateur, contenant tous les procédés et toutes les opérations du distillateur-liquoriste-limonadier et d'officier de bouche, seconde édit. augmentée de l'art du brûleur de vins, du brasseur, du vinaigrier; des recettes et des procédés

des liqueurs de table, connues sous le nom de *liqueurs des isles*, et de toutes les découvertes dont la moderne chimie vient d'enrichir l'art du distillateur, par *Dubuisson*. 2 vol. in-8. 8 fr., et franc de port, 11 fr.

Manuel d'Hippiatrique, contenant, 1°. une instruction sur la manière d'élever, de soigner et de connoître les chevaux. 2°. Deux tableaux indicatifs des différentes morves. 3°. Une description de toutes leurs maladies, avec une formule des médicamens. 4°. Un catéchisme pour tous les maréchaux; troisième édition. Par le citoyen *Lafosse*. Un vol in-12. Prix pour Paris, 2 fr. 50 c.; franc de port par la poste, 3 fr. 50 c.

Nouveau Dictionnaire militaire. Un vol in-8. 6 fr.; franc de port, 7 fr. 50 c.

Le même, papier fin, 9 fr.; franc de port, 10 fr. 50 c.

Œuvres complètes de Berquin, 10 forts vol. in-12, avec 192 vignettes. 25 fr.

Les mêmes, papier vélin, 50 fr.

Œuvres de Dorat, 20 vol. in-8., grand papier, avec plus de 300 figures, vignettes et culs de lampes, par *Eisen* et *Marillier*. 40 fr.

Physique de Brisson, dernière édition, 3 vol in-8. fig. 18 fr.

Récréations physiques et mathématiques, par *Guyot*; dernière édition, 3 vol. in-8. fig. en noir, 18 fr.

Les mêmes, fig. coloriées, 21 fr.

Dictionnaire italien et français, français et italien,

par *Cormon* et *Manini*. 2 vol. in-8. d'environ 1700 pages. 15 fr.

Les Bâtimens et les Dessins d'André Palladio, recueillis et illustrés par *Octave Scamozzi*. 5 vol. in-4. avec 234 planches qui représentent les plans, les façades et les coupes. 48 fr.

Des Tropes et de la construction oratoire, par MM. *Dumarsais* et *Batteux*. 1 fort vol. in-12. 2 fr.

La Cuisinière bourgeoise. 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Précis de l'Histoire universelle, par *Anquetil*. 12 vol. in-12. 30 fr.

La Science des jeunes Négocians et Teneurs de livres, par *Migneret*. 2 vol. in-8. oblongs. 10 fr.

Dictionnaire universel des Synonymes de la langue française, publié par *Girard*, *Roubaud* et *Beauzée*. 3 vol. in-12. 6 fr.

Nouvelle Histoire poétique, et deux Traités abrégés, l'un sur la poésie, l'autre sur l'éloquence, composés pour l'éducation de la jeunesse. 3 vol. in-12. 6 fr.

Observations et découvertes d'hippiatrique, par *Lafosse*. 1 vol. in-8. 1 fr. 20 c.

Mémorial, ou *Journal historique, impartial et anecdotique de la révolution de France*, par *Lecomte*. 3 vol. petit in-12. 5 fr.

Le tome 3 de cet ouvrage se vend séparément 1 fr. 80 c.

Pensées extraites des Satires de Juvénal, traduites par *P. N. G.*, nouv. édit. augmentée des *Pensées de Perse*, avec le portrait de *Juvénal*, gravé au burin d'après l'antiq. 1 vol. in-12. pap. vél. 1 f. 50 c.

Méthode simple et facile pour lever les plans, suivie d'un traité sur le nivellement, et d'un abrégé des règles du lavis, par *Lecoy*. 1 vol. in-8. orné de 11 planches, dont 9 enluminées avec le plus grand soin. 3 fr. 75 c.

Manuel des Sorciers. 1 vol. 12. 1 fr. 50 c.; et 2 fr., franc de port.

Principes raisonnés sur l'Art de lire à haute voix, suivis de leur application particulière à la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie, par *Dubroca*. 1 vol. in-8. 5 fr.

Le Guide du jeune Militaire, ou Conseils d'un militaire à son fils, par le baron *d'A****, colonel d'infanterie; nouvelle édit. augmentée d'un très grand nombre de faits mémorables pris dans l'histoire militaire de la révolution, et d'une notice sur quelques généraux français, par *Dubroca*. 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

La Civilité puérile et honnête, nouvelle éd. refondue et augmentée de plusieurs chapitres nouveaux, par *Dubroca*. 1 vol. in-12. 75 c.

Le Miroir des jolies Femmes, ou l'art de relever par les grâces les charmes de la beauté, traduit librement du *Criton anglais*, et publié avec des augment. par *Dubroca*. 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Histoire universelle de Bossuet, exposée par demandes et par réponses, par *Dubroca*. 1 vol. in-12. 2 fr.

On trouve chez le même Libraire un Assortiment de Livres de Sciences, Littérature et Histoire.

